

OEUVRES

COMPLÈTES

DE RIVAROL,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE;

ORNÉES DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 4.

1808.

8° B. L. 34.733

OEUVRES

COMPLÈTES

DE RIVAROL,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE;

ORNÉES DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD CORLIN, Libraire, rue de
la Harpe, n.° 4.

1808.

DE L'UNIVERSALITÉ

DE LA LANGUE FRANÇAISE.

SUJET PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN,
EN 1783.

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ?
Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ?
Est-il à présumer qu'elle la conserve ?

UNE telle question proposée sur la langue latine , aurait flatté l'orgueil des Romains , et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques : jamais en effet pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli , par une nation plus éclairée.

Le temps semble être venu de dire le *monde français* , comme autrefois le *monde romain* ; et la philosophie , lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique , se réjouit maintenant de les voir , d'un bout de la terre à l'autre , se former en république sous la domination d'une même

langue. Spectacle digne d'elle , que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples , et qui , plus durable et plus fort que l'empire des armes , s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre !

Mais cette honorable universalité de la langue française , si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe , offre pourtant un grand problème : elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois , que pour les démêler il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France , sa constitution politique , l'influence de son climat , le génie de ses écrivains , le caractère de ses habitants , et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde ; jusqu'à quel point , dis-je , tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir , pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

Quand les Romains conquirent les Gaules , leur séjour et leurs lois y donnèrent d'abord la prééminence à la langue latine ; et quand les Francs leur succédèrent , la religion chrétienne , qui jetait ses fondemens dans ceux de la monarchie , confirma cette prééminence. On parla latin à la cour (1) , dans les cloîtres , dans les

tribunaux et dans les écoles ; mais les jargons que parlait le peuple corrompirent peu à peu cette latinité , et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange nâquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L'un d'eux devait un jour être la langue française.

Il serait difficile d'assigner le moment où ces différents dialectes se dégagèrent du celte , du latin et de l'allemand ; on voit seulement qu'ils ont dû se disputer la souveraineté dans un royaume que le système féodal avait divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche , il suffira de dire que la France , naturellement partagée par la Loire , eut deux patois , auxquels on peut rapporter tous les autres , le *Picard* et le *Provençal*. Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre , et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poèmes du temps. Du côté du midi florissaient les *Troubadours* , et du côté du nord les *Trouveurs*. Ces deux mots , qui au fond n'en sont qu'un , expriment assez bien la physionomie des deux langues (2).

Si le provençal , qui n'a que des sons pleins , eût prévalu , il aurait donné au français l'éclat

de l'espagnol et de l'italien ; mais le midi de la France , toujours sans capitale et sans roi , ne put soutenir la concurrence du nord , et l'influence du patois picard s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde , qui dominant aujourd'hui dans la langue française.

Mais, quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation , et que dès l'an 1260 , un auteur italien (5) lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne , cependant l'église , l'université et les parlements la repoussèrent encore , et ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dus à une langue légitime (4).

A cette époque , la renaissance des lettres , la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes , l'invention de la poudre et de l'imprimerie , ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brillaient se sont tout à coup obscurcis ; et d'autres sortant de leur obscurité , sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du nord au midi un nouveau schisme a déchiré l'église , un commerce immense à jeté de nouveaux liens parmi les hommes,

C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à lui comparer; le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

Ce choix ne pouvait donc tomber sur l'allemand; car, vers la fin du quinzième siècle et dans tout le cours du seizième, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même? C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement; ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fût proportionné, et dans tous les temps cette ombre du trône des Césars, qu'on affectait de montrer aux nations, ne fut en effet qu'une ombre. Or on ne saurait croire

combien une langue emprunte d'éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et lorsque enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, a pu faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit rejaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole.

A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Empire, on peut en ajouter d'autres fondés sur la nature même de la langue allemande; elle est trop riche et trop dure à la fois. N'ayant aucun rapport avec les langues anciennes, elle fut pour l'Europe une langue-mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du latin et du grec. En effet, un Allemand qui apprend la langue française ne fait, pour ainsi dire, qu'y descendre, conduit par la langue latine; mais rien ne peut nous faire remonter du français à l'allemand: il aurait fallu se créer pour lui une nouvelle mémoire, et sa littérature, il y a un siècle, ne valait pas un tel effort. D'ailleurs, sa prononciation gutturale (5) choqua trop l'oreille des peuples du midi; et les imprimeurs allemands, fidèles

à l'écriture gothique , rebutèrent des yeux accoutumés aux caractères romains.

On peut donc établir pour règle générale , que , si l'homme du nord est appelé à l'étude des langues méridionales , il faut de longues guerres dans l'empire pour faire surmonter aux peuples du midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre humain est comme un fleuve qui coule du nord au midi ; rien ne peut le faire rebrousser contre sa source ; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie , que pour le reste de l'Europe. Ajoutez que l'Allemagne a presque autant de dialectes que de capitales , ce qui fait que ses écrivains s'accusent réciproquement de patavinité. On dit , il est vrai , que les plus distingués d'entre eux ont fini par s'accorder sur un choix de mots et de tournures , qui met déjà leur langage à l'abri de cette accusation , mais qui le met aussi hors de la portée du peuple dans toute la Germanie.

Il reste à savoir jusqu'à quel point la révolution qui s'opère aujourd'hui dans la littérature des Germains , influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer que cette révolution s'est faite un peu tard , et que

leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poèmes tirés de la Bible (6), où tout respire un air patriarcal, et qui annoncent des mœurs admirables, n'auront de charmes que pour une nation simple et sédentaire, presque sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L'Allemagne offrira long-temps le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie. D'où il suit que l'accueil extraordinaire que ces princes et leurs académies ont fait à un idiome étranger, est un obstacle de plus qu'ils opposent à leur langue, et comme une exclusion qu'ils lui donnent.

La monarchie espagnole pouvait, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or de l'Amérique, puissante dans l'empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François I^r. lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu'un éclair. Charles-Quint ne put laisser à son fils la couronne impériale, et ce fils perdit la moitié des

Pays-Bas. Bientôt l'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique blessèrent l'État dans son principe , et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi , quand ce colosse fut frappé par Richelieu , ne put-il résister à la France , qui s'était comme rajeunie dans les guerres civiles ; ses armées plièrent de tous côtés , sa réputation s'éclipsa. Peut-être , malgré ses pertes , sa décadence eût été moins prompte en Europe , si sa littérature avait pu alimenter l'avidité curieuse des esprits qui se réveillait de toutes parts ; mais le castillan , substitué partout au patois catalan , comme notre picard l'avait été au provençal ; le castillan , dis-je , n'avait point cette galanterie moresque dont l'Europe fut quelque temps charmée , et le génie national était devenu plus sombre. Il est vrai que la folie des chevaliers errants nous valut le *Dom-Quichotte* , et que l'Espagne acquit un théâtre ; il est vrai qu'on parlait espagnol dans les cours de Vienne , de Bavière , de Bruxelles , de Naples et de Milan ; que cette langue circulait en France avec l'ordre de Philippe , du temps de la ligue , et que le mariage de Louis XIII avec une princesse espagnole maintint si bien sa faveur , que les courtisans la parlaient , et que les gens de

lettres empruntèrent la plupart de leurs pièces au théâtre de Madrid ; mais le génie de Cervantes et celui de Lopès de Vega ne suffirent pas long-temps à nos besoins. Le premier , d'abord traduit , ne perdit point à l'être ; le second , moins parfait , fut bientôt imité et surpassé (7). On s'aperçut donc que la magnificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle. L'Espagne , n'ayant que le signe de la richesse , paya ceux qui commerçaient pour elle , sans songer qu'il faut toujours les payer davantage. Grave , peu communicative , subjuguée par des prêtres , elle fut pour l'Europe ce qu'était autrefois la mystérieuse Égypte , dédaignant des voisins qu'elle enrichissait , et s'enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux.

On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule , et doit toujours revenir sur ses pas ; aussi l'Espagne est-elle , de tous les royaumes , celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes lorsqu'il est une fois dépeuplé.

Mais , en supposant que l'Espagne eût conservé sa prépondérance politique , il n'est pas

démontré que sa langue fût devenue la langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parlait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour des jours de solennité et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et il semble que le commerce de l'homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu'en tout autre idiome. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu'étant le fruit de l'expérience de tous les peuples, et le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l'espagnol leur prête encore une tournure plus sententieuse; mais les proverbes ne quittent pas les lèvres du petit peuple. Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole, qui l'ont exclue à la fois de l'universalité.

Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son em-

pire et à ses lois. Aux Césars qu'elle n'avait plus avaiènt succédé les pontifes, et la religion lui rendait constamment les états que lui arrachait le sort des armes. Les seules routes praticables en Europe, conduisaient à Rome ; elle seule attirait les vœux et l'argent de tous les peuples, parce qu'au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'occident, il y eut toujours, dans cette capitale, une masse de lumières ; et quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se réveilla la première à leur approche, et fut une seconde fois la Grande-Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ces titres elle n'ait pas ajouté l'empire du langage ?

C'est que dans tous les temps les papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin ; c'est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monuments de l'Italie, et que le toscan fut toujours appelé la *langue vulgaire* (8). Aussi, quand le Dante entreprit d'illustrer ses malheurs et ses vengeances, hésita-t-il longtemps entre le toscan et le latin. Il voyait que sa langue n'avait pas, même dans le midi de l'Europe, l'éclat et la vogue du provençal ; et il pensait, avec son siècle, que l'immortalité

était exclusivement attachée à la langue latine. Pétrarque et Boccace eurent les mêmes craintes ; et , comme le Dante , ils ne purent résister à la tentation d'écrire la plupart de leurs ouvrages en latin. Il est arrivé pourtant le contraire de ce qu'ils espéraient ; c'est dans leur langue maternelle que leur nom vit encore ; leurs œuvres latines sont dans l'oubli. Il est même à présumer que sans les sublimes conceptions de ces trois grands hommes , le patois des Troubadours aurait disputé le pas à la langue italienne , au milieu même de la cour pontificale établie en Provence.

Quoi qu'il en soit , les poèmes du Dante et de Pétrarque , brillants de beautés antiques et modernes , ayant fixé l'admiration de l'Europe , la langue toscane acquit de l'empire. A cette époque , le commerce de l'ancien monde passait tout entier par les mains de l'Italie : Pise , Florence , et surtout Venise et Gênes , étaient les seules villes opulentes de l'Europe. C'est d'elles qu'il fallut , au temps des croisades , emprunter des vaisseaux pour passer en Asie , et c'est d'elles que les barons français , anglais et allemands , tiraient le peu de luxe qu'ils avaient. La langue toscane régna sur toute la Méditerranée. Enfin , le beau siècle

des Médicis arriva. Machiavel débrouilla le chaos de la politique, et Galilée sema les germes de cette philosophie, qui n'a porté des fruits que pour la France et le nord de l'Europe. La sculpture et la peinture prodiguaient leurs miracles, et l'architecture marchait d'un pas égal. Rome se décora de chef-d'œuvres sans nombre, et l'Arioste et le Tasse portèrent bientôt la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans des poèmes qui seront toujours les premiers monuments de l'Italie et le charme de tous les hommes. Qui pouvait donc arrêter la domination d'une telle langue?

D'abord, une cause tirée de l'ordre même des événements : cette maturité fut trop précoce. L'Espagne, toute politique et guerrière, parut ignorer l'existence du Tasse et de l'Arioste : l'Angleterre, théologique et barbare, n'avait pas un livre, et la France se débattait dans les horreurs de la ligue (9). On dirait que l'Europe n'était pas prête, et qu'elle n'avait pas encore senti le besoin d'une langue universelle.

Une foule d'autres causes se présente. Quand la Grèce était un monde, dit fort bien Montesquieu, ses plus petites villes étaient des nations : mais ceci ne put jamais s'appliquer à

l'Italie dans le même sens. La Grèce donna des lois aux barbares qui l'environnaient : et l'Italie, qui ne sut pas, à son exemple, se former en république fédérative, fut tour à tour envahie par les Allemands, par les Espagnols et par les Français. Son heureuse position et sa marine auraient pu la soutenir et l'enrichir ; mais, dès qu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, l'Océan reprit ses droits, et le commerce des Indes ayant passé tout entier aux Portugais, l'Italie ne se trouva plus que dans un coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il lui restait sa langue et ses chef-d'œuvres : mais par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en Italie, au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière, fut celui d'un cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore : de sorte que, si l'Italie avait conduit la France, il fallut ensuite que la France ramenât l'Italie.

Cependant l'éclat du nom Français augmentait ; l'Angleterre se mettait sur les rangs, et l'Italie se dégradait de plus en plus. On sentit généralement qu'un pays, qui ne fournissait plus que des baladins à l'Europe, ne donnerait

jamais assez de considération à sa langue. On observa que l'Italie, n'ayant pu, comme la Grèce, ennoblir ses différents dialectes, elle s'en était trop occupée (10). A cet égard, la France paraît plus heureuse; les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices (11), tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin, le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose: mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'âpreté, ou pour mieux dire, moins de mignardise que la prose. Les lois de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poète à tronquer les mots, et par ces syncopes fréquentes, il s'est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse: ce qui peut venir de ce que chaque mot

étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses (12), eunemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin, il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvénients de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est toute usuelle : la poésie n'est qu'un objet de luxe.

Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse, ne sera jamais sans honneurs. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des langues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel. C'est là que les chef-d'œuvres antiques et modernes, et la beauté du ciel attirent le voyageur, et

que l'affinité des langues toscane et latine le fait passer avec transport de l'Énéide à la Jérusalem. L'Italie, environnée des puissances qui l'humilient, a toujours droit de le charmer; et sans doute que, si les littératures anglaise et française n'avaient éclipsé la sienne, l'Europe aurait encore accordé plus d'hommages à une contrée deux fois mère des arts.

Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples, et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre. Admirable propriété de la parole, de montrer ainsi l'homme tout entier!

Des philosophes ont demandé si la pensée peut exister sans parole ou sans quelque autre signe: non sans doute. L'homme, étant une machine très-harmonieuse, n'a pu être jeté dans le monde, sans s'y établir une foule de rapports. La seule présence des objets lui a donné des *sensations*, qui sont nos idées les plus simples, et qui ont bientôt amené les *raisonnements*. Il a d'abord senti le plaisir et la douleur, et il les a nommés; ensuite il a connu et nommé l'erreur et la vérité (15). Or, *sensation et raisonnement*, voilà de quoi tout l'homme se compose: l'enfant doit sentir avant de par-

ler, mais il faut qu'il parle avant de penser. Chose étrange ! Si l'homme n'eût pas créé des signes, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour à tour, n'auraient pas laissé plus de traces dans son cerveau, que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. Mais l'idée simple a d'abord nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé l'idée ; chaque mot a fixé la sienne, et telle est leur association, que si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée (14). L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut ; et si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger une nation par son langage. La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y fait rien : c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer : car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées ; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales ; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais afin de mieux rapprocher

cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la forme des tournures et des constructions qu'ils prennent entr'eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue ; et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble, au premier coup-d'œil, que les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auraient dû produire surtout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devrait entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il fallait aussi que l'organe brillant et compliqué de la parole éprouvât de grands changements de peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature, qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi, quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales (15) chez des

peuples différents , les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde ; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats , âpres et sourdes sous un ciel triste , elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses , et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée , il est temps d'arriver aux deux peuples qui nous attendent , et qui doivent fermer cette lice des nations : peuples chez qui tout diffère , climat , langage , gouvernement , vices et vertus : peuples voisins et rivaux , qui après avoir disputé trois cents ans , non à qui aurait l'empire , mais à qui existerait , se disputent encore la gloire des lettres , et se partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre , sous un ciel nébuleux , et séparée du reste du monde , ne parut qu'un exil aux Romains , tandis que la Gaule , ouverte à tous les peuples , et jouissant du ciel de la Grèce , faisait les délices des Césars. Première différence établie par la nature , et d'où dérive une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'était la nation anglaise , lorsque ré-

pandue dans les plus belles provinces de France, adoptant notre langue et nos mœurs, elle n'offrait pas une physionomie distincte; ni dans les temps où, consternée par le despotisme de Guillaume le conquérant ou des Tudor, elle donnait à ses voisins des modèles d'esclavage; mais considérons-la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre langue, florissante de ses lois, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie; il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume au dedans s'il n'éclate au dehors. Mais, quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports; et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande, sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais: de sorte qu'à

toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles (16), agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation, elle tient à tous les états; par sa juste étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée; ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur; et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce, si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi, dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les

terres , n'a point eu , comme les villes maritimes , l'affluence des peuples ; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie , le goût de son terroir , l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes , plus que par ses richesses ; elle n'a pas eu le mélange , mais le choix des nations ; les gens d'esprit y ont abondé , et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du nord et du midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner , par la guerre , l'heureux penchant de tous les peuples pour elle : quand on règne par l'opinion , a-t-on besoin d'un autre empire ?

Je suppose ici que , si le principe du gouvernement s'affaiblit chez l'une des deux nations , il s'affaiblit aussi dans l'autre , ce qui fera subsister long-temps le parallèle et leur rivalité : car , si l'Angleterre avait tout son ressort , elle serait trop remuante ; et la France serait trop à craindre , si elle déployait toute sa force. Il y a pourtant cette observation à faire , que le monde politique peut changer d'attitude , et la France n'y perdrait pas beaucoup. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre , et je ne puis prévoir jusqu'à quel point elle tom-

bera , pour avoir plutôt songé à étendre sa domination que son commerce.

La différence de peuple à peuple n'est pas moins forte d'homme à homme. L'Anglais sec et taciturne joint , à l'embarras et à la timidité de l'homme du nord , une impatience , un dégoût de toute chose , qui va souvent jusqu'à celui de la vie ; le Français a une saillie de gaieté qui ne l'abandonne pas ; et à quelque régime que leurs gouvernements les aient mis l'un et l'autre , ils n'ont jamais perdu cette première empreinte. Le Français cherche le côté plaisant de ce monde , l'Anglais semble toujours assister à un drame : de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien , se prend ici à la lettre ; on ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci voyage pour voir , le Français pour être vu. On n'allait pas beaucoup à Lacédémone , si ce n'est pour étudier son gouvernement ; mais le Français , visité par toutes les nations , peut se croire dispensé de voyager chez elles , comme d'apprendre leurs langues , puisqu'il retrouve partout la sienne. En Angleterre , les hommes vivent beaucoup entre eux ; aussi les femmes , qui n'ont pas quitté le tribunal domestique , ne peuvent entrer

dans le tableau de la nation : mais on ne peindrait les Français que de profil , si on faisait le tableau sans elles ; c'est de leurs vices et des nôtres , de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes , qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour à tour , et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du midi , et l'excessive simplicité du nord , la France a la politesse et la grâce : et non seulement elle a la grâce et la politesse , mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs , dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire que le Français change toujours ; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même que l'Anglais est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité ; mais nous en avons tiré plus de parti , que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté : la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité ; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil. On peut d'ailleurs en appeler au Français de quarante ans , et l'Anglais ne gagne rien aux délais. Il est bien des moments où le Français

pourrait payer de sa personne ; mais il faudra toujours que l'Anglais paye de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin , s'il est possible que le Français n'ait acquis tant de grâces et de goût qu'aux dépens de ses mœurs , il est encore très-possible que l'Anglais ait perdu les siennes , sans acquérir ni le goût ni les grâces.

Quand on compare un peuple du midi à un peuple du nord , on n'a que des extrêmes à rapprocher : mais la France , sous un ciel tempéré (17) , changeante dans ses manières et ne pouvant se fixer elle-même , parvient pourtant à fixer tous les goûts. Les peuples du nord viennent y chercher et trouver l'homme du midi , et les peuples du midi y cherchent et y trouvent l'homme du nord. *Plas mi cavalier Francès* , c'est le chevalier Français qui me plaît , disait, il y a huit cents ans , ce Frédéric I^{er} qui avait vu toute l'Europe et qui était notre ennemi. Que devient maintenant le reproche si souvent fait au Français , qu'il n'a pas le caractère de l'Anglais ? Ne voudrait-on pas aussi qu'il parlât la même langue ? La nature , en lui donnant la douceur d'un climat , ne pouvait lui donner la rudesse d'un autre : elle l'a fait l'homme de toutes les nations , et son gouvernement ne s'oppose point au vœu de la nature.

J'avais d'abord établi que la parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples, se suivaient d'un même pas : je dois dire aussi que les langues se mêlent entre elles comme les peuples ; qu'après avoir été obscures comme eux, elles s'élèvent et s'enoblissent avec eux : une langue riche ne fut jamais celle d'un peuple ignorant et pauvre. Mais, si les langues sont comme les nations, il est encore très-vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues, y ont aussi une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots, qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres, sont les premiers mots d'une langue et ne vieilliront jamais ; tandis que ceux qui sont isolés, ou sans harmonie, tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallèle, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place. J'insiste sur cette analogie, afin de prouver combien le goût qu'on a dans l'Europe pour les Français, est inséparable de celui qu'on a pour leur langue ; et combien l'estime dont cette langue jouit, est fondée sur celle que l'on sent pour la nation.

Voyons maintenant si le génie et les écrivains de la langue française auraient pu lui donner cette universalité qu'elle n'a point obtenue du caractère et de la réputation du peuple qui la parle. Opposons sa langue à la nôtre, sa littérature à notre littérature, et justifions le choix de l'univers.

S'il est vrai qu'il n'y eut j. mais ni langage ni peuple sans mélange, il n'est pas moins évident qu'après une conquête il faut du temps pour consolider le nouvel état, et pour bien fondre ensemble les idiomes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné, quand on voit qu'il a fallu plus de mille ans à la langue française pour arriver à sa maturité. On ne l'est pas moins quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du seizième, sans compter ceux qui écrivaient en latin. Quelques monuments, qui s'élèvent encore dans cette mer d'oubli, nous offrent autant de français différents (18). Les changements et les révolutions de la langue étaient si brusques, que le siècle où on vivait dispensait toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les auteurs se traduisaient mutuellement (19) de demi-siècle

en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose : et dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue était arrivée pour lui à sa dernière perfection. Pâquier affirmait de son temps qu'il ne s'y connaissait pas, ou que Ronsard avait fixé la langue française.

A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influait sur elle : la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre ; celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérants français, en adoptant les expressions celtiques et latines, les avaient marquées chacune à son coin : on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais, quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine, et de l'autre au génie même de la nation ; ce qui leur donna une physionomie double. On se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononcia-

tion (20) dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société : la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation heureuse et respectée jouit de la gloire au dehors, de la paix et du commerce au dedans ; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre : alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société ; la délicatesse des procédés amène celle des propos ; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines ; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place ; on connut mieux ses droits et ses plaisirs ; l'oreille plus exercée exigea une prononciation plus douce : une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles ; la langue française fournit à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire. C'est qu'aux treizième et quatorzième siècles, la langue française était plus près d'une certaine perfection (21), qu'elle ne le fut au seizième. Ses éléments s'étaient déjà incorporés; ses mots étaient assez fixes, et la construction de ses phrases, directe et régulière: il ne manquait donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchait. Mais, contre tout espoir, la renaissance des lettres la fit tout à coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poètes s'élevèrent dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïf et les Ronsard. Épris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'était trompée jusque-là, et que la langue française aurait bientôt le charme du grec, si on y transportait les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et surtout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut *porte-flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre*; on eut des *agnelets doucelets*; on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres; les métaphores

basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé ; enfin , ces poètes parlèrent grec en français , et de tout un siècle on ne s'entendit point dans notre poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté , quand le bon goût vint à paraître.

A cette même époque , les deux reines Médicis donnaient une grande vogue à l'italien , et les courtisans tâchaient de l'introduire de toute part dans la langue française. Cette irruption du grec et de l'italien la troubla d'abord ; mais , comme une liqueur déjà saturée , elle ne put recevoir ces nouveaux éléments : ils ne tenaient pas ; on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France , sous les derniers Valois , retardèrent la perfection du langage ; mais la fin du règne de Henri IV et celui de Louis XIII , ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe , la poésie française se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en était pas écartée comme elle ; témoins Amiot , Montagne et Charon ; aussi , pour la première fois , peut-être , elle précéda la poésie qui la devança toujours.

Il manque un trait à cette faible esquisse de la langue romance ou gauloise. On est persuadé que nos pères étaient tous naïfs ; que c'était un bienfait de leurs temps et de leurs mœurs , et qu'il est encore attaché à leur langage : si bien que certains auteurs empruntent aujourd'hui leurs tournures , afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui , ne pouvant parler en hommes , bégayent pour paraître enfants ; le naïf qui se dégrade , tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise.

Tous les peuples ont le naturel : il ne peut y avoir un siècle très-avancé qui connaisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres , l'est devenu pour nous ; il n'était pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et corrompus , la pensée a toujours un voile , et la modération exilée des mœurs se réfugie dans le langage ; ce qui le rend plus fin et plus piquant. Lorsque , par une heureuse absence de finesse et de précaution , la phrase montre la pensée toute nue , le naïf paraît. De même chez les peuples vêtus , une nudité produit la pudeur ; mais les

nations qui vont nues, sont chastes sans être pudiques, comme les Gaulois étaient naturels sans être naïfs. On pourrait ajouter que ce qui nous fait sourire dans une expression antique, n'eut rien de plaisant dans son siècle, et que telle épigramme chargée de sel d'un vieux mot, eût été fort innocente il y a deux cents ans. Il me semble donc qu'il est ridicule, quand on n'a pas la naïveté, d'en emprunter les livrées : nos grands écrivains l'ont trouvée dans leur âme, sans quitter leur langue, et celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amiot, demanderait, pour être brave, l'armure de Bayard.

C'est une chose bien remarquable, qu'à quelque époque de la langue française qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agréments fondés sur sa position et sur l'heureuse humeur de ses habitants. L'histoire qui confirme partout cette vérité, n'en dit pas autant de l'Angleterre.

Les Saxons, l'ayant conquise, s'y établirent,

et c'est de leur idiome et de l'ancien jargon du pays que se forma la langue anglaise, appelée *Anglo-Saxon*. Cette langue fut abandonnée au peuple, depuis la conquête de Guillaume jusqu'à Édouard III ; intervalle pendant lequel la cour et les tribunaux d'Angleterre ne s'exprimèrent qu'en français. Mais enfin la jalousie nationale s'étant réveillée, on exila une langue rivale que le génie anglais repoussait depuis long-temps. On sent bien que les deux langues s'étaient mêlées malgré leur haine ; mais il faut observer que les mots français qui émigrèrent en foule dans l'anglais, et qui se fondirent dans une prononciation et une syntaxe nouvelle, ne furent pourtant pas défigurés. Si notre oreille les méconnaît, nos yeux les retrouvent encore ; tandis que les mots latins qui entraient dans les différents jargons de l'Europe, furent toujours mutilés, comme les obélisques et les statues qui tombaient entre les mains des barbares. Cela vient de ce que les Latins ayant placé les nuances de la déclinaison et de la conjugaison dans les finales des mots, nos ancêtres, qui avaient leurs articles, leurs pronoms et leurs verbes auxiliaires, tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles (22), et qui défiguraient le mot à leurs

yeux. Mais dans les emprunts que les langues modernes se font entre elles, le mot ne s'altère que dans la prononciation.

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spenser. Le premier mérita, vers le milieu du quinzième siècle, d'être appelé l'Homère anglais : notre Ronsard le mérita de même ; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespear et Milton, rien ne transpire dans cette île célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup-d'œil (23).

Me voilà tout à coup revenu à l'époque où j'ai laissé la langue française. La paix de Vervins avait appris à l'Europe sa véritable position ; on vit chaque état se placer à son rang. L'Angleterre brilla pour un moment de l'éclat d'Élisabeth et de Cromwel, et ne sortit pas du pédantisme ; l'Espagne épuisée ne put cacher sa faiblesse ; mais la France montra toute sa force, et les lettres commencèrent sa gloire.

Si Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monuments nationaux. Richelieu, qui affectait toutes les grandeurs, abaissait d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre attirait à lui le jeune Corneille, en

l'honorant de sa jalousie. Ils fondaient ensemble ce théâtre, où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du *Cid* régna seul. Pressentant les accroissements et l'empire de la langue, il lui créait un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque, une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue française, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau.

Cependant l'Angleterre, échappée à l'anarchie, avait repris ses premières formes, et Charles II était paisiblement assis sur un trône teint du sang de son père. Shakespear avait paru; mais son nom et sa gloire ne devaient passer les mers que deux siècles après; il n'était pas alors, comme il l'a été depuis, l'idole de sa nation et le scandale de notre littérature (24). Son génie agreste et populaire déplaisait au prince et aux courtisans, Milton, qui le suivit, mourut inconnu; sa personne était odieuse à la cour; le titre de son poème rebuta: on ne goûta point des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rimes et sans harmonie, et l'Angleterre apprit un peu tard qu'elle possédait un poème épique. Il y avait pourtant de beaux esprits et des poètes à la

cour de Charles : Cowley, Rochester, Hamilton, Waller y brillèrent, et Shaftesbury hâta les progrès de la pensée, en épurant la prose anglaise. Cette faible aurore se perdit tout à coup dans l'éclat du siècle de Louis XIV : les beaux jours de la France étaient arrivés.

Il y eut un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes, qui s'étaient faites depuis cent cinquante ans dans le monde, avaient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvait plus arrêter, et cette impulsion tendait vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité; Bossuet tonna sur la tête des rois; et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes. Notre théâtre surtout achevait l'éducation de l'Europe : c'est là que le grand Condé pleurait aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeait Louis XIV. Rome toute entière parut sur la scène française, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière plus comique que les Grecs, et le Télémaque plus antique que les

ouvrages des anciens, et ce Lafontaine qui, ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtait des beautés plus incommunicables. Nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. La Grèce, vaincue sur le théâtre, le fut encore dans des pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, et donnèrent des ailes à la langue française. Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe, étaient français, et ne racontaient que nos victoires et nos chefs-d'œuvres. C'est de nos académies qu'on s'entretenait, et la langue s'étendait par leurs correspondances. On ne parlait enfin que de l'esprit et des grâces françaises : tout se faisait au nom de la France, et notre réputation s'accroissait de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignaient encore celles de l'industrie : des pompons et des modes accompagnaient nos meilleurs livres chez l'étranger, parce qu'on voulait être partout raisonnable et frivole comme en France. Il arriva donc que nos voisins, recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes qui se renouvelaient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer : ils furent comme

accablés sous l'exubérance de l'industrie française ; si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe , et que pour n'être plus séparé de nous , on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion , la France a continué de donner un théâtre , des habits , du goût , des manières , une langue , un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent : sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui , je vous prie , celui des Romains qui semèrent partout leur langue et l'esclavage , s'engraissèrent de sang , et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits !

On a beaucoup parlé de Louis XIV ; je n'en dirai qu'un mot. Il n'avait ni le génie d'Alexandre , ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais pour avoir su régner , pour avoir connu l'art d'accorder ce coup - d'œil , ces faibles récompenses dont le talent veut bien se payer , Louis XIV marche dans l'histoire de l'esprit humain , à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse français ; les poèmes , les tableaux , les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique , il le fit par goût. Il avait de la

grâce ; il aimait la gloire et les plaisirs ; et je ne sais quelle tournure romanesque , qu'il eut dans sa jeunesse , remplit les Français d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes ; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs , il faisait signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique allait avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états , et il en faisait l'honorable conquête. Aussi le nom français et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina comme lui dans tous les traités ; et quand il cessa de dicter des lois , elle garda si bien l'empire qu'elle avait acquis , que ce fut dans cette même langue , organe de son ancien despotisme , que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités , ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue ; elle s'enrichit à la révocation de l'édit de Nantes , de tout ce que perdait l'état. Les réfugiés emportèrent dans le nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour leur patrie , et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en français.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avait des princes nuls, l'Espagne était divisée et languissante, l'Italie avait tout à craindre, l'Angleterre et l'Écosse n'étaient pas encore unies, la Prusse et la Russie n'existaient pas. Aussi l'heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts. Elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires, et les alarmes politiques, et la fatigue de l'admiration. Enfin l'Europe, lasse d'admirer et d'envier, voulut imiter : c'était un nouvel hommage. Des essais d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts qu'ils propagèrent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlèrent à tant d'éclat. Louis XIV vieillissant n'était plus heureux. L'Angleterre se dégagea des rayons de la France et brilla de sa propre lumière. De grands esprits s'élevèrent dans son sein. Sa langue s'était enrichie, comme son commerce, de la dépouille des nations. Pope, Adisson et Dryden en adoucirent les siffle-

ments, et l'anglais fut, sous leur plume, l'Italien du nord. L'enthousiasme pour Shakespear et Milton se réveilla ; et cependant Locke posait les bornes de l'esprit humain, Newton trouvait la nature de la lumière et la loi de l'univers.

Aux yeux du sage, l'Angleterre s'honorait autant par la philosophie, que nous par les arts ; mais puisqu'il faut le dire, la place était prise : l'Europe ne pouvait donner deux fois le droit d'aînesse, et nous l'avions obtenu ; de sorte que tant de grands hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrèrent leur patrie et l'humanité, plus encore que leur langue.

Supposons cependant que l'Angleterre eût été moins lente à sortir de la barbarie, et qu'elle eût précédé la France ; il me semble que l'Europe n'en aurait pas mieux adopté sa langue. Sa position n'appèle pas les voyageurs, et la France leur sert toujours de passage ou de terme. L'Angleterre vient elle-même faire son commerce chez les différents peuples, et on ne va point commercer chez elle. Or celui qui voyage, ne donne pas sa langue ; il prendrait plutôt celles des autres : c'est presque sans sortir de chez lui que le Français a étendu la sienne.

Supposons enfin que, par sa position, l'An-

gleterre ne se trouvât pas reléguée dans l'Océan, et qu'elle eût attiré ses voisins ; il est encore probable que sa langue et sa littérature n'auraient pu fixer le choix de l'Europe ; car il n'est point d'objection un peu forte contre la langue allemande, qui n'ait encore de la force contre celle des Anglais : les défauts de la mère ont passé jusqu'à la fille. Il est vrai aussi que les objections contre la littérature anglaise deviennent plus terribles contre celle des allemands : ces deux peuples s'excluent l'un par l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'événement a démontré que la langue latine étant la vieille souche (25), c'était un de ses rejetons qui devait fleurir en Europe. On peut dire, en outre, que si l'anglais a l'audace des langues à inversions, il en a l'obscurité, et que sa syntaxe est si bizarre, que la règle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions. On lui trouve des formes serviles qui étonnent dans la langue d'un peuple libre, et la rendent moins propre à la conversation que la langue française, dont la marche est si leste et si dégagée. Ceci vient de ce que les Anglais ont passé du plus extrême esclavage à la plus haute liberté politique ; et que nous sommes arrivés d'une liberté

presque démocratique, à une monarchie presque absolue. Les deux nations ont gardé les livrées de leur ancien état, et c'est ainsi que les langues sont les vraies médailles de l'histoire. Enfin la prononciation de cette langue n'a ni la plénitude, ni la fermeté de la nôtre.

J'avoue que la littérature des Anglais offre des monuments de profondeur et d'élévation, qui seront l'éternel honneur de l'esprit humain: et cependant leurs livres ne sont pas devenus les livres de tous les hommes; ils n'ont pas quitté certaines mains; il a fallu des essais et de la précaution pour n'être pas rebuté de leur ton, de leur goût et de leurs formes. Accoutumé au crédit immense qu'il a dans les affaires, l'Anglais semble porter cette puissance fictive dans les lettres, et sa littérature en a contracté un caractère d'exagération opposé au bon goût: elle se sent trop de l'isolement du peuple et de l'écrivain; c'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre (26). Le désordre leur a plu, comme si l'ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude: aussi leurs ouvrages, qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme; et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée.

Mais le Français, ayant reçu des impressions de tous les peuples de l'Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre humain. Comme les Grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire un autel pour les grâces, et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire, par supposition, que si le monde finissait tout à coup, pour faire place à un monde nouveau, ce n'est point un excellent livre anglais, mais un excellent livre français qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse. A richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

○ Ce n'est point l'aveugle amour de la patrie ni le préjugé national qui m'ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples; c'est la nature et l'évidence des faits. Eh ! quelle est la nation qui loue plus franchement que nous ? N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature anglaise du fond de son île ? N'est-ce pas Voltaire qui a présenté Locke et même Newton à l'Europe ? Nous sommes les seuls qui imitions les Anglais, et quand nous sommes las de notre goût, nous y mêlons leurs caprices. Nous faisons entrer une mode anglaise dans l'im-

mense tourbillon des nôtres, et le monde l'adopte au sortir de nos mains. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre : quand les peuples du nord ont aimé la nation française, imité ses manières, exalté ses ouvrages, les Anglais se sont tus, et ce concert de toutes les voix n'a été troublé que par leur silence.

Il me reste à prouver que, si la langue française a conquis l'empire par ses livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le Français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier (27) : c'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon

que leurs sensations ou l'harmonie l'exigeaient ; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le Français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison ; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe : et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations ; la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue.

CE QUI N'EST PAS CLAIR N'EST PAS FRANÇAIS ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversions, il suffit de connaître les mots et les régimes ; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie toute élémentaire, de la simple ligne droite, que s'est formée la langue française ; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée ; celles-là se précipitent et s'égarerent avec elle dans le labyrinthe des sen-

sations, et suivent tous les caprices de l'harmonie: aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne: car ces deux arts vivent de sensations; la musique surtout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve, et d'affaiblir les expressions fortes: preuve incontestable qu'elle est elle-même une puissance à part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée redise sans cesse: *J'ai perdu mon Euridice*, la sensation grammaticale d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant. Et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse; c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite, quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini! Les accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.

Mais, si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres (28) ; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étaient folles ; que celles des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage ; et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue, que résulte tout le charme de leur style. Ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues, si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang, en forçant son naturel.

Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes, est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue. Je conçois

bien que les Grecs et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevaient des objets; tandis que dans nos langues modernes l'embarras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes, pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct? Serait-il vrai que par son caractère la nation française eût souverainement besoin de clarté?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute, et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple aient usé de fortes inversions. On voit même les plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisait en vers et en prose. Ils sentaient que l'inversion était l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme (29), restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Dé-

métrius de Pbalère, est-on frappé des éloges qu'il donne à Thucydide, pour avoir débuté dans son histoire, par une phrase de construction toute française. Cette phrase était élégante et directe à la fois, ce qui arrivait rarement; car toute langue, accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre ses mouvements et sa grâce.

Mais la langue française, ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct; l'ordre et la clarté ont dû surtout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche est dans la nature; rien n'est en effet comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversions; le lecteur reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots; son oreille reçoit, et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant, et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction

de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également, et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très-souvent exprimer aussi bien dans notre prose, et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée, et la conduit par le plus court chemin; tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire; mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers! La prose accuse le nu de la pensée; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Selon Denis d'Halycarnasse, il y a une

prose qui vaut mieux que les meilleurs vers , et c'est elle qui fait lire les ouvrages de longue haleine , parce qu'elle seule peut se charger des détails , et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par là dégrader les beaux vers ; l'imagination pare la prose , mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route , et la raison en vers est admirable ; mais le mécanisme du vers fatigue , sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies , dans notre langue surtout , où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés ; tandis que chez les Grecs , sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres , les vers et les dieux régnèrent long-temps avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut long-temps chantée avant d'être parlée ; et la nôtre , à jamais dénuée de prosodie , ne s'est dégagée qu'avec peine de ses articulations rocailleuses. De là nous est venue cette rime tant reprochée à la versification moderne , et pourtant si nécessaire pour lui donner cet air de chant qui la distingue de la prose. Au reste , les anciens n'eurent-ils pas le retour des mesures comme nous celui des sons ; et n'est-ce

pas ainsi que tous les arts ont leurs rimes, qui sont les symétries ? Un jour cette rime des modernes aura de grands avantages pour la postérité ; car il s'élèvera des scholastiques qui compileront laborieusement toutes celles des langues mortes ; et comme il n'y a presque pas un mot qui n'ait passé par la rime, ils fixeront par là une sorte de prononciation uniforme et plus ou moins semblable à la nôtre, ainsi que par les lois de la mesure nous avons fixé la valeur des syllabes chez les Grecs et les Latins.

Quoi qu'il en soit de la prose et des vers français, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur. Mais les langues italienne et anglaise, abusant de leurs inversions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente ; elles se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté : je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd comme un fleuve qui disparaît tout à coup sous la terre, le traducteur plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparaitre ensemble ; ils ne se quittent pas l'un l'autre, mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue française

porte l'empreinte de son caractère ; elle est plus variée que celle des langues du midi , mais moins éclatante ; elle est plus douce que celle des langues du nord , parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'E muet , toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores , lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne , son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir , elle en est plus faite pour la conversation , lien des hommes et charme de tous les âges ; et puisqu'il faut le dire , elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre , sociale , raisonnable , ce n'est plus la langue française , c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités ; elle y règne depuis les conférences de Nimègue ; et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe ; on ne sèmera plus la guerre dans des paroles de paix (30).

Aristippe , ayant fait naufrage , aborda dans une île inconnue , et voyant des figures de

géométrie tracées sur le rivage , il s'écria que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des barbares. Quand on arrive chez un peuple , et qu'on y trouve la langue française , on peut se croire chez un peuple poli.

Leibnitz cherchait une langue universelle , et nous l'établissions autour de lui. Ce grand homme sentait que la multitude des langues était fatale au génie (31) , et prenait trop sur la briéveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée ; il faut , pour ainsi dire , voyager dans les langues , et , après avoir savouré le goût des plus célèbres , se renfermer dans la sienne.

Si nous avons les littératures de tous les peuples passés , comme nous avons celles des Grecs et des Romains , ne faudrait-il pas que tant de langues se réfugiassent dans une seule par la traduction ? Ce sera vraisemblablement le sort des langues modernes , et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une république fédérative , composée d'empires et de royaumes , et la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin , et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les États se renverseront , et notre langue sera toujours retenue

dans la tempête par deux ancrés, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature viéne renouveler ses traités avec un autre genre humain.

Mais sans attendre l'effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre ? Une telle question mènerait trop loin ; il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées, qui à leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique, et l'autre au dedans, qui est le monde moral ou intellectuel, il y a aussi deux styles dans le langage, *le naturel* et *le figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous par des causes physiques ; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous ; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle ; le marbre est froid ; l'homme desire la gloire ;*

voilà le langage propre ou naturel. *Le cœur brûle de désir ; la crainte le glace ; la terre demande la pluie* : voilà le style figuré, qui n'est que le simulacre de l'autre, et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paraît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination ne parle pas long-temps sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai ; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs, dans les figures ou dans les métaphores, annoncent de la fausseté dans l'esprit et un amour de l'exagération qui ne se corrige guères.

Une langue vient donc à se corrompre, lorsque, confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession (32) dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage : on dit, *la trame de la perfidie ; le creuset du malheur* ; et on voit que ces ex-

pressions sont comme à la porte de nos ateliers, et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant, et qu'on dit, *cette vertu qui sort du creuset, n'a pas perdu tout son alliage ; il lui faut plus de cuisson* : lorsqu'on passe de la trame de la perfidie à *la navette de la fourberie*, on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées ; ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres ; ils tourmentent leur langue, pour que l'expression leur donne la pensée ; et c'est toujours celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue française ; c'est la bassesse des figures. Ronsard disait, *le soleil per-ruqué de lumière ; la voile s'enfle à plein ventre*. Ce défaut précède la maturité des langues, et disparaît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles aient peu d'obligations aux gens de la cour et du monde ; mais si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une, le loisir et les plaisirs pour l'autre. C'est au goût dédai-

gneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail, qui ne cherche le soir qu'un délassement dans les spectacles et les chefs-d'œuvres des arts ; mais pour des âmes excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises.

Peut-être est-ce ici le lieu d'examiner ce reproche de pauvreté et d'extrême délicatesse, si souvent fait à la langue française. Sans doute, il est difficile d'y tout exprimer avec noblesse ; mais voilà précisément ce qui constitue en quelque sorte son caractère. Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans notre monarchie. Deux expressions qui conviennent à la même chose, ne conviennent pas au même ordre de choses ; et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes ; les premiers, tels que Racine et Boileau, doivent tout à un travail obstiné : ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne : ils deviennent les écrivains de tous les temps,

et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que Molière ou Lafontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires; mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu'ils sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs plus locales s'effacent à la longue; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ces auteurs ne sont pour la postérité qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il serait donc aussi injuste de juger de l'abondance de notre langue par le Télémaque ou Cinna seulement, que de la population de la France par le petit nombre appelé *la bonne compagnie*.

J'aurais pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances les langues passent et se dégradent en suivant le déclin des Empires. Mais il suffit de dire, qu'après s'être élevées d'époque en époque jusqu'à la perfection, c'est en vain qu'elles en descendent: elles y sont fixées par les bons livres, et c'est en devenant langues mortes qu'elles se font réellement immortelles. Le mauvais latin du Bas-Empire n'a-t-il pas donné un nouveau lustre à la belle latinité du siècle d'Auguste? Les grands écrivains ont tout fait. Si notre

France cessait d'en produire, la langue de Racine et de Voltaire deviendrait une langue morte; et si les Esquimaux nous offraient tout à coup douze écrivains du premier ordre, il faudrait bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des Esquimaux.

Terminons, il est temps, l'histoire déjà trop longue de la langue française. Le choix de l'Europe est expliqué et justifié; voyons d'un coup d'œil comment, sous le règne de Louis XV, il a été confirmé, et comment il se confirme encore de jour en jour.

Louis XIV, se survivant à lui-même, voyait commencer un autre siècle, et la France ne s'était reposée qu'un moment. La philosophie de Newton attira d'abord nos regards, et Fontenelle nous la fit aimer en la combattant. Astre doux et paisible, il régna pendant le crépuscule qui sépara les deux règnes. Son style clair et familier s'exerçait sur des objets profonds, et nous déguisait notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté;

pour en fixer les époques , il se transporta dans des temps qui n'ont point existé pour l'homme ; et là son imagination rassembla plus de siècles que l'histoire n'en a depuis gravé dans ses annales : de sorte que ce qu'on appelait le commencement du monde , et qui touchait pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure , se trouve placé par lui entre deux suites d'événements , comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire du globe précédera celle de ses habitants.

Par-tout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature , et l'encyclopédie était annoncée. C'est l'Angleterre qui avait tracé ce vaste bassin où doivent se rendre nos diverses connaissances ; mais il fut creusé par des mains françaises. L'éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation , et couvrit le malheur de nos armes. En même temps un roi du nord faisait à notre langue l'honneur que Marc-Aurèle et Julien firent à celle des Grecs : il associait son immortalité à la nôtre ; Frédéric voulut être loué des Français , comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire , parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes , il le commanda , et son impérieuse éloquence

fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes (53) le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour, au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique ; au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations ; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche ni à ses admirateurs, ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, à toutes les révolutions de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle ; et c'est un problème de plus pour la postérité.

Ces grands hommes nous échappent, il est vrai, mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique (34) les pas de géant qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler (35) entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue, des automates vont la donner à sa prononciation. C'est en France (36) et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle. Ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration, et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera long-temps; et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchements, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes: il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions.

Cependant l'Angleterre, témoin de nos succès, ne les partage point. Sa dernière guerre avec nous la laisse dans la double éclipse

de sa littérature et de sa prépondérance ; et cette guerre a donné à l'Europe un grand spectacle. On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage, et ramené par un jeune monarque à la liberté. L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre, et sauvée par la France.

NOTES.

(1) *On parla latin à la cour, etc.* — Lorsqu'un prédicateur, pour être entendu des peuples, avait prêché en langue vulgaire, il se hâta de transcrire son sermon en latin. Ce sont ces espèces de traductions, faites par les auteurs mêmes, qui nous sont restées. Un tel usage prolongeait bien l'enfance des langues modernes.

Il faut observer ici que non seulement les Gaulois quittèrent l'ancien celtique pour la langue romaine, mais qu'ils voulaient aussi s'appeler Romains, et se plaisaient à nommer leur pays, Gaule romaine ou Romanie. Les Francs, leurs vainqueurs, eurent le même faible; tant le nom Romain imposait encore à ces barbares! Nos premiers rois se qualifiaient de patrices romains, comme chacun sait. La langue nationale, qu'on appela romain ou *roman rustique*, se combina donc du patois celtique des anciens Gaulois, du tudesque des Francs et du latin: elle fit ensuite quelques alliances avec le grec, l'arabe et le lombard. Sous François I, la langue était encore appelée *romance* ou *romane*. Long-temps auparavant Guillaume de Nangis prétend que *c'est pour la commodité des bonnes gens qu'il a traduit son histoire de latin en roman*. Ce nom est resté à tous les ouvrages faits sur le modèle des vieilles histoires d'amour et de chevalerie. On l'écrivait *romans*, de *romanus*, comme nous écrivons *temps* de *tempus*.

(2) *Ces deux mots expriment la physionomie, etc.* — On y voit le perpétuel changement de l'eu en ou. *Fleurs*

et *flours* ; *pleurs* et *plours* ; *senteur* , *sentou* , *douleur* , *doulou* ; la *femmeu* , la *femmou* , etc. Ainsi l'*e* muet , comme on voit , se change en *ou* à la fin des mots , et fuit à l'oreille comme l'*eu* des Français : mais il est plus plein. L'accord et la différence de l'*eu* et de l'*pou* se font principalement sentir dans *œuvre* et *ouvrage* ; *manœuvre* et *manouvrier* ; *cœur* et *courage* ; et l'*œ* paraît être la lettre de capitulation , le point mixte et commun entre l'*pou* et l'*eu*. Quelquefois le passage de l'*eu* à l'*pou* se rencontre dans les mots d'une même famille , sans recourir aux patois , ni à l'*œ* : *douleur* fait *douloureux* ; *labour* , s'affilie à *labour* , *labourer* , *laboureur* , etc. On sait que dans ces patois les *ch* deviennent des *k* : *château* est *castel* ; *chétif* , *cattivo* ; *chapeau* , *capel* ; *Charle* , *Carle* , etc. Ces jargons sont jolis et riches ; mais n'étant point ennoblis par de grands écrivains , ils ont le malheur de dégrader ce qu'ils touchent.

(3) *Un auteur Italien* , etc. — C'est Brunetto Latini , précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé *Tesorreto* , ou le petit Trésor , en langue française , au commencement du treizième siècle. Pour s'excuser de la préférence qu'il donne à cette langue sur la sienne , voici comment il s'exprime : « Et s'aucuns demande porquoy « chis livres est escriis en romans , selon le patois de » France , puisque nous sommes Italiens , je diroé que » c'est pour deux raisons , l'un porce que nous sommes » en France , l'autre si est porce que François est plus » délitables langages et plus communs que moult d'au- » tres. » Brunet Latin était exilé en France : les poésies de Thibaut , roi de Navarre et comte de Champagne les romans de chevalerie et la cour de la reine Blanche ,

donnaient du lustre au français ; tandis que l'Italie , morcelée en petits états , et déchirée par d'horribles factions , avait quinze ou vingt patois barbares , et pas un livre agréable. Le Dante et Pétrarque n'avaient point encore écrit.

(4) *Langue légitimée.* — Louis XII et François I^{er}. ordonnèrent qu'on ne traiterait plus les affaires qu'en français. Les facultés ont persisté dans leur latinité barbare. *Hodiè que manent vestigia ruris.*

(5) *Sa prononciation gutturale, etc.* — Nous suivons en ceci l'opinion qui s'est établie sur la langue allemande. A dire vrai , sa prononciation est devenue presque aussi labiale que la nôtre ; mais , comme les consonnes y dominent , et qu'on la prononce avec force , on a conclu que les Allemands parlaient toujours du gosier. Il en est de l'Allemand comme de l'Anglais , et même du français ; leur prononciation s'adouciſſant de jour en jour , et leur orthographe étant inflexible , il en résulte des langues agréables à l'oreille , mais dures à l'œil.

(6) *Des poèmes tirés de la bible.* — Ce sont des poèmes sur Adam , sur Abel , sur Tobie , sur Joseph , enfin sur la passion de J. C. Ce dernier poème , intitulé la *Messiede* , jouit d'une grande réputation dans l'Empire : la *mort d'Abel* est plus connue en France. M. Klopstok a écrit la *Messiede* en vers hexamètres , et M. Gessner n'a employé pour sa mort d'Abel qu'une prose poétique. J'ignore si la langue allemande a une prosodie assez marquée pour supporter la versification grecque et latine. Elle a d'ailleurs des vers rimés , comme tous les peuples du monde.

(7) *Imité et surpassé, etc.* — J'entends par les tragiques Français ; car Lopès de Vega peut être souvent comparé à Shakespear pour la force, l'abondance, le désordre et le mélange de tous les tons.

(8) *La langue vulgaire, etc.* — C'est ainsi que les Italiens appellent encore leur langue. Au temps du Dante, chaque petite ville avait son patois en Italie ; et comme il n'y avait pas une seule cour un peu respectable, ni un seul livre important, ce poète, ébloui de l'éclat de la cour de France et de la réputation qu'obtenaient déjà en Europe les romans et les poèmes des Troubadours et des Trouveurs, eut envie d'écrire tous ses ouvrages en latin, et il en écrivit en effet quelques-uns dans cette langue. Son poème de l'enfer était déjà ébauché et commençait par ce vers :

Infera regna canam, mediumque, inumque Tribunal.

Mais, encouragé par ses amis, il eut honte d'abandonner sa langue. Il se mit à chercher dans chaque patois ce qu'il y sentait de bon et de grammatical, et c'est de tant de choix qu'il se fit un langage régulier, un *langage de cour*, selon sa propre expression ; langage dont les germes étaient partout, mais qui ne fleurit qu'entre ses mains. Voyez son traité *de vulgari Eloquentia*, et la nouvelle traduction de son poème de l'Enfer, imprimée à Paris.

(9) *Se débattait dans les horreurs de la ligue, etc.* — Le Tasse était en France à la suite du cardinal d'Est, précisément au temps de la Saint-Barthelemy. Il est bon d'observer que l'Arioste et lui étaient antérieurs de quelques années à Cervantes et à Lopès de Vega.

(10) *Elle s'en était trop occupée, etc.* — Le Dante avoue que de son temps on parlait quatorze dialectes indistinctement en Italie, sans compter ceux qui étaient moins connus. Aujourd'hui la bonne compagnie à Venise parle fort bien le vénitien, et ainsi des autres états. Leurs pièces de théâtre ont été infectées de ce mélange de tous les jargons. Métastase, qui s'est tant enrichi avec les tragiques Français, vient enfin de porter sur les théâtres d'Italie une élégance et une pureté continue dont il ne sera plus permis de s'écarter.

(11) *C'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, etc.* — Je n'ai pas prétendu dire par là que ces patois changent avec le temps, puisqu'il est prouvé, par des monuments incontestables, que certains patois n'ont pas varié depuis 8 ou 9 siècles : je veux dire seulement qu'on trouve des patois différents de province à province, de ville à ville, et souvent de village à village ; mais chacun à part est très-fixe ; de sorte que c'est plutôt leur variété que leurs variations, que j'ai en vue, et que si le patois méridional n'a pas l'uniformité, il a la fixité, au contraire de la langue française, qui n'est parvenue à l'unité qu'en variant de siècle en siècle.

(12) *Formes cérémonieuses, etc.* — L'Arioste se plaint des Espagnols à cet égard, et les accuse d'avoir donné ces formes serviles à la langue toscane, au temps de leurs conquêtes et de leur séjour en Italie.

Dapoi che l'adulazione Spagnuola.

A posto la Signoria in Burdello.

Observons que l'italien a plus de formes sacramentelles qu'aucune autre langue.

(15) *Plaisir et douleur, erreur et vérité.* — Il ne faut pas conclure de là que l'homme ait d'abord trouvé les termes abstraits ; il s'est contenté d'applaudir ou d'improver par des signes simples, et de dire, par exemple, *oui* et *non*, au lieu des mots *vérité* et *erreur*. C'est quand les hommes ont eu assez d'esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d'autres, lorsqu'étant fatigués de n'avoir que des unités dans leur numéraire et dans leurs mesures, ils ont imaginé des pièces qui en représentaient plusieurs autres, comme des écus pour représenter soixante sous, des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces, etc. C'est alors, dis-je, qu'ils ont eu les termes abstraits, imaginés d'après les mêmes besoins et le même artifice. *Blancheur* a rassemblé sous elle tous les corps blancs, puisqu'elle convient à tous ; *Collège* a représenté tous ceux qui le composent ; la *vie* a été la suite de nos instants ; le *cœur*, la suite de nos desirs ; *l'esprit*, la suite de nos idées, etc. etc.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les métaphysiciens, et sur laquelle J. J. Rousseau se récrie si mal à propos dans son discours de l'inégalité parmi les hommes, comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

(14) *Parole intérieure et cachée.* — Que dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière, il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour à tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Telle est l'étroite dépendance où la parole met la pensée, qu'il n'est pas de courtisan un peu habile qui n'ait éprouvé qu'à force de dire du bien d'un sot ou d'un fripon en place, on finit par en penser.

(15) *Articulations radicales, etc.* — Ce sont ces racines des mots que les étymologistes cherchent obstinément par un travail ingénieux et vain. Les uns veulent tout ramener à une langue primitive et parfaite : les autres déduisent toutes les langues des mêmes radicaux. Ils les regardent comme une monnaie que chaque peuple a chargée de son empreinte. En effet, s'il existait une monnaie dont tous les peuples se fussent toujours servi, et qu'elle fut indestructible, c'est elle qu'il faudrait consulter pour la fixation des temps où elle fut frappée. Et si cette monnaie était telle que, sans trop de confusion, on eût pu lui donner des marques certaines qui désignassent les empires où elle aurait passé, l'époque de leur politesse ou de leur barbarie, de leur force ou de leur faiblesse ; c'est elle qui fournirait les plus sûrs matériaux de l'histoire. Enfin, si cette monnaie s'altérait de certaines manières, entre les mains de certains particuliers, que leurs affections lui donnassent de telles couleurs et de telles formes, qu'on distinguât les pièces qui ont servi à soulager l'humanité ou à l'opprimer, à l'encouragement des arts ou à la corruption de la justice, etc. ; une telle monnaie dévoilerait incontestablement le génie, le goût et les mœurs de chaque peuple. Or, les racines des mots sont cette monnaie primitive, antiques médailles répandues chez tous les peuples. Les langues plus ou moins perfectionnées ne sont autre chose que cette monnaie

ayant déjà eu cours ; et les livres sont les dépôts qui constatent ses différentes altérations.

Voilà la supposition la plus favorable qu'on puisse faire , et c'est elle , sans doute , qui a séduit l'auteur du *monde primitif* , ouvrage plus rempli d'imagination que de recherches et de recherches que de preuves , qui , n'ayant pas de proportion avec la brièveté de la vie , sollicite un abrégé dès la première page.

Il me semble que ce n'est point de l'étymologie des mots qu'il faut s'occuper , mais plutôt de leurs analogies et de leurs filiations , qui peuvent conduire à celles des idées. Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très-altérées. Il n'y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage. *Quand il nous manque un mot* , disaient les Latins , *nous l'empruntons des Grecs* : tous les peuples en ont pu dire autant. La plupart des mots ont quelquefois une généalogie si bizarre , qu'il faut la deviner , et la plus vraisemblable est souvent la moins vraie. Un usage , une plaisanterie , un événement dont il ne reste plus de trace , ont établi des expressions nouvelles , ou détourné le sens des anciennes. Comment donc se flatter d'avoir trouvé la vraie racine d'un mot ? Si vous me la montrez dans le grec , un autre la verra dans le syriaque , tel autre dans l'arabe. Souvent un radical vous a guidé heureusement d'une première à une seconde , ensuite à une troisième langue , et tout à coup il disparaît comme un flambeau qui s'éteint au milieu de la nuit. Il n'y a donc que quelques onomatopées , quelques sons bien imitatifs qu'on retrouve chez toutes les nations : leur recueil ne peut être qu'un objet de curiosité. Il est d'ailleurs si rare que l'étymologie d'un mot

coïncide avec sa véritable acception, qu'on ne peut justifier ces sortes de recherches par le prétexte de mieux fixer par là le sens des mots. Les écrivains qui savent le plus de langues, sont ceux qui commettent le plus d'impropriétés. Trop occupés de l'ancienne énergie d'un terme, ils oublient sa valeur actuelle et négligent les nuances, qui font la grâce et la force du discours. Voici enfin une dernière réflexion : si les mots avaient une origine certaine et fondée en raison, et si on démontrait qu'il a existé un peuple créateur de la première langue, les noms radicaux et primitifs auraient un rapport nécessaire avec l'objet nommé. La définition que nous sommes forcés de faire de chaque chose, ne serait qu'une extension de ce nom primitif, lequel ne serait lui-même qu'une définition très-abrégée et très-parfaite de l'objet, et c'est ce que certains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On aurait donc unanimement donné le même nom au même arbre, au même animal, sur toute la terre et dans tous les temps ; mais cela n'est point. Qu'on en juge par l'embarras où nous sommes, lorsqu'il s'agit de nommer quelque objet inconnu ou de faire passer un terme nouveau.

(16) *La France qui a dans son sein des richesses immortelles, etc.* — Il y a deux cents ans qu'en Angleterre, et en plein parlement, un homme d'état observa que la France n'avait jamais été pauvre trois ans de suite.

(17) *La France sous un ciel tempéré, etc.* — Il est certain que c'est sous les zones tempérées que l'homme a toujours atteint son plus haut degré de perfection.

(18) *Autant de Français différents, etc.* — Celui de Saint-Louis, des Romanciers d'après, d'Alain-Chartier, de Froissard, celui de Marot, de Ronsard, d'Amiot; et enfin la langue de Malherbe, qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les peuples. Le latin des douze tables, celui d'Ennius, celui de César, et vers la fin, la latinité du moyen âge.

(19) *Se traduisaient mutuellement, etc.* — Le roman de la Rose, traduit plusieurs fois, l'a été en prose par un petit chanoine du quatorzième siècle. Ce traducteur jugea à propos de faire sa préface en quatre vers, que voici :

*Cy est le roman de la Rose.
Qui a été clair et net,
Translaté de vers en prose
Par votre humble Moulinet.*

(20) *Et ce divorce de la prononciation de l'orthographe, etc.* — L'orthographe est une manière invariable d'écrire les mots, afin de les reconnaître. C'est dans la latinité du moyen âge qu'on voit notre orthographe et notre langue se former en partie. On mutilait le mot latin avant de le rendre français, ou on donnait au mot celte la terminaison latine; *existimare* devint *estimare*; on eut *ipensare* pour *putare*; *granditer* pour *valdè*; *menare* pour *conducere*; *flasco* pour *lagena*; *arpennis* pour *juger*; *beccus* pour *rostrum*, etc. On croit entendre *le Malade imaginaire*. De là viennent, dans les familles des mots, ces irrégularités qui défigurent notre langue : nous sommes infidèles et fidèles tour à tour à l'étymologie. Nous disons *penser*, *pensée*, *penseur*, et

tout à coup *putatif, supputer, imputer, etc.* Des mots, étroitement unis par l'analogie, sont séparés par l'étymologie et réclament des pères différents, comme *main* et *tact*, *oil* et *vue*, *nez* et *odorat*, etc.

Mais, pour revenir à notre orthographe, on lui connaît trois inconvénients; d'employer d'abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; ensuite d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; enfin, d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n'a pas les caractères. C'est par respect, dit-on, pour l'étymologie, qu'on écrit *philosophie* et non *filosofie*. Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas; s'il l'ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus: s'il connaît cette langue, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle ce qu'il sait. Les Italiens, qui ont renoncé dès long-temps à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n'en savent pas moins le grec; et nous ne l'ignorons pas moins, malgré notre fidèle routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l'oreille! Un abus est bien fort, quand on a si long-temps raison contre lui; sans compter que nous ne sommes pas constamment fidèles aux étymologies, car nous écrivons *fantôme*, *fantaisie*, etc. et *philtre* ou *filtre*, etc.

J'observerai cependant que les livres se sont fort multipliés, et que les langues sont autant pour les yeux que pour l'oreille: la réforme est presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe: elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression, et

prévient dans la langue écrite les fréquentes équivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'associer aussitôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d'un homme, si on ne l'a vu par écrit. Je devrais dire encore que les peuples du nord et nous, avons altéré jusqu'à l'alphabet des Grecs et des Romains; que nous avons prononcé l'e en a, comme dans *prudent*; l'i en e comme dans *invincible*, etc. que les Anglais sont là-dessus plus irréguliers que nous: mais qui est-ce qui ignore ces choses? Il faut observer seulement qu'outre l'universalité des langues, il y en a une de caractères. Du temps de Pline, tous les peuples connus se servaient des caractères grecs; aujourd'hui l'alphabet romain s'applique à toutes les langues d'Europe.

(21) *Leur langue était plus près d'une certaine perfection, etc.* — Voici des vers de Thibaut, comte de Champagne.

*Ni empereur ni roi n'ont nul pouvoir
 Au prix d'amour; de ce m'ose vanter:
 Ils peuvent bien donner de leur avoir,
 Terres et fiefs, et fourbes pardonner,
 Mais amour peut homme de mort garder,
 Et donner joye qui dure.
 etc. etc. etc.*

Et ceux-ci, qui sont de l'an 1226.

*Chacun pleure sa terre et son pays,
 Quand il se part de ses joyeux amis,
 Mais il n'est nul congé, quoiqu'on en die,
 Si douloureux que d'ami et d'amie.*

On croit entendre Voiture ou Chapelain. Comparez maintenant ces vers de Ronsard, qui peint la fabrique d'un vaisseau.

*Fait d'un art maistrer ,
Au ventre creux et d'artifice prompt ,
D'un bec de fer leur aigüise le front.
etc. etc. etc.*

Ou ceux-ci, dans lesquels le grec lui échappe tout pur :

*Ah ! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots ainsi que la grégeoise :
Ocymore , dispotme , oligochronien :
Certes je le dirois du sang Valésien.*

Et ceux d'un de ses contemporains sur l'alouette :

*Guindée par zéphire ,
Sublime en l'air vire et revire ,
Et y déclique un joli cri ,
Qui rit , guérit et tire l'ire
Des esprits , mieux que je n'écris.*

Ces poètes, séduits par le plaisir que donne la difficulté vaincue, voulurent l'augmenter encore, afin d'accroître leur plaisir; et de là vinrent les vers monorimes et monosyllabiques, les échos, les rondeaux et les sonnets, que Boileau a eu le malheur de tant louer. Tout leur art poétique roula sur cette multitude de petits poèmes, qui n'avaient de recommandable que les bizarres difficultés dont ils étaient hérissés, et qui sont presque tous inintelligibles.

(22) *Tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles.* — Les Italiens, les Français et les Espagnols ayant

adopté les verbes auxiliaires de l'ancien celté, les heureux composés du grec et du latin leur semblèrent des hiéroglyphes trop hardis; ils aimèrent mieux ramper à l'aide du verbe auxiliaire et du participe passé, et dire, *j'aurais aimé, qu'amavissem*. Cette timidité des peuples modernes explique aussi la nécessité des articles et des pronoms. On sait que la distinction des cas, des genres et des nombres, chez les Grecs et les Latins, se trouve dans la variété de leurs finales. Mais pour l'Europe moderne, cette différence réside dans les signes qui précèdent les verbes et les noms, et les finales sont toujours uniformes dans les noms, et dans la plupart des temps du verbe. En y réfléchissant, on voit que les lettres et les mots sont des puissances connues avec lesquelles on arrive sans cesse à l'inconnu, qui est la phrase ou la pensée; et d'après cette idée algébrique, on peut dire que les articles et les pronoms sont des exposants placés devant les mots pour annoncer leurs puissances. L'article *le*, par exemple, dit d'avance qu'on va parler d'un objet qui sera du genre masculin et du nombre singulier. Ainsi l'article devant le nom est une espèce de pronom, et le pronom devant le verbe est encore une sorte d'article.

On a quelque peine à souffrir le début de tous nos grammairiens. *Il y a*, disent-ils, *huit parties d'oraison, le verbe, l'interjection, le participe, le substantif, l'adjectif, etc.* On voit seulement qu'ils ont voulu compter et classer tous les mots qui entrent dans une phrase, et sans lesquels il n'y aurait pas de discours. Mais, sans se perdre dans ces distinctions de l'école, ne serait-il pas plus simple de dire que tous les mots sont des noms, puisqu'ils servent toujours à nommer quelque chose?

L'homme donna des noms aux objets qui le frappèrent ; il nomma aussi les qualités dont ces objets étoient doués : voilà deux espèces de noms , *le substantif et l'adjectif* , si on veut les appeler ainsi. Mais pour créer le *verbe* , il fallut revenir sur l'impression que l'objet ou ses qualités avaient faite en nous : il fallut réfléchir et comparer ; et sur le premier jugement que l'homme porta , naquit le verbe ; c'est le mot par excellence. C'est un lien universel et commun qui réunit dans nos idées les choses qui existent séparément hors de nous ; c'est une perpétuelle affirmation pour le *oui* et le *non* : il rapproche les diverses images que présente la nature , et en compose le tableau général ; sans lui point de langue : il est toujours exprimé ou sous-entendu. *Est* , verbe unique dans toutes les langues , parce qu'il représente une opération unique de l'esprit ; verbe simple et primitif , parce que tous les autres ne sont que des déguisements de celui-là. Il se modifie pour se plier aux différents besoins de l'homme , suivant les temps , les personnes et les circonstances. *Je suis* , c'est-à-dire , *moi est* ; *être* est une prolongation indéfinie du mot *est* : *j'aime* , c'est-à-dire , *je suis aimant* , etc. C'est une clef générale avec laquelle on trouve la solution de toutes les difficultés que renferment les verbes.

(23) *Sa littérature ne vaut pas un coup-d'œil*. — Je ne parle point du chancelier Bacon et de tous les personnages illustres qui ont écrit en latin ; ils ont travaillé à l'avancement des sciences , et non au progrès de leur propre langue.

(24) *Le scandale de notre littérature*. — Comme le théâtre donne un grand éclat à une nation , les Anglais se

sont ravisés sur leur Shakespear , et ont voulu non seulement l'opposer , mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille ; honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France , comme une hérésie en plein concile : mais il s'y est trouvé des esprits chagrins et anglo-mans , qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespear ne rend pas complètement heureux , et demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand homme : partie malsaine de notre littérature , lasse de reposer sa vue sur les belles proportions ! Essayons de rendre à Shakespear sa véritable place.

On convient d'abord que ses tragédies ne sont que des romans dialogués , écrits d'un style obscur et mêlé de tous les tons ; qu'elles ne seront jamais des monuments de la langue anglaise , que pour les Anglais mêmes : car les étrangers voudront toujours que les monuments d'une langue en soient aussi les modèles , et ils les choisiront dans les meilleurs siècles. Les poèmes de Plaute et d'Ennius étaient des monuments pour les Romains et pour Virgile lui-même ; aujourd'hui nous ne reconnaissons que l'Énéide. Shakespear , pouvant à peine se soutenir à la lecture , n'a pu supporter la traduction , et l'Europe n'en a jamais joui : c'est un fruit qu'il faut goûter sur le sol où il croît. Un étranger , qui n'apprend l'anglais que dans Pope et Adisson , n'entend pas Shakespear , à l'exception de quelques scènes admirables que tout le monde sait par cœur. Il ne faut pas plus imiter Shakespear que le traduire : celui qui aurait son génie demanderait aujourd'hui le style et le grand sens d'Adisson. Car , si le langage de Shakespear est presque toujours vicieux , le

fond de ses pièces l'est bien davantage : c'est un délire perpétuel ; mais c'est quelquefois le délire du génie. Veut-on avoir une idée juste de Shakespear ? Qu'on prenne le *Cinna* de Corneille, qu'on mêle parmi les grands personnages de cette tragédie quelques cordonniers disant des quolibets, quelques poissardes chantant des couplets, quelques paysans parlant le patois de leurs provinces, et faisant des contes de sorciers ; qu'on ôte l'unité de lieu, de temps et d'action ; mais qu'on laisse subsister les scènes sublimes, et on aura la plus belle tragédie de Shakespear. Il est grand comme la nature et inégal comme elle, disent ses enthousiastes. Ce vieux sophisme mérite à peine une réponse.

L'art n'est jamais grand comme la nature, et puisqu'il ne peut tout embrasser comme elle, il est contraint de faire un choix. Tous les hommes aussi sont dans la nature, et pourtant on choisit parmi eux, et dans leur vie on fait encore choix des actions. Quoi ! parce que Caton, prêt à se donner la mort, châtie l'esclave qui lui refuse un poignard, vous me représentez ce grand personnage donnant des coups de poing ? Vous me montrez Marc-Antoine ivre et goguenardant avec des gens de la lie du peuple ? Est-ce par là qu'ils ont mérité les regards de la postérité ? Vous voulez donc que l'action théâtrale ne soit qu'une doublure insipide de la vie ? Ne sait-on pas que les hommes, en s'enfonçant dans l'obscurité des temps, perdent une foule de détails qui les déparent, et qu'ils acquièrent par les lois de la perspective une grandeur et une beauté d'illusion qu'ils n'auraient pas, s'ils étaient trop près de nous ? La vérité est que Shakespear, s'étant quelquefois transporté dans cette région du beau idéal,

n'a jamais pu s'y maintenir. Mais, dira-t-on, d'où vient l'enthousiasme de l'Angleterre pour lui ? De ses beautés et de ses défauts. Le génie de Shakespear est comme la majesté du peuple anglais : on l'aime inégal et sans frein ; il en paraît plus libre. Son style bas et populaire en participe mieux de la souveraineté nationale. Ses beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s'intéresse à une tragédie de Shakespear, comme à un événement qui se passerait dans les rucs. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l'ordre et la perfection ne sont faits que pour les âmes délicates et exercées. On peut dire que Shakespear, s'il était moins monstrueux, ne charmerait pas tant le peuple ; et qu'il n'étonnerait pas tant les connaisseurs, s'il n'était pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d'ennemis, ses détracteurs et ses enthousiastes ; les uns ont la vue trop courte pour le reconnaître quand il est sublime ; les autres l'ont trop fascinée pour le voir jamais autre. *Nec rude quid prosit video ingenium.* Hor.

(25) *La langue latine étant la vieille souche.* — On sait bien que le celtique contient les radicaux d'une foule de mots dans toutes les langues de l'Europe à peu près, sans en excepter la grecque et la latine. Mais on suit ici les idées reçues sur le latin et l'allemand ; et on les considère comme des langues mères qui ont leurs racines à part.

(26) *C'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre.* — Comme Young, avec la nuit et le silence.

(27) *Les sensations nomment le premier l'objet qui*

Frappe le premier. — Tout le monde a sous les yeux des exemples fréquents de cette différence. *Monsieur, prenez garde à un serpent qui s'approche*, vous criez un grammairien français; et le serpent est à vous avant qu'il soit nommé. Un Latin vous eût crié, *serpentem fuge*; et vous auriez fui au premier mot, sans attendre la fin de la phrase. En suivant Racine et Lafontaine de près, on s'apperçoit que, sans jamais blesser le génie de la langue, ils ont presque toujours nommé le premier l'objet qui frappe le premier, comme les peintres placent sur la première terrasse le principal personnage du tableau.

La nation la plus vive et la plus légère de l'Europe a eu long-temps les danses les plus graves, comme le menuet et la sarabande; la musique la plus lourde et la construction directe qui est la moins vive.

(28) *Leurs métaphores ont toujours un degré de plus que les nôtres.* Virgile dit, par exemple: *Capulo tenus abdedit ensem*, il cacha son épée dans le sein de Priam; et nous disons, *il l'enfonça*; or il y a un degré entre *enfoncer* et *cacher*, et nous nous arrêtons au premier. *Ingrato cineri* pour *cendre insensible*; or elle est ingrate, si elle est insensible aux pleurs qu'on verse sur elle: mais nous nous arrêtons à l'épithète d'*insensible*.

(29) *L'oreille (ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, etc.)* — L'harmonie imitative dans le langage achève et perfectionne la description d'un objet, parce qu'elle rend à l'oreille l'impression que l'objet fait sur les sens. Elle se trouve dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui exprime l'action. Quand le nom et la

verbe n'ont pas d'harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que par le choix des épithètes et la coupe des phrases. Le nom qu'on appelle *Substantif* doit avoir son harmonie, quand l'objet qu'il exprime a toujours une même manière d'être : ainsi *tonnerre*, *grêle*, *tourbillon*, sont des mots chargés d'*r*, parce qu'ils ne peuvent exister sans produire une sensation bruyante. *L'eau*, par exemple, est indifférente à tel ou tel état ; aussi, sans aucune sorte d'harmonie par elle-même, elle en acquiert au besoin par le concours des épithètes et des verbes : *L'eau turbulente frémit*, *L'eau paisible coule*. Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir tous les genres de peinture. Il y a des mots d'une harmonie fautive, comme *lentement*, qui devrait se traîner, et qui est bref ; aussi les poètes préfèrent à *pas lents*. Les Latins ont *festina*, qui devait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l'harmonie. On a dit *mon âme* pour *ma âme* ; *de cruelles gens*, *de bonnes gens*, pour ne pas dire *de cruels gens*, *de bons gens* ou *des gens bons* ; mais on dit *des gens cruels*. Par exemple, la beauté harmonique du participe *béant*, *béante*, l'a conservé, quoique le verbe *béer* soit vieilli. Le verbe *ouïr*, qui s'affiliait si bien au sens de *l'ouïe*, aux mots *d'oreille*, *d'auditeur*, *d'audience*, ne nous a laissé que son participe *ouï* et les temps qui en sont composés : pour tout le reste nous employons le verbe *entendre*, qui vient *d'entendement*, etc. ; *oui*, tout seul, sert d'affirmation, et signifie *c'est entendu*. Enfin, dans les constructions singulières et les ellipses qu'on s'est permises, on a toujours

eu pour but d'adoucir le langage ou de le rendre précis ; il n'y a que la clarté qu'on ne puisse jamais sacrifier.

Les enfants , avant de connaître la signification des mots , leur trouvent à chacun une variété de physionomie qui les frappe et qui aide bien la mémoire. Cependant , à mesure que leur esprit plus formé sent mieux la valeur des mots , cette distinction de physionomie s'efface ; ils se familiarisent avec les sons , et ne s'occupent guères que du sens. Tel est le commun des hommes. Mais l'homme né poète revient sur ces premières sensations dès que le talent se développe : il fait une seconde digestion des mots ; il en recherche les premières saveurs , et c'est des effets sentis de leur diverse harmonie qu'il compose son dictionnaire poétique.

(30) *On ne sèmera plus la guerre dans les paroles de paix.* — Un des juges de Charles I^{er} se sauva par une équivoque : *Si alii consentiunt , ego non dissentio.* Il ponctua ainsi : *Ego non ; dissentio.*

(31) *La multitude des langues est fatale au génie.* — Il faut apprendre une langue étrangère , pour connaître sa littérature , et non pour la parler ou l'écrire. Celui qui sait sa propre langue , est en état d'écrire ou du moins de distinguer trois ou quatre styles différents ; ce qu'il ne peut se promettre dans une autre langue. Il faut , au contraire , se résoudre , quand on parle une langue étrangère , à être sans finesse , sans grâce , sans goût et souvent sans justesse.

On peut diviser les Français en deux classes , par rapport à leur langue ; la première classe est de ceux qui connaissent les sources d'où elle a tiré ses richesses :

l'autre est de ceux qui ne savent que le français. Les uns et les autres ne voient pas la langue du même œil, et n'ont pas en fait de style les mêmes données.

(32) *Il n'est point d'art ou de profession.* — La religion chrétienne qui n'est pas, comme celle des Grecs, intimement liée au gouvernement et aux institutions publiques, n'a pu ennoblir, comme elle, une foule d'expressions. Ce sera toujours là une des grandes causes de notre disette. L'opéra n'étant point une solennité, ses dieux ne sont pas ceux du peuple; et si nous voulons un ciel poétique, il faut l'emprunter. Nos ancêtres, avec leurs mystères, commençaient bien comme les Grecs; mais nos magistrats, qui n'étaient pas prêtres, ne firent pas assez respecter cette poésie sacrée, et elle fut étouffée en germe par le ridicule.

La religion, loin de fournir au dictionnaire des beaux-arts, avait même évoqué à elle certaines expressions, et nous en avait à jamais privés. On n'aurait pas trop osé dire sous Louis XIV, *la grâce du langage*, par respect pour la grâce théologique; mais on disait *les grâces du langage*, par allusion aux trois Grâces. Aujourd'hui, par je ne sais quelle révolution arrivée dans les esprits, notre littérature a reconquis cette expression. Mais l'établissement des moines a rendu le héros de l'Énéide un peu embarrassant pour les traducteurs: comment, en effet, traduire *Pater Eneas*? Il se passera bien des siècles avant que ce mot ait repris sa dignité.

(33) *Raynal donnait enfin aux deux mondes.* — En louant cette grande histoire, dont Raynal n'a guère été que le rédacteur, je n'ai pas prétendu défendre les

déclamations trop fréquentes qui la déparent, et qui ont été rejetées par le goût avant de l'être par l'église et les parlements; je n'ai donc loué que le plan et les idées fondamentales de l'histoire des deux Indes: les fautes d'exécution, les bigarrures de style et les erreurs dans les faits, sont aussi nombreuses qu'inexcusables.

(54) *Dans le monde physique.* — Sans doute que les découvertes physiques ne font rien à la langue d'un peuple et à sa littérature, mais elles augmentent son éclat et sa gloire, et lui attirent les regards de l'Europe. Tous les arts et tous les genres de réputation entrent dans l'objet de ce discours: si un Français eût inventé la poudre ou l'imprimerie, on en eût fait mention ici.

(55) *L'airain vient de parler.* — Ce sont deux têtes d'airain qui parlent, et qui prononcent nettement des phrases entières. Elles sont colossales, et leur voix est sur-humaine. Ce bel ouvrage, exécuté par l'abbé Mical, a résolu un grand problème. Il s'agissait de savoir si la parole pouvait quitter le siège vivant que lui assigna la nature, pour venir s'attacher à la matière morte?

Il y a aussi loin d'une roue et d'un levier à une tête qui parle, que d'un trait de plume au tableau de la transfiguration: car il faut convenir que depuis la poésie jusqu'à la mécanique, le complément de tout art, c'est l'homme. Vaucanson s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvements et contrefait les digestions. Mais M. Mical, voulant tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme,

et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué, *l'organe de la parole*.

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand artiste s'est aperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche : qu'en soufflant du dehors au dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés; mais que, pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au dehors. En effet, l'air en sortant de nos poumons se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres et par un muscle très-mobile, qui est la langue, aidée des dents et du palais. Un son continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'âme, et se rendrait par une seule voyelle; mais, coupé à différents intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup; et se modifiant en une infinité d'articulations, il rend la variété de nos idées.

Sur ce principe M. Mical applique deux claviers à ses *Têtes-parlantes* : l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement. L'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, toutes les syllabes de la langue française, réduites à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'Auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts comme avec la langue; et on pourra donner au langage des têtes la rapidité, les repos et toute l'expression enfin que peut avoir la parole, lorsqu'elle n'est point animée par les passions. Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les

plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires.

Quand les Têtes-parlantes ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient les premières places en mécanique : mais elles ont en outre une utilité d'un genre si peu commun et si près de nous en même temps, qu'on en sera frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complète, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est toujours perdue pour nous : voilà pourquoi nous les appelons *langues mortes*. En effet, le grec et le latin ne nous offrent que des signes morts, auxquels on ne pourrait redonner la vie qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois; ce qui est impossible, puisqu'il faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes.

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain, et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de Cicéron et des beaux vers de Virgile, que les peuples d'Europe estropient chacun à sa manière.

Et nous, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français tel qu'on le parlait à la Cour d'Henri IV seulement? Les livres qu'ont laissés nos pères, et ceux que nous faisons, nous avertissent, par comparaison, des variations du style et du goût : ainsi les *Têtes-parlantes* avertiraient nos enfants des changements de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer, après lequel tous les grands Artistes ont soupiré, et que tous les Charlatans ont annoncé de siècle en siècle; mais tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux qui portaient une voix dont la statue n'était que complice: toujours l'artifice et le mensonge à la place du génie et de l'art; la parole n'était encore sortie que d'une bouche animée.

On peut dire que, si les Allemands ont inventé l'imprimerie des caractères, un Français a trouvé celle des articulations; et que la prononciation de la parole, si fugitive pour l'oreille, peut se trouver à jamais fixée par les têtes d'airain. Elles animeront nos bibliothèques; et c'est par les livres et par elles que sera confirmée, contre tous les efforts du temps, l'irrévocable alliance de l'oreille et des yeux dans le langage.

Observez que le gouvernement de 1782 et 1783, en France, sur le rapport du lieutenant de police, Le Noir, ayant refusé d'acheter les têtes de l'abbé Mical, ce malheureux artiste, accablé de dettes, brisa son chef-d'œuvre dans un moment de désespoir. Je n'étais pas alors à Paris: à mon retour, je le trouvai dans un état voisin de la léthargie. Il est mort très-pauvre en 1789.

(36) *C'est en France, etc.* — Allusion à l'invention des globes aérostatiques, et au voyage de MM. Charles et Robert.

J U G E M E N T
P O R T É A L' A C A D É M I E D E B E R L I N.
S U R C E D I S C O U R S.

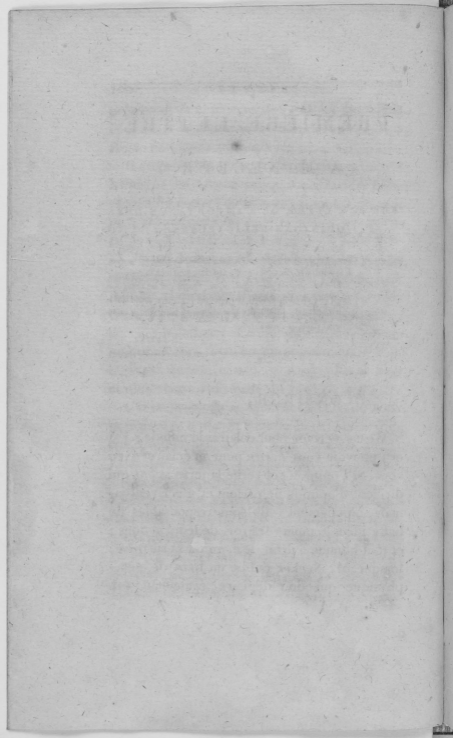
« **L'AUTEUR** n'obtiendra les suffrages du
« Public, comme il a déjà obtenu ceux de
« l'Académie, que lorsque son discours sera
« lu et médité dans le silence des préjugés
« nationaux. Le plan qu'il s'est tracé est juste
« et bien ordonné, et il ne s'en écarte jamais.
« Son style est brillant; il a de la chaleur, de
« la rapidité et de la mollesse. Ses pensées
« sont aussi profondes que philosophiques; et
« tous ses tableaux, où l'on admire souvent
« l'énergique pinceau de Tacite, intéressent
« par le coloris, par la variété, et j'ose le dire
« encore, par la nouveauté. Cet écrivain a,
« dans un degré supérieur, l'art d'attacher,
« d'entraîner ses lecteurs par ses raisonnements
« et son éloquence. On lui trouve toujours un
« goût épuré, et formé par l'étude des grands
« modèles. Ses principes ne sont point arbi-
« traires; ils sont puisés dans le bon sens et
« dans la nature; et l'on voit bien qu'il s'est

» nourri de la lecture des maîtres fameux de
» l'antiquité. En un mot, il est peu d'ouvrages
» académiques qu'on puisse comparer au sien,
» soit pour le fond des choses, soit pour le
» style; et je ne doute pas que le jugement
» qu'en a porté l'Académie, ne soit enfin con-
» firmé par celui du Public. »

Signé, BORELLI, de l'Académie de Berlin.

LETRES

A M. NECKER.



PREMIÈRE LETTRE

A M. NECKER,

SUR SON LIVRE DE L'IMPORTANCE DES
OPINIONS RELIGIEUSES.

J'ai souhaité cent fois que , si Dieu soutient la nature ,
elle le marquât sans équivoque ; et que , si les marques
qu'elle en donne sont trompeuses , elle les supprimât
tout à fait ; qu'elle dit tout ou rien , afin que je visse
quel parti je dois suivre.

PASCAL.

MONSIEUR,

Vous écrivez pour éclairer le monde ; j'ai
cru pouvoir vous écrire pour m'éclairer avec
vous. Si l'opinion gouverne la terre , ceux qui
dirigent l'opinion ne parlent et n'écrivent ja-
mais impunément : ils sont responsables de
leurs idées , comme les rois de leurs actions ;
et tout homme a droit de marquer sa surprise ,
lorsque M. Necker publie un livre de méta-
physique qui doit déplaire également aux

prêtres et aux philosophes , et qui peut être condamné le même jour dans Genève , dans Rome et à Constantinople.

Il est probable qu'un tel livre, n'étant qu'une harangue en faveur du déisme, et une paraphrase de ce vers si connu , *si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*; il est, dis-je, probable qu'il serait tombé de vos mains dans l'oubli, si vous ne l'aviez signé; mais on n'a pu supposer que M. Necker eût fait un livre inutile, ni qu'il eût affecté sans raison d'éviter toute idée neuve; et la nation, qui eût craint de vous humilier par son indifférence, a marqué pour vous lire un empressement que la légèreté de son caractère rend plus flatteur et plus cher à l'austérité du vôtre.

Cet empressement était dû à l'éclat de votre ministère: vous avez joui de la confiance d'un roi, dont la probité n'a jamais été suspecte à l'Europe, et vous avez emporté nos regrets.

Quand les princes et les peuples sont dans l'affliction, ce n'est point vers des hommes de plaisir qu'ils tournent les yeux: leurs regards abattus cherchent un sage, et son front sévère, qui les eût troublés dans leurs jours d'ivresse et de dissipation, les rassure et les console dans le malheur.

La France éprouvait ce besoin , lorsqu'on vit un homme , élevé par les philosophes et formé dans la sécheresse des calculs , apporter tout à coup l'étroite économie d'une petite république au sein de nos profusions ; on espéra que son inflexibilité lasserait la persévérance des courtisans , et qu'il fatiguerait l'intrigue par la constance de ses refus : on alla jusqu'à lui tenir compte de la sévérité de son extérieur et de la différence des religions ; car le malheur s'attache à tout , et rien ne paraît méprisable à l'espérance.

Tel parut l'homme sur qui s'arrêtèrent le choix du prince et le vœu des sujets ; et cet homme , c'était vous. On n'oubliera jamais jusqu'à quel point vous accrûtes notre espoir , quand vous osâtes le premier rendre compte au roi de l'état des finances en présence de son peuple : c'était ouvrir une nouvelle route à leur amour et à leur confiance mutuels ; et je ne doute pas que vous n'eussiez enfin accompli le vœu de la prospérité publique , si , comme tous les grands caractères , vous n'aviez eu éminemment le revers de vos qualités ; si vous n'aviez poussé la force jusqu'à la dureté , la dignité jusqu'à la rudesse ; si vous n'aviez sacrifié vos projets à votre hu-

meur ; si vous n'aviez enfin dédaigné , pour vous soutenir , les ressorts que vous n'aviez pas craint d'employer pour arriver au ministère. Quoi qu'il en soit , l'histoire vous vengera de ce vieillard frivole qui n'eut d'autre énergie que sa haine contre Louis XV ; qui ne rétablit les parlements que pour remettre en question ce qui était décidé ; et qui se fit un jeu cruel de renverser votre prudence et votre économie sur la sagesse et les grandes vues de Turgot.

Je ne dirai qu'un mot de M. de Calonne , puisqu'on ne peut, en ce moment , le séparer de vous. On sait que , gêné par sa réputation et par la vôtre , il n'a jamais pu parvenir à rassurer les peuples. Il vient de faire à nos lois l'affront de s'expatrier pour se défendre , après avoir déclaré au malade confié à ses soins , qu'il le laissait dans un état désespéré , et que vous l'aviez trompé en lui annonçant un excédant de forces qu'il n'avait jamais eu. Son dernier mémoire se réduit , pour les gens du monde , à cette seule proposition , *que s'il eût compté à votre manière , il eût laissé un excédant ; et que si vous eussiez compté comme lui , vous auriez laissé un DÉFICIT.* On attend la fin d'un si grand procès ; mais que par la

VÉRIFICATION DU COMPTE RENDU, VOUS soyiez trouvé fidèle en toutes vos promesses, ou que vous ayiez erré, il ne serait pas moins intéressant d'examiner jusqu'à quel point vous aviez donné à la France la première des puissances, qui est celle de l'opinion; et combien M. de Calonne la lui a fait perdre: ce qui toucherait au fameux problème: *jusqu'à quel point il est permis de tromper les peuples, et si on peut les sauver par une erreur.* Mais ce n'est pas ici l'objet de ma lettre, et je passe, Monsieur, à votre TRAITÉ DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.

Ce n'est pas sans une extrême défiance que j'entreprends cette discussion, et que je la sou mets à vos lumières et au jugement du public. Si je n'étais rassuré par l'importance du sujet, je n'aurais jamais opposé mon obscurité à votre éclat, et la simplicité de mon style à la solennité du vôtre (1).

Vous annoncez d'abord que ce qui vous a

(1) Il est peut-être utile d'avertir les jeunes gens, qu'outre le *style simple, le tempéré et le sublime*, si connus et si bien classés dans les rhétoriques de collège, on est forcé aujourd'hui d'admettre le *style ministériel*, et ce qu'on appelle la *prose poétique*.

porté à faire un volume sur *l'utilité temporelle des religions*, c'est que vous avez reconnu que les philosophes, ne pouvant ni perfectionner la morale ni lui donner une base solide, il était temps de prêcher au peuple l'existence d'un Dieu et de sa providence.

Heureusement qu'en attaquant les philosophes, vous n'avez pas nommé la philosophie. Paris, vous le savez, est la ville du monde où l'on a le mieux séparé ces deux mots : ce n'est point la philosophie, c'est un parti qui fait les philosophes. Les langues sont pleines de ces délicatesses : c'est ainsi qu'on peut fort bien connaître l'homme, sans connaître les hommes. Il est donc très-heureux que vous n'ayiez point accusé la philosophie de ne pouvoir nous donner un cours de morale ; ce serait attaquer la raison dans son fort ; ce serait insulter l'espèce humaine ; et il serait triste que, malgré tant de sujets de division, vous et M. de Calonne, fussiez tous deux d'accord ; lui pour nous annoncer le DÉFICIT des finances, et vous celui des idées. — Mais avant d'établir que la philosophie, qui est la raison sans préjugés, peut seule, avec le secours de la conscience, donner aux hommes une morale parfaite, souffrez, Monsieur, que je vous demande

à qui vous en voulez , lorsqu'au dix-huitième siècle, vous proclamez un Dieu vengeur et rémunérateur.

Ce n'est point aux gouvernements que vous parlez ; car il n'en est point sur la terre qui ne soit de connivence avec un clergé , et qui ne veuille tenir sa puissance du ciel. Ce n'est point aux peuples que vous prêchez ; car votre livre , qui peut-être est déjà à Pétersbourg , ne parviendra jamais dans votre antichambre (1) ; sans compter qu'un peuple , qui non seulement croit en Dieu , mais en Jésus-Christ , rejètera toujours un ouvrage qui n'annonce qu'un Dieu pur et simple. Une nation sauvage , par exemple , passerait fort bien de l'ignorance absolue , qu'on appelle *état de pure nature* , à la connaissance

(1) Je n'aurais même pas publié cette lettre , si je n'étais assuré de cette vérité , *que le peuple ne lit point* , et surtout qu'il ne lit point les ouvrages philosophiques. Les lecteurs de toutes les classes sont riches , oisifs ou penseurs : un livre de philosophie ne leur paraîtra jamais dangereux. Voilà pourquoi , dans un pays où la presse n'est pas libre , on choisit toujours , pour veiller à la librairie , des magistrats qui ne lisent point : car on a observé que moins un homme a lu , plus il croit les livres dangereux , et plus il est tenté de mettre tout le monde à son régime.

d'un suprême architecte , et pourrait s'y arrêter quelque temps ; mais une nation avancée , qui a déjà un culte , ne rétrogradera pas ; qui a le plus , ne veut pas le moins. Or le peuple sait fort bien que non seulement il n'est point de morale sans religion , mais encore que sans religion il n'y a point d'honnête homme ; et non seulement sans religion , mais encore sans la religion chrétienne , et surtout sans la religion catholique : car tout cela se tient , et c'est là qu'on vous mènera toutes les fois que vous avancerez qu'il n'est point de morale sans religion. Il est plus conséquent en effet de croire tout ce que dit un prêtre , que de lui nier un seul article.

Enfin , ce n'est point aux philosophes que vous vous adressez ; car ceux qui ne seraient pas de votre avis ne cherchent pas à faire secte , et savent d'avance tout ce que vous avez à dire sur le déisme. A qui en voulez - vous donc , si vous ne parlez ni aux princes , ni aux peuples , ni aux gens instruits ?

Peut-être direz - vous que votre livre était nécessaire dans un siècle et chez une nation où l'on a attaqué , tantôt avec dérision , tantôt avec violence , la religion chrétienne et même l'existence d'un premier être. Il aurait donc

fallu nous donner quelque argument nouveau en faveur de la religion , ou quelque nouvelle preuve de l'existence de Dieu. Mais vous vous contentez de recommander la morale évangélique et les cérémonies de l'église ; et vous n'établissez l'existence de Dieu que sur le grand spectacle de la nature et sur l'évidence des causes finales. Cicéron, Sénèque et la foule des rhéteurs après eux , n'ont jamais manqué une seule occasion d'étaler toute leur éloquence à ce sujet , et de cacher la pénurie des idées sous l'abondance des mots.

Mais Pascal vous eût rejeté bien loin avec vos preuves tirées du spectacle de la nature , lui pour qui Dieu était moins probable que Jésus-Christ , et qui concevait mieux qu'on pût être athée que déiste.

Il savait bien que la religion n'a rien à craindre des premiers , et qu'au contraire elle ne saurait trop redouter les autres.

Supposons en effet qu'un homme , après vous avoir lu , vous tint ce discours : « L'éternité du monde ne m'a jamais répugné comme à vous ; son immensité ne m'effraye point , et je dis à la nature : *Si tu m'offres des espaces sans bornes , je t'oppose des siècles et des générations sans fin.* Placé entre ces deux infinis ,

je ne me crois point malheureux : j'admets pour éléments éternels l'espace , la durée , la matière et le mouvement. Les germes semés partout me défendent de croire que la nature ait commencé , ni qu'elle s'épuise jamais. Je vois que le mouvement , en exerçant la matière , lui donne la vie , qui n'est elle-même qu'un mouvement spontané : je vois que l'exercice de la vie produit le sentiment , et l'exercice du sentiment la pensée ; ainsi que l'exercice de la pensée enfante les hautes conceptions. Or, *vie , sentiment et pensée* , voilà la trinité qui me paraît régir le monde. Toutes les productions de la terre s'abreuvent plus ou moins de ce fleuve de la vie qui en fertilise la surface. L'organisation plus compliquée des animaux en retient plus que celle des plantes, et l'homme en est encore plus chargé qu'eux ; c'est le diamant qui absorbe plus de lumière que le simple cristal. Je vois donc qu'il n'y a de mortel sur la terre que les formes et tous ces assemblages d'idées que vous nommez *esprits et âmes*. Je vois que le premier rayon de lumière qui entre dans l'œil d'un enfant et la première goutte de lait qui tombe sur sa langue y forment un premier jugement , puisqu'il sent que l'un n'est pas l'autre. Autour de ce jugement se rassemblent

d'autres idées ; et comme on n'oserait qualifier du nom d'armée une poignée de soldats , on ne commence à donner le nom d'*esprit* et d'*âme* qu'à un certain nombre d'idées. L'enfant indique lui-même cette époque , lorsqu'aidé du sentiment de son existence et de la foule de ses souvenirs , il commence à se distinguer de tout ce qui l'environne et à dire *moi*. C'est une plante arrivée à l'état de fleur. Que cet enfant périsse , il n'y aura de détruit que la somme de ses idées : son corps ira subir d'autres formes. C'est ainsi qu'en brûlant un livre ou un tableau , vous perdez réellement et sans retour l'esprit et le dessein qui y sont attachés ; mais le matériel du livre et du tableau tombe en cendres et s'élève en vapeurs qui ne périssent jamais. Je suis donc plus sûr de l'immortalité des corps que de celle des esprits : d'ailleurs l'esprit et le corps sont vraisemblablement une même chose ; et celui qui connaîtrait à fond les secrets de l'anatomie , rendrait compte de toutes les opérations de l'âme , puisqu'à chaque découverte qu'on fait , la nature laisse tomber un de ses voiles. Si j'ai plus de peine à concevoir l'éternité antérieure du monde , que son éternité postérieure , c'est que mon âme , ayant réellement commencé et

craignant de finir, se figure aisément que l'univers a commencé, et qu'il pourra bien ne pas avoir de fin. Nous sommes en naissant jetés sur le fleuve de la vie; nous ne voyons et ne concevons bien que la pente qui nous entraîne, et notre imagination en suit le cours. Mais, si nous la forçons à remonter le fleuve, la fatigue nous gagne d'abord, et notre pensée ne peut supporter le poids d'une double éternité. Ces vérités générales me suffisent; et je ne conçois pas que vous en soyiez assez mécontent pour être obligé de recourir à un Dieu qui, après avoir créé le monde, ne cesse de soutenir et de réparer son ouvrage. Et quand cela serait, quelle preuve en auriez-vous? Où sont les titres de votre mission? Du moins les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans avouent que Dieu leur a parlé, et qu'il a tracé lui-même le culte et les cérémonies qui lui plaisent. Mais vous, toutes vos preuves se réduisent à un sentiment vague d'espérance et de crainte: vous me faites du Dieu que vous désirez un portrait de fantaisie, et vous croyez lui plaire: tandis que moi, voyant les mystères dont il s'est environné, comme d'autant de gardes qui me crient, *n'approchez pas!* je me retire et je crois entrer mieux que vous dans ses vé-

ritables intentions. Observons aussi, entre nous, que le sort de Dieu a varié comme celui des hommes : quand les peuples étaient ignorants et barbares, ils se contentaient de faire Dieu tout-puissant, et par ce seul mot ils tranchaient grossièrement toutes les difficultés. Mais, à mesure qu'ils ont été plus instruits, Dieu lui-même leur a paru plus intelligent : ils ont expliqué, par les lois de la nature, ce qu'ils regardaient auparavant comme une opération immédiate de son auteur, et Dieu a réellement gagné du côté de l'intelligence ce qu'il semblait perdre du côté de la puissance. C'est en ce sens que Dieu est toujours près de l'ignorant, tandis qu'il recule sans cesse devant le philosophe, qui de jour en jour le place plus loin et plus haut dans la nature, et ne l'appèle à lui qu'à toute extrémité. Si je venais donc à admettre ce Dieu à votre manière et à le distinguer du Grand-Tout, je n'en serais pas moins athée à vos yeux, puisque la providence ne serait pour moi *que le nom de baptême du hasard* (1), et que Dieu lui-même ne

(1) Cette expression heureuse et familière est d'une femme dont on ne peut piller que la conversation, puisqu'elle n'écrit jamais. . . . (Madame de Créqui.)

me paraîtrait, comme à tous les esprits faibles et paresseux, qu'une manière commode d'expliquer le monde. Vous croyez vainement humilier l'homme en lui parlant des bornes de son esprit. Un oiseau qui voit semer du chanvre, prévoit tout au plus qu'il viendra de cette graine une forêt de plantes; mais il ne prévoit pas qu'on tirera de cette plante de quoi faire des filets: encore moins prévoit-il qu'on en fera du linge, et de ce linge du papier et des livres. Tel est l'homme: témoin des démarches de la nature, comme l'oiseau l'est des siennes, il en prévoit ce qu'il peut. Tout ce qu'elle lui offre étant une jouissance pour les sens, et un tourment pour l'esprit, il se livre et doit se livrer avec ardeur à ce double besoin de jouir d'elle et de l'étudier (1).

(1) C'est sans doute la seule envie de faire du bruit ou de se moquer de l'inepte question d'une académie de province, qui fit avancer à Rousseau que les sciences étaient un mal. Cet excellent esprit sentait bien que l'homme est né pour se perfectionner, et qu'ici le droit est fondé sur le fait. Si nous pouvions marcher sur l'eau, aurions-nous inventé les barques? Si nous pouvions grimper les murailles, aurions-nous recours aux échelles? L'industrie supplée la puissance, et l'art aide la nature.

Le désordre du moral vous paraît inexplicable : mais considérez que tout est ordre, paix et symétrie dans le monde physique. Il est vrai qu'en passant des plantes aux animaux, et surtout à l'homme, on commence à trouver le désordre et la guerre, et que s'il existait quelque être mieux organisé que l'homme, il aurait des passions encore plus terribles. Chacun tend à soi : voilà l'origine du bien et du mal. Voudriez-vous que les hommes fussent sur la terre, immobiles et rangés comme des arbres à côté l'un de l'autre ? La paix serait trop chère à ce prix. En tout il ne faut pas vouloir être plus savant que la nature ; et si dans la société vous étiez trop choqué de l'inégalité des conditions, convenez du moins que le bonheur est mieux distribué que les richesses. Quant à moi, je mène une vie conforme à l'ordre en suivant les lumières de ma raison. Comme

Demander si c'est là un bien ou un mal, c'est demander en dernier résultat si le monde lui-même est un mal ou un bien, et s'il ne vaudrait pas mieux qu'il n'existât pas : c'est demander si la rhubarbe est un poison ou un aliment. La rhubarbe n'est ni l'un ni l'autre : c'est un remède. Les sciences et les arts sont aussi des remèdes contre l'ignorance, et des ressources contre les besoins.

Épicure (1), j'ai placé la vertu dans la volupté, afin de la rendre plus délicate et plus aimable, et de faire le bien pour le plaisir même de le faire ; tandis que vous ne songez qu'à éviter un châtement ou à obtenir un prix. Je suis seulement fâché que le nom même de la vertu fasse la satire de l'homme, puisqu'il signifie *effort*. »

Il me semble, Monsieur, que si un incrédule avait l'impolitesse de vous pousser ainsi, vous pourriez être embarrassé, quoi que vous fissiez pour surprendre son irréligion ; mais le peuple se moquerait d'un homme qui n'allègue pour règle de morale que l'utilité générale des sociétés, pour motif que l'intérêt et le plaisir qu'on trouve à faire le bien. Ce système est si nu, il parle si peu à l'imagination, il suppose tant de réflexions et de connaissances, tant de noblesse et de rectitude dans l'âme, qu'il ne conviendra jamais à la multitude. Ce n'est point ainsi qu'on mène les nations en laisse : il y a dans le cœur humain une fibre religieuse qu'on ne peut extirper ; et voilà pourquoi d'un bout

(1) Ce n'est point l'Épicure défiguré par tant de calomnies dans les écoles et parmi le peuple ; c'est l'Épicure de l'antiquité, un des hommes qui a le plus approché de la perfection.

de la terre à l'autre on nous inocule si facilement d'une religion. Or les prêtres ont à craindre que les déistes ne les gagnent de vitesse; car les déistes appuyent leur morale sur la même base qu'eux. Ils prêchent comme eux un Dieu bon et juste: ils s'attachent les cœurs par les mêmes espérances, par les mêmes consolations: ils se mettent à la portée de tous les esprits: l'imagination ne peut résister à l'imposant tableau qu'ils font de la providence et de l'ordre qu'elle entretient dans l'univers: ils persuadent facilement que Dieu fera pour un autre monde ce qu'il n'a pas fait pour celui-ci: ils ont enfin sur les prêtres l'avantage de la tolérance. Et voilà pourquoi la profession de foi du Vicaire Savoyard, laquelle est un très-beau précis de votre Livre, a séduit les âmes honnêtes et douces; tandis que le Livre *du système de la nature*, fût-il aussi attrayant qu'il est ennuyeux, n'a dû entraîner personne. Un système qui ôte l'immortalité à l'homme pour la donner à l'univers, qui établit que le monde n'a ni commencement ni fin, et qui veut que tout plie sous la nécessité, ne fera jamais fortune. Les hommes sont intraitables là-dessus, et c'est une chose plaisante qu'en fait de généalogie ils tremblent toujours de

rencontrer leur origine , et qu'en métaphysique ils s'épuisent pour en chercher une à l'univers. « Toutes choses , dit Pascal , sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini ». C'est-à-dire , à l'infinie grandeur , à l'infinie petitesse , et à l'infinie durée ; tellement que si l'homme aime à croire que le monde a commencé , il ne desire pas avec moins d'ardeur que son âme soit immortelle : il craint d'aborder le néant au sortir de la vie , et il s'en figure une autre au bout de celle-ci , comme dans ses jardins il fait peindre des ciels et des perspectives , afin de donner à la plus courte allée toute l'illusion de l'immensité.

Je n'ai cherché , direz-vous , qu'à épancher mon âme et mes idées : n'ayant plus l'administration pour objet , j'ai cru devoir m'occuper de l'influence de la religion sur les États : j'ai voulu préserver notre imagination de l'effrayant spectacle d'une existence sans date , d'une action sans liberté et d'un avenir sans espérance. Je suis un Fénélon , mais un Fénélon sans évêché ; et loin de donner à un culte la préférence sur un autre , je me sens au fond du cœur une tolérance universelle , qui voudrait protéger toutes les croyances et jeter de nouveaux liens parmi les hommes , en leur mon-

trant à tous le même père , dans un Dieu toujours prêt à recevoir la variété de leurs tributs, et à sourire indulgemment à la bizarrerie de leurs hommages.

Cette disposition d'esprit et de cœur, cette bienveillance qui vous attire vers tous les hommes, et qui vous rend heureux, ne peut aussi que vous rendre plus cher à vos amis : mais ce doit être là le secret de votre âme; et si vous en faites une profession de foi et une profession publique, elle ne peut que vous compromettre : c'est assez d'exposer sa gloire, il faut du moins dérober son bonheur. Le livre de *l'Importance des opinions religieuses*, à quelqu'homme de lettres qu'on l'eût attribué, n'eût peut-être pas été remarqué : mais vous avez été homme public, et comme écrivain, vous avez passé du ministère des finances à celui de la parole. On a droit de supposer que vous avez eu le temps de connaître les maladies secrètes de l'État; et votre ouvrage pourrait faire soupçonner le clergé de corruption, et le gouvernement d'indolence sur le grand objet de la religion.

S'il se trouvait en Europe un monarque athée, assez fou pour passer de la théorie à la pratique; un roi qui voulût détruire les temples

et nous ôter tous les signes visibles de la religion, pour ne plus gouverner les hommes que par le raisonnement et par les lois, sans doute un Livre qui lui démontrerait l'importance des opinions religieuses, lui ouvrirait les yeux. Mais le feu roi de Prusse, qui a donné tant de symptômes d'athéisme, n'en a été que plus tolérant pour toutes les religions. Il connaissait trop bien l'énergie de ce ressort caché; et vous savez, Monsieur, que des colonies de Juifs, de Catholiques, de Calvinistes et de Luthériens, ont fleuri à l'ombre de son trône.

○ C'est peut-être cet exemple même que vous aviez en vue; et je conçois que dans un moment où le roi donne l'état civil aux Protestants, sans leur permettre d'avoir un culte public, vous ayiez songé à proposer en forme de dilemme, ou la tolérance religieuse aux Catholiques, ou l'indifférence du déisme aux Protestants. Si c'est là, comme je le pense, le but de votre ouvrage, vous l'avez indiqué si rapidement, page 478, que la plupart des lecteurs auront besoin d'en être avertis. Vous y observez « que si le nombre des dissidents était ou devenait considérable, une partie de la nation serait sans culte, et que le gouvernement ne peut s'y montrer indifférent. »

Il faut croire que, s'il existait cinq ou six religions différentes dans l'État, le gouvernement leur eût accordé à toutes la liberté du culte; mais entre Protestants et Catholiques, on a sans doute craint d'élever autel contre autel. Il serait heureux que les Protestants eussent assez de philosophie pour se contenter de nos prédications; mais leurs ministres ne le souffriraient pas. L'intérêt est le nerf secret de toutes les religions, et je ne voudrais pas exposer la nôtre, tout certain que je suis de sa durée, à la privation des bénéfices.

Dans tout votre Livre, Monsieur, vous ne cessez d'attribuer à la religion une force que vous savez très-bien qu'elle n'a pas: son impuissance contre les passions est connue, et vous n'ignorez pas son insuffisance contre les préjugés. Un homme religieux n'est-il pas bien sûr de sa damnation éternelle, s'il est tué en duel? Et cependant le point d'honneur l'emporte, et il se bat. Une mère dévote sacrifie le bonheur de sa fille à l'avancement de son fils, et elle ne doute pas qu'une religieuse victime en ce monde ne le soit souvent dans l'autre.

Si la religion est impuissante contre les passions et les préjugés, vous nous direz peut-être qu'elle est admirable contre l'infortune

et la misère. Plaisant dédommagement à proposer à un peuple écrasé d'impôts et opprimé par les puissances, que l'enfer pour les riches et le paradis pour les pauvres ! Les mauvais gouvernements ne demandent pas mieux qu'un langage qui tend à faire des esclaves plus soumis et des victimes plus résignées. Est-ce donc ainsi qu'un homme d'État doit parler à des peuples malheureux ? Un habile tyran, dit Machiavel, paraîtra toujours inviolablement attaché à sa religion, s'il veut tout faire impunément.

Vous vous plaignez, Monsieur, vers la fin de votre Ouvrage, de ce qu'on affecte aujourd'hui de ne plus parler de *religion* dans la société. Pascal se plaignait de son temps de ce qu'on en parlait trop. L'esprit humain las d'une attitude en prend une autre, et on appelle *révolution* ces petits changements. Montagne, Charron, Bayle, la Mothe-le-Vayer et autres, parlèrent hardiment de tout ; mais ces semences de liberté se perdirent sur un terrain mal préparé. Le siècle de Louis XIV, tout littéraire et tout religieux, devint le plus beau siècle du christianisme ; je n'en excepte pas le temps de la primitive église. Quel siècle en effet que celui où l'on voyait non seulement les Bossuet et

les Fénelon, les Turenne et les Condé, mais les Racine, les Corneille et les Boileau s'occuper sans relâche des moindres pratiques de la religion, sans se permettre jamais l'ombre même du doute ! Louis XIV n'avait donné qu'une allure à l'opinion, et tous les esprits la suivirent. Mais sous Louis XV, prince qui laissait tout aller, chacun s'ouvrit une route : l'insurrection fut générale, et on ne parla que de philosophie et de religion pendant un demi-siècle. Aujourd'hui l'usage est de ne parler ni de l'une ni de l'autre. Ces questions ont fatigué le monde. Il n'y a que quelques jeunes gens, vexés par des pratiques minutieuses de dévotion, qui s'en vengent par des propos au sortir du collège ; mais l'expérience leur apprend bientôt que, si l'homme est une trop chétive créature pour offenser l'Être Suprême, il n'en est pas moins vrai que les irrévérences sont des crimes envers la société ; qu'il ne faut ni blesser les dévots ni ennuyer les gens d'esprit ; et qu'en tout il est plus plaisant de parler de ce monde-ci que de l'autre. Au reste, l'homme qui pense fait toujours ce dont il s'agit à l'époque où il se trouve, et je ne doute pas qu'avec sa fureur de dominer le siècle, Voltaire n'eût été autrefois un père de l'église ou

un fondateur d'ordre (1). On sait assez jusqu'où il poussait sa jalousie contre les fondateurs de religions.

Il faut avouer aussi que c'est là la première des gloires : mais n'est-ce pas une puérité que de s'affliger de trouver la place prise ? Dans le grand nombre des sectaires, combien peu ont réussi ! Et à quel prix encore ? Quel admirable concours de circonstances ne faut-il pas pour fonder une religion ? Dieu lui-même avait préparé la terre pour l'établissement du christianisme. En vain la mythologie flattait les faiblesses humaines et charmait l'imagination ; il y a dans l'homme une partie raisonneuse qui n'était pas satisfaite ; la religion n'était que poétique, et voilà pourquoi il se formait de toutes parts des sectes et des associations d'adorateurs d'un seul Dieu. Le stoïcisme surtout éleva l'homme au-dessus de lui-même ; mais, comme tant de sages ne professaient que le déisme pur, et ne dressaient des temples à Dieu qu'au fond de leur cœur, ils ne purent fixer

(1) Peut-on en douter, quand on trouve tout l'esprit de nos philosophes modernes dans les Pères de l'Église, et surtout dans St.-Augustin, qui disait que, si la raison vient tard aux enfants, c'est afin qu'elle les trouve *acquies* à ce monde ?

les regards de la multitude qui admirait leur vertu, sans voir quel en était l'objet ou le prix. La superstition débordée sur la terre demandait une main qui lui creusât un lit et lui donnât un cours régulier. Le christianisme vint et parla aux sens, à l'esprit et au cœur. En retenant la pompe du paganisme, la subtile métaphysique des Grecs et toute la pureté du stoïcisme, cette religion se trouva parfaitement appropriée à la nature humaine. C'est elle qui a consacré le berceau de toutes les monarchies de l'Europe: elle a favorisé le progrès de la lumière; en nourrissant le feu des disputes, elle a fait tourner au profit des nations et les utiles scandales des papes, et les inutiles vertus du cloître, et les succès des méchants, et les vertus des incrédules; et je ne sais ce que tous ses adversaires réunis pourront mettre à sa place, si jamais l'Europe les constitue arbitres entre l'homme et Dieu.

Voilà ce que pense aujourd'hui la plus saine partie du monde: mais on est convenu de ne plus agiter ces questions; ce sont des écueils marqués sur la carte, et chacun les évite. Les esprits les plus heureux en métaphysique, que gagnent-ils à méditer sur l'infini, sur Dieu, sur l'âme, sur l'éternité? Une image neuve, une

expression plus vive et voilà tout (1). Ce n'est point par-là qu'on recule les bornes de l'esprit humain : en tout il ne faut pas songer à être plus qu'homme, mais seulement à être plus homme.

La croyance en un Dieu n'a surtout aucun besoin d'appui. Elle est si naturelle et si nécessaire aux gouvernements, aux peuples, à la société, aux beaux arts (2), à la richesse pour sa sûreté, à la misère pour sa consolation ! Le monde serait orphelin, dit Shaftesbury, si Dieu n'existait pas (3).

(1) Voici la plus grande de ces expressions : *La nature est un cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part*. Elle est du vieux Trismégiste ; elle a été répétée par Timée de Locre, par St.-Augustin, et enfin par Pascal.

(2) Je dirais volontiers à un artiste athée : Si vous niez un Dieu, l'homme étant le premier être de la nature, le singe devient son lieutenant, et que deviennent les belles formes ? Nous songeons à nous élever, et s'il y avait des anges, nos femmes nous quitteraient pour eux afin d'ennoblir et de perfectionner l'espèce. C'est ainsi que, dans *La Fontaine*, le mulet vante toujours sa mère la jument, en dépit de M. Mercier, qui lui rappelle toujours l'âne son père. . . . Mettez donc l'infini entre vous et votre modèle, et donnez-vous un but qui recule sans cesse.

(3) Lisez dans Voltaire combien il fut frappé d'admiration, quand il vit pour la première fois que Locke,

On ne peut, Monsieur, qu'être frappé en vous lisant, de la peinture que vous faites du vide, et de la solitude que nous laissent les grandes places : elles ont l'inconvénient des grandes passions, de rendre tout le reste insupportable. Vous le savez ; tout homme qui s'élève, s'isole ; et je comparerais volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles, et ont beaucoup d'égaux : à mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés ; enfin, la pierre qui surmonte et termine la pyramide est seule et ne répond à rien.

Ce qu'il y a de triste, c'est que le monde qui veut compter avec les grandes places et les grands talents, se figure communément que,

Clarke et Newton ne prononçaient jamais le nom de Dieu sans lever le chapeau. Il y a pourtant une république fort sage qui ne veut pas qu'on parle de Dieu ni en bien ni en mal. C'est là qu'on n'entend point demander d'un côté, *y a-t-il un Dieu ?* Et de l'autre, *combien y a-t-il de Dieux ?* Un Athénien avait commencé l'éloge d'Hercule. Un Spartiate lui demanda qu'est-ce qui le blâme ? Du reste, si on était forcé à se décider entre un athée qui n'admet point de Dieu, et un idolâtre qui en admettrait un ridicule, il faudrait, selon M. Necker, se décider pour l'idolâtre.

pour un homme qui les réunit, tout est plaisir ou pensée. Et cependant, à quoi se réduit la vie, si on se sert de cette mesure ? Sénèque ou Pétrone, soit que vous comptiez par vos plaisirs ou par vos pensées, vous aurez peu vécu ! Quelques jouissances, quelques idées, voilà ce qui fait le grand homme ou l'heureux ; et c'est dans une page d'écriture ou dans les bornes d'un jour, qu'on peut resserrer la gloire et le bonheur de la plus longue vie. Il n'en est pas ainsi de la sottise et du malheur.

Je finis, et je me propose, si vous le trouvez bon, d'établir, dans une autre lettre, que les philosophes sans la morale ne sont plus des sages, mais simplement des raisonneurs ; que la religion n'est point la perfection de la morale, car la morale est toujours parfaite, et n'est susceptible de plus ni de moins : mais que la religion est le supplément des lois, puisqu'elle ajoute, à la peur des supplices temporels, la crainte des peines éternelles, *lex quæ ligat, religio quæ religat* ; qu'ainsi les lois sont faites pour retenir les méchants, la religion pour les âmes intéressées, et la morale pour les consciences.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SECONDE LETTRE

A M. NECKER,

SUR LA MORALE.

J'AI tâché, Monsieur, de faire sentir, dans ma première lettre, combien la position d'un déiste-théologien (1) est fâcheuse. Poussé par

(1) *Déiste-théologien*. On s'est servi de cette expression pour distinguer M. Necker du déiste-philosophe; celui-ci n'ose pas prononcer sur la nécessité d'un culte; il admet un Dieu formateur de l'univers, qui doit réunir toutes les perfections nécessaires à son essence, et non telles que nous les imaginons. Il ne croit pas que ce Dieu se soit révélé aux hommes, autrement que par ses ouvrages. Il ne croit pas que la morale ait besoin des promesses d'un paradis ou des peines de l'enfer, pour diriger l'honnête homme, et le rendre heureux. Il ne croit pas enfin que l'Évangile ait rien appris aux hommes en fait de morale: le pardon des injures, la modestie, la charité, etc., tout cela est fortement recommandé dans tous les anciens moralistes; l'Évangile les a copiés; et dire que sa morale est plus parfaite que celle de Zénon ou de Cicéron, est une de ces fraudes pieuses qu'on ne devrait plus se permettre, d'autant que la religion chrétienne n'en a pas besoin. L'Évangile nous a appris que

les philosophes , harcelé par les prêtres , la peur de l'athéisme le fait glisser malgré lui vers une religion révélée ; et alors il faut qu'il en adopte une ancienne , ou qu'il en fonde une nouvelle. Mais , pour ne pas abuser plus longtemps de votre situation , je me contenterai d'observer :

1°. Que dans ce conflit de religions qui se disputent la terre , il est naturel que le sage se tienne hors de la mêlée ;

2°. Que tout ministre sage sait fort bien qu'au dix-huitième siècle , un moyen sûr de perdre la terre , serait de trop s'occuper du Ciel ;

3°. Que ce ne sont pas les vieilles nations qu'il faut mener par des ressorts usés ;

4°. Que c'est un grand signe de décadence dans un État , lorsqu'il s'y trouve une certaine

les Cieux s'ouvraient à une certaine hauteur ; qu'il y avait trois personnes en Dieu ; que la troisième personne descendait en forme de colombe ; que la seconde personne viendrait juger les vivants et les morts ; que le diable entraît dans le corps des gens , etc.
Voilà incontestablement ce que l'Évangile nous a appris , et ce que l'esprit humain n'aurait pu imaginer , tant la science est impuissante et vaine !

classe de citoyens plus éclairée que le Gouvernement.

5°. Qu'enfin se contenter de dire aux lecteurs clairvoyants, que plus on les opprime et plus ils doivent être religieux, c'est offrir à un philosophe qui marcherait au supplice, la ressource d'un confesseur.

Et laissant ces propositions comme évidentes, je passe à la distinction des religions, des lois et de la morale.

On entend, par *religion*, un système de dogmes et de faits vraisemblables ou merveilleux, qu'on enrichit de morale, afin de le rendre plus vénérable aux peuples. Mais cette partie des religions n'est point leur premier objet. S. Paul faisait des chrétiens par-tout où il trouvait des hommes de bonne volonté; et on était de sa communion par le baptême plutôt que par les mœurs: avec cette observation pourtant, que si les religions se distinguent et s'établissent d'abord par le dogme et les miracles, elles se soutiennent ensuite par la morale; car le temps des martyrs et des hérésies passe, celui des philosophes arrive, et les prêtres ne peuvent plus leur résister que par les mœurs.

Les lois sont cette partie de la morale qui est écrite, et qui veillant, par la crainte des

supplices , à la sûreté plus qu'à l'honnêteté publique, ne peut donner aux hommes qu'une probité moyenne. Emblème de la nécessité , les lois protègent sans amour , et punissent sans courroux ; leur voix menace , et ne conseille jamais ; elles effrayent les passions , et ne les gouvernent pas ; elles ne peuvent rien contre les vices , et l'hypocrisie se joue de leur sévérité.

Mais la *morale* élève un tribunal plus haut et plus redoutable que celui des lois. Elle veut , non seulement que nous évitions le mal , mais que nous fassions le bien ; non seulement que nous paraissions vertueux , mais que nous le soyions ; car elle se fonde , non sur l'estime publique qu'on peut surprendre , mais sur notre propre estime ; et comme la raison a ses sophismes et ses perplexités , elle en appelle à sa conscience , et en reçoit le sentiment exquis et prompt qui la dirige : aussi , quand la raison se trompe , est-elle disculpée , si elle peut dire que c'est *de bonne foi*. La morale ne permet pas à la subtilité de passer pour prudence ; elle accuse souvent la justice d'inhumanité , la bienfaisance d'ostentation ; rien n'échappe à son coup d'œil ; et quand la religion est obligée de sortir de l'homme pour le récompenser ou le

punir dans une autre vie, la morale le punit au dedans de lui-même, dès qu'elle le condamne; et le récompense, dès qu'elle l'approuve.

Qui doute que la morale, ainsi définie, n'eût fait le bonheur du monde? Mais la superstition, qui n'osa pas toujours se présenter sans elle, s'en empara de bonne heure, et c'est de ce mélange qu'est née la religion dans tous les lieux et dans tous les temps. Les sages travaillent sans relâche à les séparer, mais c'est en vain; une telle mixtion plaît aux peuples qui s'en sont une fois abreuvés, et la morale pure et simple répugne à leur goût corrompu. Ainsi les philosophes, en séparant la morale de la superstition, ne travaillent que pour le petit nombre, et le gros du monde ignore ce qu'ils font.

Mais les fondateurs de religions, qui voulaient régner sur la foule, virent très-bien qu'il y avait trois manières de gouverner le monde: d'abord par les sensations, et c'est l'empire des femmes et des beaux arts; ensuite par la crainte et l'espérance, ressort si puissant entre les mains des charlatans; et enfin par la raison, partage des philosophes. Ils virent en même temps que c'étaient les habiles gens et le peuple qui composaient le train de ce monde, et qu'ils

allaient au même but, les uns par l'instinct, et les autres par le raisonnement; tandis que les sots, espèce métive, ayant gâté leur instinct sans trop perfectionner leur raison, et n'ayant de la science que l'éblouissement, n'étaient bons qu'à troubler l'ensemble et l'harmonie du monde. Ils s'adressèrent donc au peuple et aux habiles; et, comptant les sots pour rien, ils demandèrent au peuple le sacrifice de sa raison, et aux habiles celui de leur bonne foi. Le peuple accorda sans peine; mais les habiles se partagèrent: les uns, plus politiques, s'attachèrent à l'utilité, et eurent tout crédit; les autres s'attachèrent à la vérité, et ne gagnèrent au partage que le nom de philosophes: injure honorable, que si peu d'hommes ont méritée.

Le plus simple des cultes, et le moins répandu, fut celui où la morale l'emporta tout à fait sur la superstition: c'est la religion de Confucius, de Socrate, d'Épictète et de Marc-Aurèle. Ils admettaient l'existence d'un Dieu, et faisaient l'âme de même nature que lui. A la mort, chaque esprit en particulier se rejoignit à cette âme universelle du monde, comme une goutte d'eau retourne à l'Océan. Ils se croyaient animés d'un rayon de la Divi-

nité, et cette idée, qui les consacrait pour ainsi dire à leur propres yeux, donnait à leur vie une grande innocence de mœurs, et une véritable sainteté. Les seuls biens ici bas, c'étaient la raison et la morale qui en est le plus noble usage : les seuls maux, c'étaient le vice et tous les égarements de la raison. La santé, la force, les richesses et les honneurs ; la maladie, les faiblesses, les persécutions et la pauvreté n'étaient que des choses moyennes, qui servaient tantôt au vice et tantôt à la vertu. Enfin, le monde entier n'était qu'une vaste cité dont Dieu avait posé les fondements, et dont chaque homme était citoyen ; de sorte que les rois, se faisant la guerre, n'étaient que des magistrats séditieux, excitant le peuple et se battant dans les rues. Tel fut l'admirable système des Stoïciens ; et quoique le spectacle de la vertu malheureuse et du crime triomphant, pût leur donner l'idée des peines et des récompenses à venir, ils se gardèrent de prononcer. Ils craignirent sans doute de favoriser l'idée d'un purgatoire, en voyant le parti que les prêtres ont toujours tiré de cette hypothèse : car le purgatoire est de toute antiquité. C'est en effet le dogme de l'immortalité de l'âme, joint à celui des peines et des récompenses futures, qui est la

racine de toute superstition : il conduit naturellement aux expiations , aux cérémonies funéraires , aux fondations pieuses d'Obits et de Chapelles. Car , si les hommes n'eussent compté strictement que sur un paradis ou un enfer éternel , ils n'auraient rien donné pour se racheter ; et c'est de là qu'est venue parmi nous cette expression proverbiale , *que le purgatoire est le secret de l'Eglise.*

Mais la religion est , selon nous , plus sagement composée , quand la superstition l'emporte sur la morale , lorsqu'elle admet des dieux , des demi-dieux , ou des saints , un paradis , un enfer et un purgatoire. C'est alors qu'aidée des cérémonies et du culte extérieur des temples , elle s'empare plus violemment des esprits vulgaires , qu'on ne saurait trop , dites-vous , garotter de religions , de lois , de coutumes , de préceptes , de peines et de récompenses pour le temps et l'éternité. Il est nécessaire que le peuple ignore des choses vraies , et que , selon vous , il en croye de fausses. Les plus habiles se vouent eux-mêmes aux croyances populaires , et sont contraints de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas : ils conviennent de certaines choses aussi utiles à persuader , que ridicules à proposer ; ils ont ,

comme Pascal, leur pensée *de derrière* ; mais ils parlent comme le peuple. La religion met une barrière de plus autour des possessions du riche ; et si le pauvre est opprimé, il n'y a que la religion qui puisse rendre sa lâcheté méritoire. Enfin , puisque les hommes aiment à être trompés , puisque la crédulité est une maladie de l'espèce humaine, il faut bien leur rédiger un code d'erreurs , afin qu'en ceci comme en toute autre chose , l'uniformité soit le gage de la paix qui est le premier des biens.

J'avoue que je n'ai jamais entendu ce raisonnement de sang froid , de quelqu'autorité qu'il ait été revêtu. Il me semble que , si la crédulité religieuse est naturelle à notre espèce , le premier homme qui favorisa cette maladie , au lieu de songer à la guérir , fut bien coupable envers le genre humain. Il me semble encore qu'il n'est point de charlatan qui ne puisse faire son profit d'un tel raisonnement , et que c'est de là qu'est venue la diversité de religions , chacun ayant rédigé son code d'erreurs : si bien qu'au lieu d'obtenir par là cette paix si désirable , on a eu de nouveaux sujets de guerre. Il me semble qu'il ne devrait pas être permis de faire d'abord le mal , sous pré-

texte qu'il en viendra un jour quelque bien , que c'est une grande immoralité que de prêcher ce qu'on ne croit pas , et que dans ces matières on est toujours ou trompé ou trompeur. Il me semble enfin que , si la religion est si nécessaire au peuple , c'est moins pour le rendre heureux que pour lui faire supporter son malheur : car c'est à l'extrême inégalité des fortunes , qu'il faut s'en prendre de l'expédient des religions : quand on a rendu ce monde insupportable aux hommes , il faut bien leur en promettre un autre. Cela est si vrai , que si un homme du peuple parvient à la richesse , on ne suppose plus que la religion lui soit si nécessaire , et sa fortune sert d'otage à la société.

Mais , comme dit Montagne , *laissons là le peuple* , ce troupeau qui ne se sent point , qui ne se juge point , qui laisse oisives la plupart de ses facultés naturelles : prenons l'homme dans une plus haute assiette ; voyons ces gens du monde et ces gens de lettres si heureusement situés , si paisibles dans leurs possessions , si bien traités par l'opinion et la fortune. « Main- » tenez , disent-ils , l'état présent des choses : » vous le voyez , la religion commande à tous ; » l'ignorant obéit , l'homme d'esprit dissimule ;

» et mourir chrétiennement dans son lit pour
» l'édification du prochain, est aujourd'hui le
» comble de la philosophie. »

C'est précisément cette hypocrisie philosophique que je viens dénoncer aux grandes âmes, qui se contentent de la mépriser, et dont je voudrais irriter les mépris contre cette classe nombreuse de raisonneurs politiques, qui, refusant leur esprit au dogme, et leur cœur à la morale, ne sont ni chrétiens, ni philosophes; gens qui se concentrent dans leur égoïsme et s'entourent de dupes; dont la vie entière se passe sous le masque, et qui, se servant de la religion encore plus que de leur or, se croient irréprochables après avoir usé la vie du pauvre, en l'enchaînant à leur suite par des craintes et des espérances mensongères. C'est d'eux que nous viennent tant de fausses maximes, comme de distinguer entre l'utile et l'honnête, de balancer dans les choses honteuses et de faire entrer l'intérêt et l'espoir du secret dans la délibération; de trouver une bonne action onéreuse, si le monde l'ignore: maximes horribles, véritables pestes et calamités publiques! Ce sont eux enfin, qui calomnient la nature humaine, sous prétexte de rendre la religion plus nécessaire. *Un homme,*

disent-ils, *qui ne craint rien pour une autre vie, et qui, pouvant égorger et dépouiller son voisin à l'insçu de toute la terre, ne le fait pas, est un insensé.* Et ceux qui font ce raisonnement foulent aux pieds les terreurs d'une autre vie; car à quoi sert de dissimuler! Nous sommes dans le monde, environnés de gens qui rient des feux de l'enfer, et nous souffrons qu'ils nous disent que c'est une folie de ne pas faire le mal quand on est sûr de n'être pas vu! Quelle sera donc notre garantie avec eux, s'ils sont aussi certains de n'être pas pendus, qu'ils le sont de n'être pas damnés? Que mon laquais ne me tue pas au fond d'un bois, parce qu'il a peur du diable, je n'irai pas ôter un tel frein à cette âme grossière, comme je ne voudrais pas lui ôter la crainte du gibet: ne pouvant en faire un honnête homme, j'en fais un dévot. Mais il y a de quoi frémir, lorsque je vois des hommes d'un certain ordre se moquer de l'alternative. Voilà très-évidemment la cause de tant de perfidies, d'ingratitude, d'immoralités de toute espèce, de tous les crimes enfin qui n'échappent au fer des lois que pour rendre la société plus dangereuse. Car, si on veut absolument que la religion soit le garant du peuple envers les gens

du monde, il faudrait du moins que la morale fût la caution des gens du monde envers le peuple.

Il faut avouer qu'il se joue sur la terre une grande et triste comédie. Chacun recommande la religion, et on la laisse au petit peuple : on recommande aussi la vertu d'une voix plus unanime encore, et on la laisse aux dupes de tout état. Les pères et mères dans leurs maisons, les poètes sur le théâtre, les orateurs dans les chaires, les philosophes dans leurs livres, sont tous d'accord sur les mœurs ; cependant, voyez deux filles également pauvres et belles, courir toutes deux, l'une les hasards de la vertu et l'autre les chances du vice ; la première vit et meurt cachée dans la misère, la seconde gouverne souvent l'État où son père a mendié ; les princes du sang n'osent s'asseoir devant elle ; une impératrice l'appèle ma cousine, et ce qui est plus scandaleux, des philosophes sont à ses pieds (1). Tant que la fortune, les honneurs et le vice seront d'un côté, la pauvreté, l'abandon et la vertu de l'autre ; le choix des hommes ne sera pas douteux. On pourra vivre dans le vice sans vivre

(1) Voyez l'histoire de madame de Pompadour.

dans l'opprobre ; on pourra même se perdre pour une bonne action : les espionnages et les loteries, ces deux crimes des gouvernements, seront à la fois en horreur et en usage ; les honneurs iront sans l'honneur.... Mais il y aura un culte public, et ce culte fleurira au milieu des mauvaises mœurs, comme une plante parasite sur un tronc pourri.

Je le répète encore : ce n'est point pour le peuple qu'on agite cette question ; c'est pour l'aristocratie du clergé, de la robe et de l'épée ; c'est pour l'oligarchie des financiers ; c'est pour le despotisme des ministres ; c'est pour tous les hommes qu'on ne peut empêcher de philosopher, riches ou pauvres, également dépourvus de religion, et n'osant se fier les uns aux autres faute de morale : c'est avec de tels lecteurs que le livre *des opinions religieuses*, et celui de madame de Genlis (1) sont vraiment des livres dangereux. Tant que les gens d'esprit feront semblant de croire comme le peuple, ils vaudront encore moins que le peuple, puisqu'ils auront l'hypocrisie de plus. Je

(1) Si on a cité ici le livre de madame de Genlis, c'est qu'il est très-moderne ; car d'ailleurs c'est un ouvrage absolument nul.

ne saurais trop insister là-dessus : dire que la religion est nécessaire au peuple , c'est convenir qu'on reste sans garantie avec lui dès qu'il vient à s'éclairer ; c'est dire, en dernier mot , qu'on est sans garantie avec les gens d'esprit.

Mais, si la religion a tout à craindre des progrès des lumières et de la raison , la morale a tout à espérer ; elles se perfectionnent ensemble. Plus on y réfléchit , plus on est frappé des différences qui séparent la religion de la morale pure et simple. Demandez à la religion où sont ses preuves ; elle apportera des miracles , des martyrs , des volumes , et la vérité se perdra dans le dédale des controverses. Mais la morale n'allègue que le sentiment intime de la conscience , et il n'est pas là de dispute. Les commencements de la religion sont connus : la morale est contemporaine du monde. On accuse souvent la religion de tous les crimes et de tous les maux commis et soufferts en son nom. Mais de quoi pourrait-on accuser la morale ? A-t-on versé pour elle une goutte de sang ? S'est-on battu pour prouver qu'il fallait être bon père , bon époux , ami vrai ? C'est à la morale qu'on dénonce les lois et les religions ; et quand elle a prononcé , il

n'y a plus d'appel. Voilà pourquoi, sans doute, on dit *les lois, les religions*; mais la morale est une. Si la religion cite dans ses fastes des actions où la morale ne soit pour rien, elle ne cite que des atrocités ou des extravagances, des Ravillac ou des Siméon-Stylite; tandis qu'on trouve, dans l'histoire ancienne et moderne, cent actions admirables où la religion ne fut pour rien. Voyez les Décius, les Régulus; voyez de nos jours le chevalier Lordat, le plus inconnu des héros de l'humanité (1);

(1) Le chevalier de Lordat, étant dans un vaisseau qui périssait à la vue des côtes de France, et ne sachant pas nager, se trouva à côté d'un soldat excellent nageur, qui lui dit de s'attacher à lui, et qu'ils tâcheraient de se sauver ensemble: ce qu'il fit. Mais, après bien des efforts et un assez long trajet, le soldat lui avoua qu'il était épuisé, et qu'il n'espérait pas qu'ils pussent jamais gagner le bord. Et si je vous lâchais, lui dit le chevalier de Lordat, croyez-vous que vous pussiez vous sauver? Peut-être, répondit le soldat: et sur sa réponse le chevalier de Lordat se détache de lui, et tombe au fond de la mer. Cette action n'a pas besoin de commentaire. Quant à Bayard, on peut se rappeler aussi son admirable continence avec une jeune fille qu'il avait fait venir dans sa chambre, et qui le toucha par ses larmes et son innocence, au point qu'il la dota et la maria, comme si eût été sa propre fille. On ne dira pas que la religion y

voyez notre Bayard avec sa captive; François de Guise dormant à côté de son prisonnier après la bataille de Dreux. Direz-vous que tous ces prodiges de l'honneur, de l'amour de la patrie et de l'humanité, que tant de vertus morales n'étaient rien sans la religion? Adressez-vous donc à des princes dévots et sans morale, à Philippe II, par exemple, à Louis XI, à ce Constantin, qui, plein de foi en l'efficacité du baptême, voulut le réserver pour le dernier acte d'une vie gangrenée de crimes, bien sûr d'arriver sans tache à la gloire éternelle. Mais la morale ne connaît pas ces sortes d'expiations; ses remords sont pour la vie; elle a une si haute idée de l'homme, qu'elle se fie autant à celui qui a déjà reçu sa récompense, qu'à celui qui l'attend, et elle n'est jamais trompée; pendant que la religion, qui se méfie de nous, est constamment la dupe de nos passions. Un dévot avare entasse les œu-

fat pour quelque chose, puisqu'il avait payé la mère de la fille, pour en jouir, et qu'il croyait aussi la fille consentante. Ce qui le retint, ce fut précisément ce qui aurait attiré les desirs de nos vieux débauchés; car on sait que dans toutes les grandes villes l'innocence est le dernier repas du vice.

vres pies par le même principe qu'il entasse des écus. Enfin une grande différence entre la religion et la morale, c'est que l'une abat l'homme, et que l'autre l'élève; l'une se fonde sur l'humilité, l'autre sur l'estime de soi-même. La morale veut un coursier plein d'ardeur, qui parcoure noblement la carrière de la vie; la religion veut mater le sien, et trouve bon qu'il se laisse passer à la course.

Or, je suis loin de regarder l'humilité chrétienne comme une disposition à la vertu..... Vous voulez donc, me direz-vous, enorgueillir la misérable espèce humaine?... Eh! plutôt à Dieu que je pûsse l'enorgueillir assez pour qu'elle n'osât se permettre tant de bassesses, ou qu'elle ne pût supporter tant d'outrages!... Mais la morale voit encore plus haut que l'orgueil: elle apprend à l'homme quelle est sa véritable dignité, afin qu'il se soutienne sur lui-même; la religion courbe l'homme et lui donne un bâton. Tant et de si notables différences viennent de ce que la religion suppose que l'homme est un être dégénéré, enclin au mal, incapable de connaître la nature du bien; tandis que la morale le suppose bon, aimant la vertu partout où il la voit, et distinguant le juste de l'injuste par le seul cri de sa cons-

science. Voilà, Monsieur, ce grand procès réduit à ses principales pièces. Le dogme et la morale, unis par la politique, sont irréconciliables par leur essence, et les philosophes parviendraient plutôt à les séparer dans l'opinion du peuple, que vous à les réunir dans une tête éclairée. La religion suppose l'homme méchant, la morale le suppose bon ; voilà le champ où prend racine cette haine éternelle des philosophes et des prêtres. La religion dit que l'homme est né méchant, afin de lui devenir nécessaire ; elle étaye sa supposition sur l'histoire d'un péché originel, et en appelle à la société corrompue. La morale nous garantit bons ; elle s'étaye sur le cœur et en appelle à la nature. Qu'est-il besoin d'agiter plus longtemps cette question ? Peut-on exiger que les médecins se réjouissent de la santé de tout le monde ; et ne sait-on pas que la morale est pour les prêtres ce que l'hygiène est pour les médecins ?

Si pourtant on voulait joindre l'expérience à l'évidence, on n'aurait qu'à voir ce que serait un enfant élevé avec un catéchisme théologique, sachant tout ce qu'on peut savoir sur la grâce, sur les deux natures en Jésus-Christ, sur les trois personnes en Dieu, sur les peines

de l'enfer et les joies du paradis, mais d'ailleurs sans idées morales : cet enfant risquerait d'être un monstre ou un fou. J'en appelle aux Petites-Maisons, où l'on trouve si souvent le Père Eternel et son Fils et son Saint-Esprit. Il n'est pas rare non plus d'y rencontrer des papes et des rois. Ce sont ces idées exagérées qui ébranlent les cerveaux des faibles, et rompent l'équilibre entre le jugement et l'imagination.

Voyons ensuite ce que peut la morale sans le dogme. L'expérience est toute faite : la morale a chassé l'avarice, l'ambition et les voluptés des murs de Sparte et de l'ancienne Rome, pour y planter la franchise, la sobriété, la constance.

Le christianisme entier peut-il soutenir la comparaison des cinq premiers siècles de la république romaine et de Lacédémone ? Saint-Augustin lui-même est si embarrassé des vertus des Romains, qu'il suppose que Dieu, ne pouvant leur donner le paradis, s'est acquitté avec eux par l'empire du monde.

Voyons enfin tout ce qui se passe tous les jours dans la société. On élève d'abord les enfants de tout état d'une manière assez uniforme : leur catéchisme ne contient guère de morale

que celle des commandemens de Dieu ; tout le reste est dogme ou pratique de dévotion. Ces premiers élémens sont suivis de l'éducation des collèges, et la conscience des enfans est encore plus négligée que leur raison. Qu'arrive-t-il ? Les enfans du peuple, plus immédiatement soumis aux prêtres, gardent leurs pratiques religieuses, pour expier un jour les péchés où l'occasion les poussera. Les enfans des riches perdent en entrant dans le monde leur éducation théologique ; et, comme si on les avait trompés en tout, ils ne retiennent pas même, dans cet abandon général, le peu de morale mêlée aux leçons de l'enfance. Il résulte de tout cela une société d'égoïstes et de dupes, d'hypocrites et de malheureux.

C'est dans de telles circonstances et chez un tel peuple, que vous avez proposé, Monsieur, de resserrer les liens de la religion, et que vous avez soutenu que la morale ne peut rien sans le dogme. Mais comme vous appeliez tous les cultes dans un pays déjà chrétien, il est arrivé que vous n'avez parlé à personne, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'observer. Seulement quelques sages, ennemis du dogmatisme, vous ont demandé laquelle de toutes les religions que vous recommandiez il fallait

choisir, et vous avez répondu : « Ce qu'il vous » plaira, pourvu que vous choisissiez ».

Mais poursuivons le dogmatisme jusques dans son dernier retranchement. On voit chaque jour des enfants, d'abord plongés dans toutes les pratiques de la religion, effrayés, humiliés, séchant de crainte au seul nom de l'enfer, donnant enfin tous les signes d'une âme avilie et malheureuse : on les voit, dirait-on, secouer leur terreur vers l'âge de raison, substituer aux vertus théologiques toutes les vertus humaines, et se montrer gens de bien et gens d'honneur tout le reste de leur vie. Et, dans des époques plus éloignées, n'a-t-on pas vu des hommes très-religieux, des saints, puisqu'il faut le dire, brillant de toutes les vertus sociales ? Qu'est-ce que la philosophie a de plus grand que Vincent de Paule, qui força la superstition et l'avarice de son siècle à s'épuiser en faveur de l'humanité souffrante, et dont les nombreux établissemens étonneraient la magnificence des plus grands rois ?

Ces exemples mêmes prouvent en faveur de la morale. Il y a heureusement des âmes si énergiques, que la religion ne peut les abattre ; qu'elle ne rend ni superstitieuses, ni égoïstes,

et qui peuvent cesser de croire sans cesser d'être grandes, nobles et bienfaisantes. Il en est d'autres qui ont allié le dogme et la morale pendant leur vie entière, et qui ont fait pour l'amour de Jésus-Christ ce que Titus et Marc-Aurèle ne firent que pour l'humanité. C'est en ce sens que j'avançais tout-à-l'heure que la religion rend égoïste. *Périsse la figure du monde, pourvu que nous possédions la Jérusalem céleste!* s'écriaient les pères du désert. N'est-ce pas là le vœu d'un homme passionné d'ambition, et connaît-on d'égoïsme plus parfait? J'avoue que Vincent de Paule n'a point confiné ses vertus dans les déserts et dans les cloîtres. Né dans un siècle orageux, il apparut aux mortels comme un Dieu bienfaisant; et ses mains charitables fermèrent les blessures multipliées que les princes de son temps firent à l'humanité. Mais ose-t-on de bonne foi proposer aux gens du monde l'exemple d'un saint? Répondez-moi: est-ce pour avoir servi le genre humain qu'il fut grand, ou ne l'est-il que pour l'avoir servi au nom de Jésus-Christ? Accordez-moi qu'il fut grand pour avoir servi les hommes, et je vous accorderai qu'il fut saint pour les avoir servis au nom de Jésus-Christ: je le verrai entre Confucius et Marc-Aurèle,

lorsqu'il sera pour vous entre Saint-Labre et Saint-Hilarion (1). Mais vous, Monsieur,

(1) Voltaire, dans son Histoire du parlement de Paris, dit, en parlant de Vincent de Paule : *Prêtre connu en son temps*. C'est par ces maigres paroles qu'il désigne un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. On ne saurait trop relever ces méprises de la philosophie envers la religion, d'autant qu'elles sont plus scandaleuses que celles de la religion envers la philosophie. Celle-ci n'est pas accoutumée à avoir des torts avec l'autre. Vincent de Paule, dont on a fait un saint, sans rien diminuer de sa gloire, a fondé les Lazaristes et les Sœurs de la Charité, qui desservent tant d'hôpitaux en France, en Espagne, en Italie, en Pologne, etc. On lui doit aussi d'autres établissements, tels que l'hôpital des Enfants-Trouvés. Les peines incroyables que s'est données ce grand homme pour venir à bout de ses entreprises, les crises où le jetaient la grandeur de ses engagements, et la tiédeur des gens du monde qui coopéraient avec lui; les traits d'éloquence qui lui échappaient, quand l'éloquence était sa dernière ressource; tout ce zèle de l'humanité dont il était dévoré au milieu d'un siècle si barbare et si malheureux; tout cela, dis-je, forme un tableau qui ravit, et on croit assister à la lutte du principe du bien contre le principe du mal, en lisant l'histoire de Vincent de Paule, toute mal faite qu'elle est. Quand il eut commencé la fondation des Enfants-Trouvés, il s'aperçut, après deux ans d'efforts, que les dames charitables qui s'étaient cotisées pour ce bel établissement, effrayées de l'énormité des dépenses, se

quand un pauvre, exténué de faim et de soif, implore votre pitié, ne lui accordez-vous un

refroidissaient. Vincent les rassemble, et leur dit : « Vous êtes également grandes devant Dieu et devant » les hommes, pour être devenues les mères de tous » ces enfants, selon la grâce et l'adoption, quand leurs » mères, selon la nature, les avaient abandonnés. Main- » tenant leur sort est en vos mains : dites un mot, et ils » vivront : dites un mot, et ils mourront. » Et il rallie par l'humanité celles que la religion ne retenait plus. Pendant les guerres de la Fronde, Paris et le nord de la France étaient désolés. « On voyait, dit Laporte » dans ses Mémoires, des troupes de paysans qui brou- » taient l'herbe dans la Champagne et dans la Picardie. » Nous rencontrions des mères expirantes, et leurs » enfants qui s'attachaient encore à leurs mamelles des- » séchées; la reine se contentait de les recommander à » Dieu. » Vincent de Paule, malgré tout ce que lui coû- taient les pauvres de la Capitale, forme une troupe de Missionnaires et de Sœurs de la Charité, leur donne des secours en argent, en vivres, en habits, et fait marcher cette petite armée au secours de l'humanité. Après des travaux et des peines infinies, trois ou quatre de ces Missionnaires reviennent à lui. Voilà ce qui reste de la troupe, lui dirent-ils; nous sommes presque tous morts à la peine; et ce qui nous afflige plus sensiblement, c'est que tous ces malheureux ont reçu nos secours avec aigreur; ils s'en sont pris à nous de l'impuissance où nous étions de soulager tant de misères. « Eh bien ! eh bien ! » leur dit Vincent, tel est l'homme dans le malheur; il

morceau de pain qu'au nom de Dieu? Vous, fondateur d'hospice, et bienfaiteur des malheureux, dites-nous donc pour combien ce motif est entré dans vos bienfaits! car nous avions cru jusqu'ici que l'humanité seule fondait les hôpitaux, et que la religion ne pouvait y ajouter qu'une chapelle et des prêtres, c'est-à-dire, un surcroît de dépense..... Que j'aime bien la charité de je ne sais quel homme

» faut une main délicate pour toucher à des cœurs ma-
 » lades. Dieu lui-même s'y est mal pris avec la malheu-
 » reuse espèce humaine. Il employa d'abord l'eau et le
 » feu contre elle; mais bientôt, changeant de marche,
 » il leur envoya son fils, et s'humilia aux pieds de ceux
 » qu'il venait de sauver. »

Quelques personnes ont objecté, contre les établissemens de Vincent de Paule, que la religion domine trop; on y perd un temps infini en pratiques de dévotion: ce qui ajoute aux peines du service des malades. On trouve aussi que l'humanité n'étant que le moindre motif des Sœurs et des Frères servans, un pauvre qui n'est pas dévot ou recommandé par des dévots, n'est pas vu de bon œil. Tout cela est indispensable dans des établissemens formés par des Prêtres; mais le bien l'emporte sur le mal. Nous n'avons guère en France que l'établissement des Pompieris où la religion ne soit pas intervenue: la Police les fait marcher au secours des Catholiques et des Protestants indifféremment.

de lettres ! Un pauvre l'aborda , et lui ayant fait une énumération touchante de toutes ses misères , finit par lui parler de la Vierge-Marie. *Ah ! mon ami , que faites-vous là ?* lui dit l'homme de lettres , et il se hâta de lui donner l'aumône , de peur que le pauvre n'achevât de gâter ses affaires. Il est donc certain que de deux pauvres , dont l'un nous prie au nom de ses besoins et de l'humanité , et l'autre au nom de Jésus-Christ , le premier nous donne une meilleure opinion de nous-mêmes ; car s'il est vrai que nous ne faisons la charité que parce qu'elle nous doit être payée à usure , et que Jésus-Christ nous tiène compte d'un verre d'eau donné en son nom , il faut avouer que notre charité , loin d'être une vertu , n'est qu'industrie , et qu'un vrai chrétien n'est qu'un marchand qui place à gros intérêt. On dira que les effets sont les mêmes , et que l'humanité est toujours secourue. Oui , sans doute ; mais si la main est bienfaisante , le cœur n'est qu'avidé ; l'action est bonne , mais la route est vicieuse. Ah ! si au lieu de commencer par le dogme avec les enfans , on commençait par la morale ! si on se hâtait de jeter dans leur âme ces profondes semences d'honnêteté que le temps et le monde ne peuvent étouffer ! si

on les élevait assez haut pour leur faire entrevoir et chérir l'ordre et l'ensemble de l'univers; pour leur inspirer le désir d'y jouer le rôle de premier acteur de la nature; pour ne les rendre heureux que du bonheur général! C'est alors, c'est à une si grande élévation que ces amants de la vertu, remplis de la noble estime d'eux-mêmes, s'indigneraient qu'un esclave de la superstition vint leur montrer ses chaînes, ou leur proposer un salaire! Ils regarderaient, j'ose le dire, la promesse d'un paradis comme un genre de corruption. « Nous » faisons, diraient-ils, le bien pour le bien. » Malheur à nous, si nous cherchions dans la » vertu autre chose que la vertu même, et la » satisfaction de la conscience! Citoyens d'une » même ville; nous craignons d'en troubler » l'harmonie; enfants du même Dieu, nous » ne voulons pas défigurer son ouvrage, et » nous mourons sans peur et sans désir; car » celui qui nous a faits sans nous, saura bien » nous placer selon ses vues, quelque système » que nous ayions adopté dans le cours de la vie.»

Je m'arrête : les bornes entre la morale et la religion sont posées. Plus on croit la religion utile au peuple, et plus la morale est nécessaire aux gens du monde : car la religion ne

serait pas si indispensable aux pauvres , si les riches ne manquaient pas tant de morale. Les circonstances sont urgentes. Vous savez , Monsieur , combien vers les derniers temps de la république romaine , la religion dominante devenait ridicule : les lois étaient sans force ; mais la morale s'épurait et consolait la terre. Eh ! qu'auraient fait sans elle le Cicéron , le Caton , le Brutus , et tant d'illustres infortunés ? Leur eussiez-vous proposé les Champs Elysiens en dédommagement de toutes les injustices de ce monde ?

Il nous reste comme à eux une planche dans le naufrage ; c'est la morale , ce contrat immortel de la raison et de la conscience , cet apanage dont on ne peut nous deshériter ; cette loi non écrite qu'on ne peut abroger ; toutes les religions se fortifient de son alliance : mais le mélange des dogmes les plus absurdes ne saurait la souiller ; elle se dégage elle-même de tous les cultes , et se montre toujours pure , toujours sainte , toujours inaltérable , d'un bout de la terre à l'autre.

Pascal , qu'on ne saurait trop citer dans un tel sujet , dit quelque part avec sa vigueur ordinaire : *Nous avons une impuissance à prouver , invincible à tout le dogmatisme , et par*

là il exclut toutes les religions : *Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme*, et par là il établit à jamais la morale. C'est qu'en effet elle est fondée, comme toutes les idées premières, sur le sentiment, base éternelle de nos connaissances.

N'est-ce pas là une chose remarquable, que plus un objet est simple, moins on puisse le définir? Quand je dis qu'une maison est un assemblage de pierres, disposées pour nous loger, ma définition est bonne. Mais, si on me demande ce que c'est qu'une pierre, je suis plus embarrassé, et si je m'aventure à dire que c'est un assemblage de corps durs, je suis arrêté dès qu'on veut savoir ce qu'est un corps dur. Me voilà forcé à dire que la *dureté* est une qualité que chacun sent, laquelle est opposée à la *mollesse*, que chacun sent aussi. De sorte que plus un objet est simple et plus il est senti, plus il est composé et mieux nous l'éclaircissons par le discours. Nous raisonnons quand nous ne sentons pas, et le raisonnement, qui est le tâtonnement de la raison, cesse où le sentiment commence. La clarté est donc pour les ouvrages de l'homme, et le sentiment pour ceux de la nature. La morale est donc aussi un présent de la nature, puisque nous

avons le sentiment du juste et de l'injuste, sans pouvoir le définir : mais il se développe avec la raison et la conscience, et se perfectionne comme toutes nos facultés: Si la raison a ses sophismes, la conscience les redresse; et si la conscience a ses terreurs, la raison les calme : c'est véritablement *la lumière qui éclaire tout homme venant au monde...* C'est ainsi que Dieu s'est révélé aux hommes.

Si Pascal, Montagne, Bayle et d'autres philosophes, irrités de nos bizarreries, de nos coutumes, ont tonné contre la justice humaine, ces grands raisonneurs savaient bien que le principe moral, *ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, assujétit toutes les consciences, et que les mauvaises applications de cette grande loi ne sont pas des objections contre elle. Un sauvage, qui mange son vieux père, lui donne une marque de piété filiale, et en attend une pareille de ses enfants. L'impie parmi ces sauvages serait celui qui jèterait le corps de son père dans un fossé, au lieu de lui donner son estomac pour tombeau. C'est ainsi qu'il faut interpréter tout ce qui nous choque dans la lecture des histoires et des voyages. Parmi nous, les lois ont quelquefois justifié la force, parce

qu'elles n'ont pu fortifier la justice : mais est-ce que la lâcheté des peuples et l'insolence des tyrans prouvent quelque chose contre la conscience ?

La morale , dit-on , s'agrandit ou diminue comme nos rapports dans le monde : celle du riche n'est pas celle du pauvre , celle du maître n'est pas celle du valet ; et la morale d'un roi ferait pendre un particulier. Tout ceci n'est qu'un horrible sophisme. Ce sont les devoirs du riche et du pauvre , du maître et du valet qui sont différents : ce sont les actions de certains rois qui feraient pendre tous leurs sujets : mais il n'y a qu'une morale pour toutes les conditions.

Quelquefois aussi des dialecticiens subtils mettent en opposition la raison et la conscience , notre intérêt et celui des autres ; et par des exemples choisis avec art ils nous proposent des problèmes de morale : mais tout cela n'est qu'apparent , et on se démêle de la difficulté en faisant d'abord marcher *l'honnête* , et ensuite *l'utile* ; c'est-à-dire , en se réservant le beau rôle. Nous avons reçu de la nature un premier coup-d'œil qui est admirable pour la justesse ; un trop long examen des objets en détruit l'effet. Il en est de même de la moralité

d'une action ; nous la sentons au premier aspect. Ce n'est qu'en mettant son devoir et son intérêt en balance , que l'homme sent tergiverser sa droiture naturelle. Demandez pourquoi nous sommes si honnêtes en lisant l'histoire, ou lorsqu'on nous consulte ? C'est qu'alors nous le sommes pour le compte d'autrui. Si on nous présente un ouvrage à juger, nous pouvons alléguer que le talent nous manque ; mais si c'est une action, dirons-nous que nous n'avons pas de conscience ? Notre médisance éternelle , qu'est-ce autre chose qu'un amour de la justice mal appliqué ? L'homme de la société est encore plus enclin à croire le mal qu'à le faire ; comme si ne pouvant s'applaudir lui-même, il avait besoin de blâmer les autres : le goût du beau, l'amour du juste percent jusque dans la laideur de nos vices et dans l'horreur de nos injustices. En vain la religion abuse des désordres de la société , pour mieux dénigrer l'homme : si calomnier une nation auprès de son roi est un si grand crime, que sera-ce donc de calomnier la nature humaine aux pieds des autels ? Tout est bon en nous, nos mouvements, nos facultés et nos organes ; il n'y a de mauvais que l'usage.

La nature, voulant attacher l'homme à la vie

et en même temps à la société, lui donna, comme à la planète même qu'il habite, deux penchans divers; par l'un il tend à soi; par l'autre il se rapproche de son semblable: nous nous aimons dans nous, et nous nous aimons encore dans autrui: nous souffrons d'abord pour nous, et nous souffrons ensuite pour les autres; voilà tout l'artifice du monde moral. Mais, comme la première de ces deux lois est plus puissante et plus impérieuse que l'autre, l'éducation la force sans cesse à venir au secours de la seconde; les besoins réciproques multiplient leurs nœuds, jusqu'à ce qu'enfin, sous le nom de générosité, d'honneur, de gloire ou d'amour de la patrie, elle s'immole elle-même; et c'est l'héroïsme.

Il resterait à traiter de la liberté de nos actions, sans laquelle il n'y a point de morale; mais cette question est épuisée. On sait que les hommes sont libres de faire ce qu'ils peuvent, et non ce qu'ils veulent. L'être qui ne peut monter dans la lune n'est pas libre d'y monter, et s'il veut faire ce qu'il ne peut pas, il passe pour fou. Notre petit pouvoir est donc la mesure de notre liberté; j'ajouterai de notre raison et de notre vertu. L'homme ne peut quitter un certain milieu; c'est là seulement

qu'il jouit de la plénitude de son être, et de la justesse de toutes ses facultés : c'est ainsi que la voix n'a qu'une portée ; au-dessus et au-dessous sont des notes sans fin, qui n'existent pas pour nous. D'ailleurs, si nous n'étions pas libres de faire ce que nous pouvons, nous ne connaîtrions ni regrets ni remords. La dispute sur la liberté est venue de ce qu'il y a dans toutes nos actions une partie qui ne dépend pas de nous. Je passe devant une maison qu'on bâtit, et il ne dépend pas de moi d'arrêter une pierre qui tombe sur ma tête ; mais il dépendait de moi de n'y pas passer. Je m'enferme avec une belle femme, et je succombe malgré moi ; mais je ne me suis pas enfermé avec elle malgré moi. Le regret et le remords tombent toujours sur ce qu'il y a de libre dans nos actions : le regret, quand l'action est indifférente ; et le remords, lorsqu'il y a moralité.

Mais laissons toutes ces discussions, et venons au point principal. Un catéchisme de morale est aujourd'hui le premier besoin de la nation. L'académie l'a proposé, les sages l'attendent, les dévots le craignent, le gouvernement l'a rendu nécessaire. Mais ce n'est point aux hommes faits, ni à une société corrompue qu'il faut l'adresser ; c'est pour l'enfance qu'il

faut l'écrire : car l'enfance est l'espoir de la philosophie. Nous sommes trop heureux que le genre humain recommence sans cesse ; la morale en appelle toujours à des hommes nouveaux et à d'autres générations. Qu'attendre en effet de ces vieux enfans qui ont dissipé le patrimoine de chaleur et de santé que leur donna la nature ? Irons-nous leur faire un mérite de la continence quand leur faiblesse leur en fait une nécessité ? A qui manque le désir il ne faut point de défense , et il n'est point de mérite où il n'est plus de combat. La morale est surtout impuissante avec tous ceux qui non seulement ne souffrent plus des vices de la société , mais qui en sont venus au point de s'accommoder du mépris d'eux-mêmes. Il faut aux leçons de la sagesse une raison que la superstition n'ait point fatiguée , une conscience que le monde n'ait point foulée : ce n'est que sur un sol vierge que pourront se renouveler les prodiges de Lacédémone. Que le gouvernement forme une institution publique où les principales familles du royaume enverront leurs enfans (je dis , *les principales familles* , car c'est surtout en France qu'il faudrait faire tourner au profit de la vertu la superstition de la naissance) ; qu'on donne à ces enfans l'éducation morale des Spartiates ,

ou celle de Cyrus chez les Perses, ou celle de Télémaque ; et la nation aura bientôt des hommes que la religion n'a pu produire, et que la Cour ne pourra corrompre (1). Si on les marie ensuite à des filles dignes d'eux, et que ces nouvelles maisons soient inexorablement fermées à tout homme immoral, la nation elle-même changera. La vertu ne demande qu'habitude ; mais l'habitude exige l'enfance. *On assure, dit Pascal, que l'habitude est une seconde nature, et je suis tenté de croire que la nature elle-même n'est qu'une première habitude.* Voilà le secret de tous nos maux ; il peut être celui de la félicité publique. Qu'apprendrez-vous à mon fils, disait un prince à un instituteur lacédémonien ? Je lui apprendrai, répondit-il, à se réjouir des choses honnêtes, et à s'affliger des malhonnêtes. On sait que Lycurgue, ayant médité son grand projet de la réforme de Sparte, se présenta sur la place publique avec deux chiens, nés d'une même mère, et du même âge, mais élevés différem-

(1) Les prêtres, dira-t-on, s'empareront d'abord de ces institutions publiques. Alors ce sera à recommencer, jusqu'à ce qu'on prenne le parti de faire au moins une expérience publique avec la philosophie toute seule.

ment : l'un courut sur un lièvre qu'on fit partir, et l'autre se cacha dans une cuisine. Qui osera douter de la puissance de l'éducation ? On peut dresser un enfant à la vertu comme on dresse un faucon à la chasse : s'il est enthousiaste, on peut l'enflammer pour tout ce qui est bon et juste, et lui donner une horreur machinale pour l'injustice. S'il est voluptueux, il se plaira à voir ce qui est bien, comme il jouira d'un tableau bien ordonné, ou des accords de l'harmonie, ou de tout autre plaisir ; et si vous dirigez bien son goût pour le beau et son excessive sensibilité, vous en ferez, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le Sybarite de la vertu. Tous nos penchans peuvent servir entre des mains habiles : oui, je crois que la vertu peut entrer dans la complexion d'un enfant, et, comme son sang, couler dans ses veines. Tout autre système de morale est illusoire, et ridicule.

Il est difficile, je l'avoue, de persuader ces miracles de la bonne éducation à des hommes qui en ont reçu une si mauvaise, et qui ne savent ce que c'est qu'une constitution morale. Les Français, comme tous les peuples éclairés, ont de mauvaises mœurs, et connaissent les bons principes ; ce qui les rend si sévères dans

leur conversation et dans leurs livres, si faibles et si relâchés dans leur conduite. Tout ce qu'on peut obtenir des heureux naturels que le monde a corrompus, c'est un regret, une admiration stérile pour la vertu partout où ils la rencontrent, soit en action, soit en récit. Quelquefois même il leur échappe des traits honnêtes; mais ce ne sont que des saillies sur lesquelles on ne peut les juger. Une bonne action n'est pas plus la vertu qu'un plaisir n'est le bonheur; et ceux qui admirent la vertu ne sont pas plus comparables à ceux qui l'exercent, que les admirateurs de l'Iliade à celui qui l'a faite.

Que n'ai-je reçu de la nature, ou mérité par mes études, le droit de donner un catéchisme de morale à une grande nation! Je ne croirais pas avoir inutilement vécu. Mais c'est à vous, Monsieur, à lui faire un tel présent: nos mœurs sont encore plus dérangées que nos finances. Songez que Confucius fut, comme vous, le ministre d'un grand roi, et qu'il n'abandonna point le peuple auquel on l'avait forcé de renoncer: il acheva, comme philosophe, l'œuvre qu'il put continuer comme ministre; passant sa vie à parcourir trois grands royaumes; éclairant et consolant ceux qu'il n'avait pu rendre heu-

reux. Il ne crut pas, comme vous, devoir écrire en faveur des différentes sectes et des bonzes qui inondaient la Chine ; il ne prêcha que la morale pure et simple ; et sa doctrine et son école sont encore si florissantes, sa mémoire y jouit d'une vénération si éclairée, que, quoi que la superstition ait tenté, la philosophie a prévalu, et le nom de Confucius a échappé aux honneurs divins.

L'exemple de la Chine est admirable dans le sujet que je traite ici. Les premiers hommes de l'Etat, les lettrés et les nobles y professent publiquement, les uns le théisme pur, et les autres l'athéisme. Le peuple y est surchargé de religions de toute espèce, et de moines de toute forme : si bien qu'on voit d'un côté, les chefs de l'Etat, la vertu, la science et l'incrédulité ; de l'autre, la populace, l'ignorance, la religion et tous les vices. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre quelques grands aussi superstitieux que le peuple (car le mot de *peuple* convient à tous les hommes, qui, étant vicieux ou sans lumière, n'ont pas assez de leur raison et de leur conscience pour être honnêtes) : mais ces mauvais exemples sont rares ; et nulle part la philosophie n'a mieux triomphé de la religion qu'en Chine. Cela vient de ce que le clergé

y est ignorant, pauvre, et par conséquent avili; et si le nôtre n'était pas si riche et si considéré, nous serions aussi avancés que les lettrés et les mandarins. Je n'en donne pour preuve que l'avilissement de nos moines mendiants; ils n'ont pourtant à se reprocher que d'avoir pris l'évangile un peu plus à la lettre. Quant à notre clergé, on sait qu'il n'est pas rare d'y rencontrer des hommes dont les lumières honorerait la philosophie, et qui sont dans l'obligation de la combattre. Cette guerre est pénible pour des gens d'esprit et d'honneur; mais elle est si lucrative, qu'elle ne finira qu'avec la fortune et les dignités de l'Eglise.

Par quelle fatalité, Monsieur, avez-vous songé à vous faire le médiateur de la philosophie et du sacerdoce? Entr'eux point de traité: s'il en existait un, l'hypocrisie l'aurait dressé, et la triste humanité n'en serait que plus vile et plus malheureuse. Il faut au contraire que les philosophes mettent enfin autant d'ardeur à répandre la morale, que les prêtres en ont toujours mis à propager la religion. Que le monde n'ignore plus que la morale peut se passer des religions, et qu'aucune religion ne peut se passer de la morale, afin

qu'il y ait équilibre , et que le peuple dont on cherche tant à s'assurer , ait aussi ses sûretés. Car ce n'est point contre la religion ni contre la philosophie qu'il faut se prémunir aujourd'hui , mais contre l'hypocrisie , ennemie naturelle de l'une et de l'autre. Dénouçons au genre humain ceux qui crient qu'il n'y a point de morale sans religion , et qui n'ont point de religion : exigeons qu'ils soient des saints ou des philosophes , et ne souffrons pas qu'ils traitent *d'opinions* la morale et la religion à la fois.

Le titre de votre livre est en effet très-coupable : vous affectez , Monsieur , de ne regarder la morale et la religion que comme des hypothèses , afin que l'esprit de calcul nous fasse pencher pour celle qui promet les plus grandes récompenses : vous ne parlez que de chances , que de vertus qui doivent être acquittées , ou escomptées dans une autre vie. Etait-ce donc à vous , Monsieur , à nous offrir des effets décriés ? A quoi servent la célébrité , la considération , la fortune et tous les leviers de l'opinion , si on ne les applique qu'à soutenir un vieil édifice qui , bâti jadis par la superstition et l'intérêt , croule de toutes parts sous les efforts du temps et de la raison ? Voyez

comme tout s'avance : on ne disputait autrefois que de la *vérité* de la religion ; on ne dispute aujourd'hui que de son *utilité*, et les prêtres ont capitulé avant vous. Que restera-t-il donc du livre sur *l'Importance des opinions religieuses* ? Que M. Necker s'est opposé à la nature des choses , et au cours des lumières. Le sujet d'un tel livre fait tort à l'écrivain , et le motif à l'homme.

Si les circonstances me le permettent , j'examinerai et j'établirai cette dernière assertion ; ce qui me conduira naturellement à parler des *réputations* ; genre d'agiotage que l'antiquité n'a pas connu.

J'ai l'honneur d'être , etc.



comme tout s'avance : on ne disputait autre-
 fois que de la vérité de la religion ; on ne dis-
 pute aujourd'hui que de son utilité, et les
 prières ont cessé d'être utiles. Que restera-
 t-il donc de la vie ? L'opinion des opinions
 religieuses ? Que M. W. Wood est opposé à la
 nature des choses, et au cours des siècles,
 la science ne fait que s'avancer, et
 la mort n'est qu'un homme.

Si les circonstances me le permettent, j'as-
 sument et établis cette dernière assertion ;
 ce qui me conduira naturellement à parler des
 révolutions ; genre d'agriculture que l'agriculture
 n'est pas connue.

J'ai l'honneur d'être, etc.



PIÈCES DIVERSES.

PIECES DIVERSES

SUR LES SYNONYMES

FRANÇAIS

DE M. L'ABBÉ ROUBAUD.

P U I S Q U ' I L est vrai qu'il n'y a point de synonymes dans les langues , on devrait s'étonner que des ouvrages , destinés à prouver qu'il n'en existe point en effet , soient pourtant intitulés *synonymes*. Ne valait-il pas mieux appeler ce travail *délicatesses du langage* , ou bien *traité des couleurs et des nuances de la parole* ? Mais l'usage a prévalu sur la raison ; et depuis l'abbé *Girard* , les différences des mots s'appellent *synonymes*. Pour bien saisir l'état de la question , il faut observer que l'homme , en nommant les objets et leurs qualités , comme *le soleil et la clarté* , et en nommant ensuite les rapports actifs ou passifs que ces objets ont avec lui , comme quand on dit : *le soleil m'éclaire* , ou *je mesure le soleil* ; il agit sur moi , ou j'agis sur lui : il faut observer , dis-je , que l'homme n'a cherché qu'à s'entendre et à se faire entendre ; et pour ne pas équivoquer

ou se surcharger la mémoire , il n'a donné strictement qu'un nom à chaque objet et à chaque opération dont il est l'acteur ou le témoin. Comme ces opérations sont représentées dans les langues par le mot qu'on appelle *verbe*, et que, se touchant quelquefois de très-près, elles se nuancent presque à l'infini, c'est sur les verbes que le grammairien doit principalement s'exercer. Les noms qu'on appelle *adjectifs* ou *épithètes*, et qui expriment les qualités des choses, sont après les verbes ceux qui servent le plus à former le tableau des langues, par la variété de leurs nuances. Quant aux noms mêmes des objets, qu'on appelle *noms substantifs*, *noms propres* et autres, il est certain qu'ils offrent quelquefois un faux air de synonyme, comme *cheval* et *coursier*, et souvent une synonymie presque absolue, comme *Hercule* et *Alcide*, *Phœbus* et *Apollon*, etc. C'est sur quoi il faut s'arrêter, pour bien se convaincre que le principe, qu'il n'y a point de synonyme, est rigoureusement vrai. *Lafontaine* dit: *le coursier à longue oreille*, pour désigner un mulet; mais il n'aurait pas dit *le cheval à longue oreille*. *Coursier* et *cheval* ne sont donc pas toujours synonymes: leur différence paraît surtout de la prose aux vers. *Cour-*

sier est plus générique que *cheval* ; il convient à plus d'animaux ; il est moins technique , et par conséquent plus poétique , c'est-à-dire , plus commode aux versificateurs. Il en faut dire autant de *reptile* et de *ver* , etc. Mais les noms d'*Hercule* et d'*Alcide* , ou de *Jupiter* et de *Jupin* , ou de *Phœbus* et d'*Apollon*, etc., signifiant la même personne , qui croirait qu'ils ne sont pas synonymes en effet ? Il est pourtant certain qu'un homme qui dirait *Jupin* au lieu de *Jupiter* , ou bien *Alcide* au lieu d'*Hercule* , aurait un air d'affectation , et serait presque aussi ridicule que s'il disait de par le *monarque* , au lieu de dire de par le *roi*. Ces deux mots , *roi* et *monarque* , l'un grec et l'autre latin , s'appliquent tous deux également à la personne du souverain. Mais , s'ils ont au fond une vraie synonymie , ils n'en ont pas dans l'usage ; et ce n'est point de par *Vaugelas* ou *Port-Royal* qu'il est défendu de les confondre : c'est sous peine de ridicule : cette règle en vaut bien une autre.

Faire des synonymes n'est donc autre chose que rassembler dans de courtes phrases , comme autant de petits tableaux , toutes les différences plus ou moins sensibles qu'offrent des mots dont les acceptions s'avoisinent assez pour

qu'on s'y trompe. C'est, par exemple, chercher des nuances entre *complot*, *conspiration* et *conjuratation*, etc. Mais, dira-t-on, ces différences se trouvent dans tous les livres bien écrits, et on n'a qu'à les lire. Sans doute elles s'y trouvent, mais éparses et fondues : elles sont un des grands secrets du style. Il faut donc les détacher et les grouper pour qu'elles deviennent plus frappantes. Un livre de synonymes est aux belles pages de *la nouvelle Héloïse* ou à *la Phèdre* de Racine, ce qu'un traité sur les couleurs serait aux belles peintures de Raphaël ou de Titien. Ce traité ne ferait jamais un grand peintre ; et nous avouons que les synonymes de l'abbé *Girard*, ou de M. l'abbé *Roubaud*, ne produiront jamais un écrivain. La nature seule donne le talent ; et l'art poétique de Boileau, qui fait plaisir à proportion de ce qu'on est digne de le lire, ne rend pas poète.

Il y a deux manières de faire des synonymes : c'est de les chercher dans les auteurs classiques, ou de les créer. La première méthode est sèche et imparfaite, quoiqu'elle paraisse la plus utile au premier coup-d'œil. La deuxième dépend de l'esprit et de la finesse qu'on y met. L'abbé *Girard* l'a employée, et quelquefois avec tant

de succès: sa métaphysique est souvent si subtile et si vraie à la fois, qu'on pourrait intituler la plupart de ses synonymes: *Éléances françaises*. Ses successeurs, pour avoir trop épargné l'esprit, ce superflu chose si nécessaire, ont fait des livres accablants.

Il faut que ce travail ingénieux et presque inutile des synonymes, ait une sorte d'attrait, puisqu'on a vu tout Paris s'en occuper, et que les synonymes ont été une des fièvres du temps.

Ce qui distingue M. l'abbé *Roubaud*, ce n'est donc pas l'art de faire des synonymes, puisque cet art est si peu de chose en lui-même; mais c'est l'heureux choix de ses exemples, soit qu'il les crée, ou qu'il les cite. Dans ce dernier cas, son érudition est d'un choix piquant, et peut seule former un jeune homme. Et quand M. l'abbé *Roubaud* parle d'après lui-même, il glisse, sous l'enveloppe de ses exemples, des leçons de morale et de politique, dont une tête pensante, un citoyen et un honnête homme, peuvent faire leur profit. En effet, qui peut empêcher un auteur qui fait des synonymes, d'y mettre l'esprit, la profondeur et l'élégance dont le ciel l'a doué? Alors ce n'est plus comme synonyme qu'on lit son livre, mais comme recueil de maximes et

de pensées. Les titres de la plupart des livres ne sont qu'un prétexte pour le génie.

On peut faire deux reproches assez graves à M. l'abbé *Roubaud*, l'un de n'être pas assez précis, l'autre de n'être pas toujours clair: or, la précision et la clarté sont indispensables dans un ouvrage de la nature du sien; on lui objecte encore l'usage trop fréquent des rêveries de M. *Gebelin* sur les étymologies des mots.

Par exemple, dans une courte épître dédicatoire à l'Académie Française, M. l'abbé *Roubaud* débute par une phrase où l'on peut mettre le sujet à la place de l'objet, et l'objet à la place du sujet, sans aucun mouvement: ce qui est assez singulier dans un *Traité des Synonymes*. Voici la phrase: « Le désir de » soumettre mon ouvrage à votre jugement, » m'a inspiré le dessein de vous en offrir » l'hommage ». Mettez: *Le dessein de soumettre mon livre à votre jugement, m'a inspiré le désir de vous en faire l'hommage*; ou bien: *le désir de vous faire hommage de mon livre, m'a inspiré le dessein de le soumettre à votre jugement*, et vous aurez le même résultat. Vers la fin de l'épître, l'auteur dit des règles de *Vaugelas*, que l'Acadé-

mie y fit *imprimer le sceau* de son approbation. A la rigueur, il faudrait *apposer le sceau*. Tout ceci est fort minutieux.

Dans sa préface, M. l'abbé *Roubaud* dit :
« Que les idées particulières que chaque mot
» synonyme d'un autre, dans un sens, ren-
» ferme dans ses autres acceptions, à l'exclu-
» sion de son synonyme, indiquent les diffé-
» rences sensibles et distinctives des deux
» termes, puisqu'elles supposent dans l'un
» une propriété que l'autre n'a pas. »

Cela n'est pas trop clair, quoiqu'incontestable : quand on a des observations subtiles à faire, on ne saurait employer trop d'images. Il serait aisé de prouver que le style figuré est toujours le plus clair et le plus précis : ôtez l'imagination, l'esprit humain ne vole plus ; il se traîne à pas lents sur les objets, et ternit tout ce qu'il touche. « Je sais, ajoute l'auteur,
» la valeur des mots si on ne me la demande
» pas : dès qu'on me la demande, je ne la sais
» plus ; les termes me manquent, les termes
» propres manquent peut-être à la langue pour
» exprimer des idées fines d'une manière claire
» et nette. Une définition rigoureuse sera trop
» courte, et je ne serai pas assez intelligible ;
» si je la développe assez pour la mettre à

» portée de tous les esprits , je serai diffus ».
Voilà , en effet , les pièges qu'il faut éviter en écrivant sur des sujets métaphysiques. M. l'abbé *Roubaud* s'en est presque toujours tiré en maître ; on voit que , plein d'un véritable respect , et j'ose dire d'une sorte d'amour pour la langue , il voudrait la défendre de ces expressions exagérées que les petits esprits emploient avec une sorte de fureur en parlant des petites choses. Ce défaut est surtout remarquable dans les conversations et dans les mémoires d'avocats ; et c'est ce qui fait la fausse éloquence. Il ne faut pas parler de la mort d'un lapin comme de la guerre d'Amérique , ou du talent d'un coiffeur comme on parlerait de *Racine* et de *Voltaire*.

La manie des équivoques nommées calembourgs n'a point échappé à M. l'abbé *Roubaud* : cette manie fait qu'il n'y a bientôt plus de mot innocent dans la langue. Enfin , M. l'abbé *Roubaud* parle de l'obscurité et du néologisme , défauts qui distinguent la plupart de nos jeunes écrivains ; mais comment persuader à un homme qui a obtenu plus d'un prix d'éloquence , qu'il est obscur et néologue ? Il est au contraire persuadé qu'il a fait penser son lecteur quand il l'a fait suer. Il est

pourtant vrai que celui qui ne rend sa pensée que d'une manière louche et entortillée, propose réellement un problème, et que ce problème n'est résolu que par celui qui parvient à la bien exprimer.

Mais, dira-t-on, la pensée a l'air commun quand elle est rendue d'une manière commune : on est obligé de la rajeunir, et de l'orner par l'expression. J'en conviens ; mais c'est le talent qui manque : sans lui on ne fait que des efforts malheureux. Voyez tous les grands écrivains, ils n'ont régné que par l'expression. *J. J. Rousseau* a fait taire la renommée de tous ceux qui avaient écrit avant lui sur les devoirs de la maternité : le génie égorge ceux qu'il pille.

C'est donc une vérité bien reconnue, que l'expression fait tout : elle donne cours aux idées, en les chargeant de sa puissante empreinte. Il y a plus ; c'est dans la parole que se fait la véritable génération de la pensée, et pour citer un ouvrage qui va paraître : « Les
» idées font le tour du monde : elles roulent
» de siècle en siècle, de langue en langue,
» de vers en prose, jusqu'à ce qu'elles
» s'enveloppent d'une image sublime, d'une
» expression vivante et lumineuse qui ne les

» quitte plus ; et c'est ainsi qu'elles entrent
» dans le patrimoine du genre humain. »

Les synonymes les plus piquants sont ceux qui devièment bons mots. On a dit de je ne sais quel archevêque de Paris, qui ne songeait qu'à une moitié de son troupeau , qu'il était plus berger que pasteur. Voilà les seuls synonymes que doive se permettre l'homme d'esprit, quand il est dans le monde ; tout le reste vise au pédantisme , à moins qu'on ne fasse un véritable travail sur la langue.

Nous ne finirions pas , si nous citions tous les excellents articles qui se trouvent dans M. l'abbé *Roubaud*. Comme ses synonymes sont un de ces livres qu'il faut avoir , nous croyons plus utile et plus court de relever ce qui a pu échapper à sa sagacité. Il n'est pas étonnant qu'entouré d'objets trop ressemblants, son ceil ébloui se soit trompé sur les nuances.

Par exemple , malgré les détails et les explications de l'auteur, je n'entends pas trop pourquoi l'empereur Claude est *détestable* , *Catiline abominable* , et Cromwel *exécrable*. Il me semble que ces épithètes n'appartiennent pas à ces trois hommes d'une manière si exclusive , et que tous trois ont été , dans les

différentes actions de leur vie , tantôt *détestables* , tantôt *abominables* , tantôt *exécrables* .

La gradation de ces trois mots est plus heureusement marquée dans l'exemple suivant :

« *Denis* le tyran , informé qu'une vieille
 » femme priait les Dieux chaque jour de con-
 » server la vie du prince , et fort étonné qu'un
 » de ses sujets s'intéressât à son salut , inter-
 » rogea la vieille sur le motif de sa bienveil-
 » lance. Dans mon enfance , lui dit-elle , j'ai
 » vu régner un prince *détestable* , je souhaitai
 » sa mort ; mais un tyran *abominable* lui
 » succéda. Je fis contre celui - ci les mêmes
 » vœux ; mais nous eûmes un tyran pire en-
 » core : ce monstre *exécrable* , c'est toi ; je
 » prie les Dieux de ne pas me montrer ton
 » successeur. »

Au synonyme de *parfait* et d'*accompli* , l'auteur cite et loue M. *Beauzée* , qui nomme *Cartouche* un brigand accompli , et *Alexandre* un parfait brigand. Ce sont de ces phrases qu'il faut pardonner à un écrivain estimable , mais qu'il ne faut pas louer et donner pour exemple. M. l'abbé *Roubaud* est plus heureux dans ce même article , quand il dit que , parmi les princes parfaits , on trouve St.-Louis , et que ,

dans un siècle plus éclairé, il eût été un monarque accompli. La différence de ces deux mots est observée aussi habilement dans les deux phrases suivantes :

« *Grandisson* est le héros de romans le
 » plus accompli, pourquoi donc est-il si peu
 » goûté ? parce qu'il est trop *parfait*. On dit
 » qu'il n'y a point d'homme *parfait*, et tout
 » aussitôt on vous cite vingt personnes accom-
 » plies. La raison a sa langue, et le monde la
 » sienne. »

Ce que l'auteur dit de l'*acte* et de l'*action*, est sans réplique ; mais c'est aussi un peu trop étendu. L'abbé *Girard* suffisait, quoi qu'en dise M. l'abbé *Roubaud*. La puissance en *action* produit des *actes* ; ce n'est pourtant pas que M. l'abbé *Roubaud* ne relève souvent M. l'abbé *Girard* avec avantage.

Aux mots d'agriculteur, de colon, de cultivateur et de laboureur, on trouve des idées économiques, présentées avec intérêt et modération. Mais j'avoue que, dans les mots de *facile* et d'*aisé*, M. l'abbé *Roubaud* et M. *Beauzée*, réunis, ne me paraissent pas avoir raison contre l'abbé *Girard*. On dit d'une maison que l'entrée en est *facile* au figuré, pour ex-

primer que les maîtres ne font pas de grandes difficultés à ceux qui se présentent; et on dit que cette entrée est *aisée*, quand elle est large et commode à passer. On dit d'une femme qui ne se défend pas, qu'elle est *facile*, et d'un habit qui ne gêne pas, qu'il est *aisé*, etc.

Observons que toutes ces différences, improprement appelées *synonymes*, se trouvent toujours dans le passage du propre au figuré, et sont le double pivot sur qui roulent toutes les langues. Par exemple, le *sang* fait *les alliances*: la bonne politique et le *patriotisme* font *des confédérations*; les guerres civiles et les schismes produisent *des ligues*: c'est fort bien; mais on dit *des alliances de mots*, *des alliances d'idées*, et non *des confédérations* et *des ligues* de mots et d'idées. On pourrait à chaque page des synonymes, soit de M. l'abbé *Girard*, soit de M. l'abbé *Roubaud*, ou de M. *Beauzée*, ou de toute l'Encyclopédie, faire de pareilles observations sur les différents effets que produit le passage des mots du naturel au figuré. Voilà sur quoi ces MM. ont toujours glissé; et c'est pourtant là le grand mystère du langage. Un mot par lui-même n'est rien qu'un assemblage de lettres;

mais une expression est tout : c'est d'elle que les mots attendent la vie. L'expression est une assemblée plutôt qu'un assemblage de mots : elle les réunit et les allie pour peindre un sentiment, une image, une pensée. « En vain, » dit *Montesquieu*, il s'éleva, vers le déclin » de l'empire, des princes qui repoussèrent » les hordes du nord ; il fallait bien que ces » barbares, adossés aux limites du monde, » refoulâssent sur l'empire Romain. » Et ailleurs : « *Attila*, dans sa maison de bois, levant » des contributions avec des armées, et des » soldats avec l'or de l'empire, faisait ainsi un » perpétuel trafic de la frayeur des Romains. »

Certainement *adossé* et *trafic* sont des mots comme des autres, qu'on trouve dans tous les dictionnaires ; mais *adossé aux limites du monde*, *trafiquer de la frayeur des Romains*, sont des expressions grandes comme l'empire, des expressions qu'on trouve dans *Bossuet*, *Pascal*, *Corneille* et *Racine*, et dont *Voltaire* est toujours avare dans sa prose.

J'observerai, à ce sujet, que d'*Alembert* qui a fait quelques synonymes, et qui était propre à ce genre de travail, était si frugal dans son style, que dans la préface de *l'En-*

cyclopédie, qui porte son nom, il dit que la Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'histoire. Assurément il y a peu de phrases plus triviales que celle-là; et cette image est passée en proverbe, sans compter qu'elle évite de longs verbiages pour exprimer la même idée; mais le philosophe, effrayé du coup hardi qu'il vient de faire, en demande aussitôt pardon, en ajoutant *s'il est permis de s'exprimer ainsi*.

Aux synonymes d'*appaier* et de *calmer*, on est d'abord embarrassé par la ressemblance, et l'abbé *Girard* y a été trompé; mais en y réfléchissant, on trouve bientôt les différences. Nous appaisons Dieu et un juge irrité; et nous calmons un coupable agité de remords; mais la mer s'appaise ou se calme, et les vents se calment ou s'appaisent.

On est *apprêté* dans son discours, *composé* dans son maintien, et *affecté* dans son langage et dans ses manières: voilà qui est juste. Mais dire que la précieuse est *apprêtée*, la prude *composée*, la minaudière *affectée*, c'est tomber dans des distinctions inutiles et fausses. La précieuse est *affectée*, *composée*, *apprêtée* tout à la fois, et on en peut dire autant des

deux autres. Il est mieux de dire que le pédantisme est *apprêté*, l'hypocrisie *composée*, et la coquetterie *affectée*; encore est-ce en général.

A l'article *arracher* et *ravir*, M. l'abbé *Roubaud* observe fort bien qu'on arrache une dent, et qu'on ravit une fille; mais on a de la peine à l'entendre quand il dit « qu'*Alexandre*, » ayant forcé une ville dans l'Inde, se trouve » obligé de combattre les habitants pour les » sauver, s'il ne veut que, par une mort » volontaire et jurée, ils lui *ravissent* la satisfaction de les traiter en hommes libres et » en héros. »

On voit bien dans les mots d'*attache* et d'*attachement*, ce passage du naturel au figuré, dont nous avons déjà tant parlé. L'*attache* sans *attachement* n'est qu'esclavage. Ainsi, l'*attache* du mariage est si forte, qu'il peut se passer d'*attachement*.

L'abbé *Girard* a fait un article très-agréable sur les *attraits*, les *appas* et les *charmes*, et M. l'abbé *Roubaud* le rapporte tout entier; mais ses critiques ne nous ont pas semblé assez motivées.

En traitant des mots *complaisance*, *défé-*

rence et *condescendance*, l'auteur remarque que tous nos Dictionnaires n'ont d'autre finesse que d'expliquer et de définir ces mots les uns par les autres : ils disent que la *déférence* est une *complaisance*, et la *complaisance* une *condescendance*, etc. Voilà, en effet, le lecteur bien avancé. J'avoue que les définitions ne sont pas aisées à faire, et que les philosophes eux-mêmes, tels que *la Bruyère*, aiment mieux décrire la *complaisance* par ses effets, que de la définir ; et que les moralistes font de ces trois mots les caractéristiques du vice ou de la vertu, à volonté : on n'a qu'à l'essayer. On se concilie les cœurs par des *complaisances*, et on se déshonore aussi par des *complaisances*.

Le verbe *défendre* n'est pas suffisamment travaillé ; il fallait expliquer pourquoi on dit, *défendre* un royaume et *défendre* un jeu de hasard, l'un avec des armées, et l'autre avec des menaces. Dans le premier cas, c'est *protéger* ; et dans le second, c'est *prohiber*.

L'auteur indique entre *détail* et *ruine* une sorte de conformité qu'on ne soupçonne pas au premier coup-d'œil. Leur pluriel a un sens différent de leur singulier ; ainsi *la ruine* d'un

bâtiment, ou *ses ruines* ; le *détail* d'une histoire, ou *ses détails*, sont des choses absolument différentes ; comme il est aisé de s'en convaincre en y réfléchissant.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cet important ouvrage. M. l'abbé *Roubaud* nous pardonnera d'avoir parlé avec un peu de sévérité de quelques-uns de ses articles. Un philosophe, qui ne voit dans ses recherches sur les origines et les analogies des mots qu'un moyen de plus de rapprocher les hommes, en leur ouvrant des communications nouvelles et faciles, ne peut nous savoir mauvais gré d'avoir cherché la vérité avec lui.

Nous aurions pu nous étendre sur la partie de cet ouvrage, à laquelle M. l'abbé *Roubaud* semble tenir davantage, sur le parti qu'il a tiré de la terminaison des mots pour en former leur caractéristique ; mais ce travail aurait fatigué le lecteur, qu'on ne saurait trop ménager, quand on n'a que des choses utiles à lui dire.

Nous avons eu aussi l'occasion de parler du placement des épithètes, avant ou après le nom, ce qui change totalement le sens d'une expression ; comme *honnête homme* et

homme honnête, et de ces épithètes dont la place ne fait rien au sens de la phrase, mais beaucoup à l'élégance; comme voilà de *considérables hommes*, au lieu de, voilà des *hommes considérables*.

Nous aurions pu établir une règle absolument neuve à ce sujet, et tirer à jamais d'embarras les étrangers, les jeunes gens et les femmes. On saurait pourquoi on dit également *paisibles bois* et *bois paisibles*, et non *choses possibles* et *possibles choses*, etc. Mais tout cela tient à un système sur la langue française, que nous développerons un jour dans un *Prospectus* sur la manière de classer les mots; c'est-à-dire, de composer un nouveau Dictionnaire, sans pourtant renoncer à l'ordre alphabétique.

On dit que *César* avait entrepris ce travail sur sa propre langue (1), qui était à ses yeux un métal d'alliage, et dont les éléments de diverses natures avaient besoin d'être fondus et incorporés. Je conçois en effet que tous

(1) Ce grand homme avait déjà écrit un *Traité de analogiâ verborum*.

les bons esprits, dans tous les temps, ont dû être fatigués de la bigarrure de leur jargon. On peut, sans rien innover, remédier à ce grand abus, par une nouvelle forme de Dictionnaire; mais le moment n'est pas heureux; et peut-être dois-je à une vérité utile l'égard de ne pas la présenter moi-même, puisque je ne puis lui donner un parti.

LETTRE

DE M. LE PRÉSIDENT DE***

A M. LE COMTE DE***.

Ce 8 juin 1782, au Château de Creuset.

NE vous défendez pas, Monsieur, de nous parler de M. l'abbé D... et de son Poème des Jardins : vous nous avez tant parlé de ses succès de société ! et maintenant que l'ouvrage paraît, et que vous nous l'envoyez, vous ne dites pas un mot de la sensation qu'il produit ? Quoi, ni votre avis ni celui des autres ! c'est nous abandonner au moment critique. Reprenez cette fois toute votre franchise, comme à l'apparition du Poème des Mois ; et songez que son auteur était bien escorté de plus de suffrages en entrant dans le monde, que M. l'abbé D... ne l'a jamais été. Vous savez avec quel empressement nous attendons les arrêts de la capitale pour fixer notre goût et nous donner un jugement sur les ouvrages d'esprit, sur les productions des

arts , sur les modes , sur tout. Et ne nous dites pas que ce soit là une tyrannie que Paris exerce sur les provinces ; car enfin , de quels gens cette capitale est-elle composée ? N'est-ce pas de nos amis , de nos enfans , de nos femmes ? N'y ont-ils pas apporté chacun les goûts et les idées de leurs villes et de leurs campagnes ? Aussi ne sont-ce que nos députés : ils stipulent pour nous avec une probité dont ils ne se doutent pas , et leurs décisions ne sont que le résultat du goût général. Hâtez-vous donc , Monsieur , de fixer le nôtre ; car , si vous tardiez plus long-temps , il s'établirait ici d'étranges idées sur le Poème des Jardins : nous en serions engoués lorsqu'à Paris on n'en parlerait plus , et nous aurions le désagrément accoutumé de rester toujours en chemin en courant toujours après vous.

J'ai l'honneur d'être , etc.

RÉPONSE DU COMTE DE***.

A Paris, ce 12 juin.

Ce n'est point sans quelque confusion, Monsieur, que je vais vous parler du Poème des Jardins, de M. l'abbé D. . . Il vient enfin de franchir le pas : il quitte un petit monde indulgent dont il faisait les délices depuis tant d'années, pour paraître aux regards sévères du grand monde, qui va lui demander compte de ses succès : enfant gâté, qui passe des mains des femmes à celles des hommes, et pour qui on prépare une éducation plus rigoureuse, il sera traité comme tous les petits prodiges.

Il semble en effet que l'exemple de quelques auteurs *trébuchés de si haut*, et sur-tout la catastrophe du Poème des Mois, auraient dû rendre nos cercles *plus retenus*. Mais comment ne pas se laisser corrompre, et comment résister aux séductions de l'amour propre ? Un auteur s'avance dans une assemblée, et dit à ses juges : *Vous êtes le monde pour moi, mais un monde d'élus ; et vos suffrages vont orcer le goût de cette multitude qui vous*

regarde et qui attend que vous lui donniez un jugement. L'auditoire ainsi préparé, l'auteur commence et lit, toujours prêt à vous dire, comme le mendiant espagnol : *Sont-ce des conseils que je te demande ?* aussi n'est-on pas tenté de lui en donner. De tirade en tirade, il promène ses regards sur tous les visages, pour recueillir les éloges : peu à peu l'enthousiasme gagne ; et, dans quelques lectures, la réputation d'un homme est sur les toits.

Quoique M. l'abbé D. . . n'ait pas négligé l'artifice des lectures particulières, on ne peut pas dire néanmoins qu'il ait abusé du prestige qu'il sait y mettre. Il s'est fait entendre, je l'avoue, dans les cercles d'hommes et de femmes, dans les musées, dans les loges maçonniques, dans les promenades, à l'académie, à la ville et à la campagne : mais on sait avec quelle répugnance il cédait toujours à l'importunité des curieux ; et c'est pour s'en délivrer sans doute, qu'après dix ans de complaisance pour eux, il vient enfin de se mettre sous la main publique. Pour faire, Monsieur, une sorte d'analyse de son Poème, et vous rendre compte de la sensation qu'il produit, je ne vous répéterai point ce qu'en disent ses

ennemis , car je ne lui en connais pas , mais ce qu'en disent les indifférents , et même ses amis , qui , après s'être fait un mérite avec l'auteur de se laisser entraîner par ses lectures , veulent encore s'en faire un avec le public , de se laisser ramener par les gens de goût .

Ses amis sont donc fâchés qu'après avoir copié , pour la forme , l'aride début de *l'art d'aimer* , et teint son langage des couleurs du sujet , il se mette , dans le premier chant , à diriger *l'eau , les fleurs , les gazons , les ombrages* ; dans le second , *les fleurs , l'eau , les ombrages et les gazons* ; et que , dans le troisième et dans le quatrième , il dirige encore *les ombrages , les fleurs , les gazons et les eaux* . Ce cliquetis et ce désordre qui règnent avec art dans tout le Poème , déroutent et fatiguent ses amis , qui n'ont pour se délasser qu'une continuité de préceptes , des semblants d'épisodes , une maigreur générale , et un défaut absolu d'intérêt et de mouvement . Car bien que le poète ait varié son mécanisme , et donné à son vers des attitudes différentes , ce n'est après tout qu'une volubilité de rythme , un mouvement intestin , et le Poème ne marche pas : on peut le prendre et le commencer , le quitter et le reprendre à chaque page ,

sans que le plan et même le sens en souffrent.

Ses amis sont encore très-fâchés que dans un ouvrage sur la nature, il ait dédaigné cette sensibilité des anciens qui anime tout, jusqu'aux moindres détails ; et cette philosophie des modernes qui allie sans cesse les observations de la ville aux sensations de la campagne : qu'il ait méprisé la mélancolie douce des Allemands, et la richesse des imaginations Anglaises. Mais, si les indifférents veulent conclure de ces plaintes mêmes que M. l'abbé D... n'a jamais eu ni *sensibilité* ni *enthousiasme*, ses amis le disculpent très-bien en disant qu'on doit chercher le secret du génie d'un écrivain dans la vie qu'il a menée ; ils observent que M. l'abbé s'est trop dissipé avec tout Paris, et qu'il y a trop réussi par son enjouement et ses bons mots, pour qu'il ait songé à plaire aux âmes sensibles et mélancoliques. C'est dans la solitude qu'on approfondit son cœur et sa langue, et M. l'abbé déteste la solitude : c'est aux champs que Virgile s'écriait : *O ubi campi* ; et M. l'abbé n'aime pas les champs. Mais ils espèrent bien que ses tableaux légèrement esquissés et ses images de profil plairont aux gens du monde, sans leur causer la fatigue d'une seule sensation.

Je vois ensuite des gens qui soutiennent que, si la gaîté de M. l'abbé ne lui a pas permis les élans d'une âme profondément affectée, et si son indifférence pour la campagne nous a privés de ces choses senties qu'on cherche dans son Poème, il aurait au moins dû, en y transportant les sensations des autres, les grouper de manière qu'il en résultât des masses, des oppositions, des tableaux, un ensemble : tandis qu'on n'y rencontre que préceptes sur préceptes, détails commencés, conceptions avortées, partout en un mot la sécheresse et non l'ordre didactique. Que n'a-t-il fait, disent-ils, le plan d'un jardin entier, comme Milton, ou plutôt que ne lui a-t-il fait un vol tout entier ? Ils prétendent même qu'un peintre ne pourrait jamais dessiner un tableau d'après M. D... Ils veulent enfin que non seulement il ait manqué de grandeur dans la conception, d'abondance dans les moyens et d'ordre dans les détails, mais encore qu'il ait négligé les ressources d'un bon esprit, d'un esprit simplement juste, et que toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, il n'ait pas songé à la fortune de l'ouvrage entier. Remarquez bien que ces gens-ci ne sont que des indifférents.

Ses amis répondent (et c'est ici qu'ils triom-

phent) que si M. l'abbé n'a point employé la puissance des masses, la clarté du plan et la grandeur de l'ensemble, c'est la construction physique de sa tête qui ne l'a pas permis ; ils ajoutent qu'il y aurait de l'ingratitude à exiger qu'une créature si délicate s'exténuât à travailler un plan et à remuer des masses. Faut-il exposer *l'unique Poète que nous ayions* ? Car enfin, bieu qu'il manque de sensibilité, de philosophie et d'enthousiasme, et quoique Gesner, M. de Saint-Lambert et Thompson ayent de tout cela, n'est-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-dessus d'eux par la voix publique ; et n'est-ce pas au moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer (1) ? Tant l'éclat des épithètes, quelques formes de style, le mécanisme de certains vers, et surtout la coquetterie des lectures particulières, ont excité le zèle des Dames et des gens du monde (2) ! D'ailleurs ce décousu qui règne dans tout le Poème, croirait-on qu'on ne peut pas en conscience le re-

(1) Voyez le *Mercure* du juin 1782.

(2) Un homme d'esprit qui avait des succès dans les sociétés, disait : *Où n'irai-je point ; si les gens de lettres laissent dire les gens du monde !*

procher à M. l'abbé D... Ce sont ses amis qui ont tort et qui le confessent. M. l'abbé leur a demandé pendant dix ans quel titre il donnerait aux différents morceaux qu'il leur lisait : on l'a laissé tout ce temps-là dans la plus affreuse indécision, et ce n'a été qu'à toute extrémité qu'il a donné au recueil de ses feuilles le titre que vous voyez ; encore n'a-t-il pu les y attacher toutes, et des coupons qui lui restent il compte faire un petit Poème sur les Paysages.

Mais au fond je suis charmé de vous dire, Monsieur, que ses amis sont vraiment consternés de ne pas retrouver au Poème des Jardins quelque physionomie des Géorgiques (1) : ils s'attendaient que leur Poète aurait rapporté du commerce de Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet ; ces transitions heureuses, enfin ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'es-

(1) Ouvrage où M. l'abbé Delille paraît animé du feu de son modèle. Il l'égale quelquefois, et on voit qu'il eût pu l'égaler plus souvent, si le génie de notre langue n'était point inférieur à celui de la langue de Virgile. Le traducteur est surtout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision que d'élégance et de naturel. (L'abbé Sabathier).

prit dans sa route invisible. Ils conviennent entre eux que, pour s'être si long-temps mesuré avec le Poète romain (1), il n'a fait, au lieu de s'agrandir, que se disloquer les membres, et qu'il est sorti boiteux, comme Jacob, de sa lutte avec un Dieu.

Quant au fond du Poème, ils répandent tout haut que M. l'abbé D... n'en est pas responsable, parce que s'étant entouré de cette multitude incroyable d'ouvrages qui ont paru depuis vingt ans en Angleterre, en Allemagne et en France sur les Jardins, il n'en a fait, pour ainsi dire, que l'extrait; et ils offrent de prouver que non seulement les préceptes, mais encore les idées premières, les descriptions et jusqu'aux plus petits détails sont puisés dans des sources respectables : de sorte que M. l'abbé n'est coupable de rien que du style.

Ses amis veulent donc attirer tout le monde sur le terrain du poète : ils veulent qu'on n'examine en lui que le style, qu'on juge enfin une composition entière vers par vers!

(1) Un mauvais plaisant appelle les bons vers de M. l'abbé D... *les Stigmates de Virgile.*

procher à M. l'abbé D... Ce sont ses amis qui ont tort et qui le confessent. M. l'abbé leur a demandé pendant dix ans quel titre il donnerait aux différents morceaux qu'il leur lisait : on l'a laissé tout ce temps-là dans la plus affreuse indécision, et ce n'a été qu'à toute extrémité qu'il a donné au recueil de ses feuilles le titre que vous voyez ; encore n'a-t-il pu les y attacher toutes, et des coupons qui lui restent il compte faire un petit Poème sur les Paysages.

Mais au fond je suis charmé de vous dire, Monsieur, que ses amis sont vraiment consternés de ne pas retrouver au Poème des Jardins quelque physionomie des Géorgiques (1) : ils s'attendaient que leur Poète aurait rapporté du commerce de Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet ; ces transitions heureuses, enfin ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'es-

(1) Ouvrage où M. l'abbé Delille paraît animé du feu de son modèle. Il l'égale quelquefois, et on voit qu'il eût pu l'égaler plus souvent, si le génie de notre langue n'était point inférieur à celui de la langue de Virgile. Le traducteur est surtout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision que d'élégance et de naturel. (L'abbé Sabathier).

on ne retrouve les analogues dans quelque poète ; c'est-à-dire , que M. l'abbé s'est emparé des plus belles coupes de phrase et des expressions les plus poétiques qu'il a pu recueillir : d'autant qu'il est doué d'une mémoire prodigieuse et qu'il ne l'a pas embarrassée d'autres choses. En ceci tout le monde avoue qu'il s'est conduit en homme sage de s'entourer ainsi d'autorités pour le fond et pour le style. J'ai déjà vu une partie de l'œuvre que les *indifférents* préparent, et vous l'aurez dès qu'elle paraîtra.

Au reste , car ceci doit vous ennuyer , je vous dirai qu'*amis* et *indifférents* ont été fort surpris du peu de respect que M l'abbé D... vient de témoigner pour sa réputation : ils espéraient tous en effet d'opposer le Poème des Jardins aux Géorgiques , à Thompson , à toute l'Allemagne ; et au lieu de l'ouvrage ils ne peuvent encore opposer que le grand nom de l'auteur. Il aurait pu , disent-ils , soutenir la gloire de la nation chez l'étranger , et leur donner en ce moment une distraction heureuse pour nous : il ne l'a point fait. Mais on assure , pour nous consoler , que le Poème sur les Paysages , qui paraîtra bientôt , réparera tout , pourvu que ses amis ne retiennent

Je ne me chargerais pas quant à moi d'une telle corvée , et j'y serais maladroit. Je ne sais pas dépecer un ouvrage , et j'ai ouï dire aux gens de l'art que ce moyen si favorable à M. l'abbé D... serait funeste à tous les grands écrivains. Je vous avouerais seulement pour mon compte que le style du Poème des Jardins fatigue mon attention , comme le jeu d'un prisme devant mes yeux fatiguerait ma vue : et si vous me poussiez , je pourrais , en ouvrant au hasard le premier chant , y trouver beaucoup de vers mal faits , secs et durs ; des constructions vicieuses , des énigmes , des affectations , des répétitions de formes , des transitions malheureuses , etc. etc. Vous n'avez qu'à parler.

J'oubliais de vous dire que les *Indifférents* préparent un petit travail sur ce poème : touchés sans doute de l'offre qu'ont faite *les amis* de prouver que l'ouvrage de M. l'abbé D... lui était étranger quant au fond , et qu'il n'a fait , pour ainsi dire , que déménager les pensées et les descriptions des allemands et des anglais : les *indifférents* , dis-je , se sont piqués d'honneur , et ils offrent de prouver à leur tour qu'il n'y a presque pas dans le Poème des Jardins de vers frappant , de forme de style dont

P. S. Je crois que les Jardins de M. l'abbé D. . . feront faire une nouvelle édition des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. On les achète de tous côtés. C'est le mauvais repas du jour qui fait songer au bon souper de la veille.

pas trop long-temps cette production dans leurs cercles.

Maintenant souvenez-vous, Monsieur, que moi qui suis ainsi que vous des *indifférents*, j'eus l'honneur de vous dire, lorsque la traduction des Géorgiques parut, que l'auteur était un abbé, candidat au Collège royal, âgé d'environ quarante ans, connu par quelques Epîtres fort longues, d'un style sec et décousu, mais dont on avait retenu quelques beaux vers : qu'il me paraissait que Virgile avait fort rectifié sa manière, en le forçant à une allure plus ferme et lui prêtant le charme des formes antiques : qu'aussi, à la sécheresse et au défaut de sentiment près, cette traduction était un fort bel ouvrage (1). Maintenant donc j'aurai l'honneur de vous dire aussi que les Géorgiques effacent encore ce dernier opuscule sur les Jardins, comme elles effacèrent autrefois les Épîtres, et qu'il paraît que dans ce Poème-ci M. l'abbé D... est absolument revenu à lui-même.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) M. de Voltaire disait :

Vainement de Virgile, élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé son auteur.

comme la scène est en l'air, rappelons-nous, avant de passer outre, deux notions familières à l'Europe depuis près d'un siècle. 1°. *Qu'il s'exhale de tout corps qui se pourrit, qui fermente ou qu'on échauffe, un air fixe, inflammable, méphitique, appelé GAZ, VAPEUR, FUMÉE, AIR ARTIFICIEL.* 2°. *Que ce gaz, quel qu'il soit, diffère essentiellement de l'air que nous respirons; car il est ordinairement plus léger, et les animaux, qui ne peuvent vivre sans l'un, expirent aussitôt dans l'autre (1).* Observez que le gaz, obtenu par la dissolution des métaux, monte plus vite que la fumée et que les vapeurs données par la putréfaction ou la fermentation (2). Rappelez-vous aussi que l'air n'est point dans son état naturel autour de nous; qu'il est comprimé par tout le poids de l'atmosphère; et c'est ce qui fait sa densité et son élasticité (3). Qu'il est toujours épaissi par le froid, ou raréfié par la chaleur; et c'est ce qui fait les variations du baromètre. Qu'à mesure que nous monterions dans l'atmosphère un mille, deux mille, trois mille, quatre mille, par progression arithmétique, nous rencontrerions l'air une fois, deux fois, quatre fois, huit fois moins épais, par progression géométrique. D'où vous conclurez que les vapeurs

LETTRÉ

A M. LE PRÉSIDENT DE***,

*Sur le Globe aérostatique , sur les Têtes-
parlantes , et sur l'état présent de l'opinion
publique à Paris.*

JE voudrais bien , Monsieur , vous peindre l'état des choses et des esprits dans cette capitale. La province est , dites-vous , dans l'attente de quelque révolution , et je conçois en effet la situation où vous devez être : quand les opinions fermentent à Paris , le reflux se fait sentir dans les provinces. Mais , comment pourrai-je , Monsieur , vous expliquer avec clarté ce qui est en confusion ici ? Comment fixer un tableau si mobile ? C'est entreprendre l'image du chaos ; elle ne doit pas ressembler l'instant d'après. Je vais pourtant , sans attendre que la tempête soit passée , vous crayonner le Paris du moment ; car les têtes ne se calment pas ici , elles se tournent vers d'autres objets , et on renonce toujours à la décision du procès , quand le moment de prononcer est venu.

Occupons-nous d'abord du globe , puisque c'est sur lui que tous les yeux sont fixés ; mais

bulle avec du gaz, elle se détachait brusquement du chalumeau, et allait constamment frapper le plafond. On avait mille fois aussi vu des bulles d'air, s'échappant du fond de l'eau, remonter à sa surface; et on savait que l'air, s'élevant dans l'eau, représentait assez bien le gaz s'élevant dans l'air (6). Enfin, le mécanisme des nuages et des vapeurs qui s'élèvent de la terre et de l'eau, était connu : ce sont des amas de petits balons remplis du fluide qui produit le tonnerre, et recouverts d'une enveloppe aqueuse qui fait la pluie ou le givre, la neige ou la grêle, selon les différentes hauteurs où ces balons se trouvent dans l'atmosphère.

Voilà, en effet, ce qui composait le catéchisme des gens suivant les cours de physique, de ces personnes qui ne quittent pas l'antichambre des sciences. Toutes ces notions circulaient dans le monde, et alimentaient quelquefois les conversations les moins distinguées. A quoi tenait-il donc qu'on n'en tirât une conclusion pratique? Pourquoi ne se disait-on pas : *La fumée qui s'élève de nos foyers n'est qu'un assemblage de globules qui emportent leur humide enveloppe avec eux : or, si nous rassemblons une quantité de ces globules, et que nous en formions un globe, il emportera aussi*

montent par un mouvement accéléré ; parce que , rencontrant toujours un air moins dense , et par conséquent moins de résistance , elles tendent plus librement et plus vite au lieu de leur repos ; et parce qu'enfin elles sont toujours poussées par la masse d'air qui se met entre elles et la terre : cette masse , qui s'augmente de moment en moment , les soutient mieux à mesure qu'elles s'élèvent et se dérobent davantage aux lois de la pesanteur (4).

Ces idées étaient présentes à tous les esprits , et on en avait tiré quelques inductions. On savait que l'air , sortant de nos poumons plus léger qu'il n'y est entré , s'élève malgré les parties hétérogènes qu'il entraîne avec lui , et monte jusqu'à ce que , refroidi par l'atmosphère , il s'y mette en équilibre (5). On avait fait la double expérience des bulles de savon , soufflées d'abord avec de l'air ordinaire , et ensuite avec du gaz ; et on s'était apperçu qu'une bulle n'étant que l'haleine de l'homme , enveloppée d'une pellicule huileuse , ce composé pouvait bien ne pas tomber tout à coup , et même se balancer quelques moments , lorsque étant bien gonflé d'un souffle tiède et léger , il ne pesait pas plus que le volume d'air dont il tenait la place ; mais , lorsqu'on soufflait la

tiennent. Ce petit lieu est , à ce qu'on dit , l'artère du bon goût , et s'est quelquefois rendu aussi redoutable aux académies , que l'était au portique et au lycée le tonneau de Diogène. C'est là , en effet , qu'on va tâter le pouls à notre littérature , à la politique , à la musique ; mais les voûtes obscures et basses de ce caveau n'avaient pas encore entendu parler de physique. Dès que la nouvelle du globe aérostatique y a retenti , et qu'on a su que M. de Montgolfier lui-même arrivait , il en est sorti un cri de surprise et d'admiration. Un des premiers habitués de ce lieu , physicien très-distingué , comme il le dit lui-même , s'est aussitôt attaché à M. de Montgolfier.

Mais les souscripteurs de M. Charles , qui , par ses cours brillants et multipliés , a fort accru parmi nous le goût de la physique ; ses souscripteurs , dis-je , se sont rassemblés autour de lui avec des murmures et des clameurs. *Comment* , lui ont-ils dit avec amertume , *avez-vous pu négliger de nous faire une si belle expérience ! Vous nous en expliquiez les principes , et vous n'en faisiez pas l'application ; cependant un provincial vous en ravit l'honneur ; faites-nous-en du moins la répétition , car nous aussi nous voulons un globe.*

son enveloppe, si elle est assez légère. Pourquoi, dis-je, ne pas songer à cela? C'est qu'il n'est rien de si absent que la présence d'esprit. On avait tout cela sous les yeux, mais on ne le voyait pas; on le savait, mais on ne se le disait pas.

Il s'est rencontré dans le Vivarais un homme qui se l'est tenu pour dit; c'est M. de Montgolfier, d'Annonay. Tenant un jour une boule de papier creuse et ouverte, et l'ayant par hasard laissée se remplir de fumée, il l'a vue, non sans surprise, s'échapper de ses mains, et monter dans les airs. Il s'est hâté de répéter son expérience, non pas comme nos savants, au fond de leurs cabinets, mais en public, avec un appareil imposant, et comme un homme sûr d'enlever des montagnes. Son globe de papier avait plus de cent pieds de circonférence. Le succès de l'expérience a été complet, et le bruit, en ayant pénétré jusqu'à Paris, y a fait une sensation incroyable; la simple application d'un principe connu a frappé comme une grande découverte.

Avant d'aller plus loin, il faut que vous sachiez que dans notre capitale, au fond du jardin du Palais-Royal, il se trouve un petit café nommé *le Caveau*, terrible par le méphitisme qui s'en exhale et les propos qui s'y

lement douze pieds de diamètre ; mais il était bien supérieur , par sa construction élastique et légère , aux masses de papier et de fumée employées par M. de Montgolfier. On l'avait armé d'un robinet de cuivre , par lequel on avait introduit un air inflammable très-subtil , obtenu par la dissolution de la limaille de fer dans l'acide vitriolique. On le portait avec appareil à travers un peuple immense. Il pleuvait fort en ce moment ; mais l'intrépide parisien , muni d'une lorgnette et d'un parasol , supporta constamment la pluie ; et parmi ce nombre infini il s'en trouva plus de six mille , dit-on , qui payèrent leur place dans un champ , qui , au défaut de la vallée de Josaphat , pourrait servir au jugement dernier , et pour un spectacle qui devait se passer entre le ciel et la terre. Au milieu du Champ-de-Mars était un cercle formé par un cordon de gardes : MM. Robert et Charles , Montgolfier et le physicien très-distingué devaient entrer dans ce cercle ; mais je dois vous dire que MM. Charles et Robert , maîtres de la consigne , laissèrent entrer qui il leur plut , et que M. Montgolfier et le physicien très-distingué se trouvèrent forclos avec tous les souscripteurs , qui auraient été charmés , comme les jeunes Troyennés

A ces cris , M. Charles vit bien que la physique étant une philosophie toute corporelle , il ne suffit pas d'une théorie subtile , ou d'une suite d'expériences fines et délicates ; qu'il faut encore quelquefois donner des spectacles , comme Molière , qui donnait souvent des farces après ses grandes comédies. M. Charles , aidé de M. Robert , promit donc un globe , et se promit à lui-même d'en tirer quelque parti en faveur des réfractions , de la pneumatique ou de l'électricité , à l'insçu de ses souscripteurs qui trouvaient la mission du globe assez remplie , s'il voulait bien s'enlever un peu pour le plaisir des yeux.

Le lieu , le jour et l'heure sont indiqués. Il se forme une souscription dont le foyer est au Caveau , et qu'on appelle *nationale* ; le physicien très-distingué s'en déclare le président ; on lui crée des assesseurs ; tout prend enfin la forme la plus auguste ; le maître du café est nommé trésorier , et il faut avouer que , dans les plus grands besoins de l'État , on n'avait rien imaginé de plus heureux en finance.

Ce fut le 27 du mois d'août que se fit , au Champ-de-Mars , la première expérience d'un globe aérostatique. Il était de taffetas enduit d'une gomme qui ne s'écaille pas , et avait seu-

terait très-haut, et qu'il se soutiendrait longtemps dans l'atmosphère, et on l'avait chargé de dépêches en toutes langues, pour tous les pays de la terre où les vents et sa destinée pourraient le conduire.

Ce grand voyage se termina à Gonesse, où il tomba trois quarts-d'heure après, effrayant ceux qui virent tout à coup un globe de ce volume descendre du ciel avec une certaine majesté, et bondir quelque temps sur la terre avant de s'y bien asseoir. Les paysans s'armèrent de fourches, et ne le touchèrent que de loin et avec de grandes précautions. On dit pourtant que le juge du lieu, remis de son effroi, ouvrit les lettres dont le globe était porteur; et apprenant que Paris lui faisait l'honneur de jouer au balon avec son village, voulait le lui renvoyer par la même voie, et demandait de l'air inflammable afin de n'être pas en reste. M. Robert se le fit rendre tout simplement, au grand scandale des souscripteurs qui voulaient leur globe et faisaient beau bruit, prétendant qu'il était à eux puisqu'ils l'avaient payé; comme des enfants qui demanderaient, chez Ruggiéri, l'échafaudage du feu d'artifice et les baguettes de fusées (8).

Pour ne rien laisser en arrière, je vous dirai,

Monsieur, que le globe s'éleva par une ligne légèrement parabolique, et cessa de monter lorsqu'il fut parvenu dans un air assez rare pour s'y tenir en équilibre. On peut même présumer que, s'étant élevé par un mouvement accéléré, il outrepassa la région de son équilibre et bondit au-delà (9). Alors le gaz, moins comprimé par l'air extérieur, creva sa prison et s'échappa en partie. Ensuite, saisi par le froid de l'atmosphère, il se resserra, et le globe, tirailé par son robinet de cuivre, s'étant alongé, occupa un moindre volume, et devint respectivement plus pesant. Cet inconvénient doit toujours arrêter tous les globes qu'on lancera, à moins qu'on n'y pratique une soupape qui laisserait au gaz une sortie toujours libre, et qu'on ne les fasse accompagner d'un homme qui pût en fournir au besoin.

Quoi qu'il en soit, le globe du 27 août se soutint au-delà des nues quarante ou cinquante minutes; et ayant couru horizontalement l'espace de trois lieues selon la direction du vent, il descendit par une immense parabole, avec l'excédent de poids que de moment en moment il acquérait sur l'atmosphère; mais sa chute, comme vous sentez, n'a point été précipitée. Dans son ascension, comme dans sa

descente , le globe a conservé sa même situation , fixé par un robinet de cuivre du poids de trois à quatre livres , sans quoi il aurait toujours roulé sur lui-même en montant et en descendant. Mais , qu'importe qu'il roulât sur lui-même ? Sans le poids du robinet , sa course aurait été bien plus brillante.

Maintenant il s'agit de vous rendre l'état où cette expérience a jeté Paris. Cette ville , idolâtre de nouveautés , avait vu en plein jour un globe de trente - six pieds de circonférence , s'élever dans les airs par sa propre vertu ; elle l'avait vu , dis-je , de tout son million d'yeux ; pourquoi n'y verrait-elle pas bientôt des vaisseaux volants et des hommes ? Pour vous le dire , en un mot , le mélange des sensations a égalé celui des esprits. C'était de la joie , c'était de la surprise ; ensuite de l'admiration , de la stupeur , et enfin de la crainte. *Le voilà donc trouvé , s'écriaient les uns , ce secret pour lequel tous les siècles ont soupiré : l'homme va donc voler et réunir en lui la plénitude du règne animal ; maître de la terre , des eaux et de l'air , il n'y aura plus que le feu d'inhabitable pour lui ;* et ils se félicitaient de vivre à l'époque d'une si grande révolution. Les autres , et ce ne sont pas les moins nombreux ,

ont montré une complexion moins gaie. Tout leur a paru renversé dans le monde civil , politique et moral. Ils voient déjà des armées s'égorger dans les airs , et le sang pleuvoir sur la terre. Les amants et les voleurs descendent déjà par les cheminées , et emportent dans d'autres climats nos trésors et nos filles. *Il faut*, crient-ils , *faire monter la maréchausee sur des globes ; les contrebandes sont inevitables , les postes inutiles ; l'État , la religion , tout est perdu* , et ils pleurent.

Je vois aussi des raisonneurs perchés sur leur ignorance , qui se figurent qu'à chaque découverte que fait la physique , la religion perd un miracle ; et l'expérience des globes fait échec , dans leur esprit , à l'ascension de Jésus-Christ et à l'assomption de la Vierge. Mais ils devraient voir que les globes n'emportent des corps dans les nues , et que l'électricité ne fait descendre le feu du ciel qu'en vertu des lois éternelles de la nature , tandis qu'un miracle est au contraire une suspension de ces mêmes lois et un pur acte de la volonté divine. Dans ce moment , par exemple , M. Quinquet , au moyen de l'électricité , change les vapeurs en pluie , en grêle , en givre ou en neige , et résout l'air fixe en eau. Ce sont là

sans doute de sublimes expériences ; mais elles augmentent la réputation de M. Quinquet, et nos lumières , sans diminuer le dépôt de la foi. Plus on est physicien , et plus on est frappé des miracles (10).

Le philosophe , dans ce conflit d'opinions , loin d'exciter les puissances contre des globes qui seront toujours plus innocens qu'un boulet de canon , médite en silence sur le parti qu'on en peut tirer. Sera-t-il possible de les soutenir dans la moyenne région de l'air , et pourratt-on , en imitant les procédés des poissons et des oiseaux , y adapter des ailes , des voiles , des rames , un gouvernail ; se créer enfin une théorie là-dessus , et naviguer dans l'air ? Voilà ce qui mérite en effet d'occuper un être pensant. Il faut surtout s'occuper à refroidir les têtes qui se sont hâtées de tirer des conclusions trop avantageuses , et de fonder des espérances exagérées sur les globes. Le peuple , aussi dur à croire que difficile à arrêter , quand il a une fois donné sa confiance , le peuple se flatte déjà d'un voyage à la lune ; c'est ainsi qu'à l'apparition du télescope , on espéra de le perfectionner un jour , au point de distinguer des maisons et des hommes dans les planètes. Tout a des bornes. Il est démontré qu'avec de la fumée

on ne montera pas plus haut , et qu'avec l'air inflammable le plus pur on ne passera pas de beaucoup le sommet des Cordilières. En se servant de l'air inflammable , il faudra se défier des gros nuages , car il ne faut qu'un éclair pour embrâser le globe , en supposant qu'il y eût contact de l'air ; à cet égard la fumée serait préférable. Il faudra aussi , dans les commencemens , observer que le vent ne soit pas trop fort , car je présume que les tempêtes seront cruelles dans l'air. Le voyageur peut être emporté avec son globe à des distances énormes , jeté au milieu des mers , ou brisé contre les montagnes. La rapidité avec laquelle on ira effraye l'imagination , car enfin l'air opposera huit cents fois moins de résistance à une machine volante , que l'eau n'en oppose à un navire ; un globe ira donc huit cents fois plus vite qu'un vaisseau qui cingle à pleines voiles. D'ailleurs , il faut , le moins qu'on peut , comparer ensemble les globes et les vaisseaux ; car ceux-ci sont portés à la surface de l'eau , et ceux-là seront toujours plongés dans l'air. Les nautiques doivent donc être bien différentes. Il se passera du temps avant que l'homme puisse bien manier ses voiles , jeter adroitement ses contrepoids , ou descendre

et monter à volonté , en renouvelant son air inflammable.

En attendant , quelques coups d'œil jetés à vue d'oiseau sur un paysage , quelques expériences piquantes sur l'électricité , sur la pneumatique , sur les réfractions de la lumière , seront les fruits les plus prochains de l'invention des globes. Si on les accompagne d'une corde , et qu'on ne les perde pas de vue , on verra jusqu'à quel point la perspective aérienne peut égaler la trigonométrie , ou combien nous approchons de la vérité en estimant la grosseur et l'élévation des objets qui sont en l'air. On pourra se servir encore d'un globe , pour s'élever à la cime des montagnes , pour aller poser des paratonnerres et des girouettes sur les clochers les plus hauts , pour descendre au fond des précipices , et pour en remonter sans danger et sans frais , etc. etc.

Mais , tandis que je m'égare en conjectures , les clameurs du Caveau retentissent dans Paris. *Le physicien très-distingué* , coadjuteur de M. de Montgolfier , ne pouvant digérer son exclusion du Champ-de-Mars , n'a pas perdu la tête ; il a fait partir de ce champ de bataille même des dépêches pour tous les journaux de l'Europe , afin d'avertir que l'expérience du

27 août s'était faite par ses soins et *sous la direction de son œil*. Appellant ensuite la gravure à son secours , il a fait jeter dans tout Paris des images où on voit en effet le globe qui monte *sous la direction de son œil*. L'inscription au-dessous ne laisse d'ailleurs aucun doute , *et le physicien très-distingué* daigne s'y nommer lui-même. Enfin , le journal de Paris lui accorde cette protection quotidienne qu'il donnait autrefois à MM. Blanchard , Bleton , et autres grands physiciens. A la vérité , tant de gloire a été un peu troublée par les réclamations publiques de MM. Charles et Robert. On verbalise , et le procès est pendant. Quant à moi , je ne vois pas trop qu'on puisse disputer *au physicien très-distingué* l'honneur d'avoir dirigé le globe avec ses deux yeux , à moins de le disputer en même temps à cinq cent mille personnes qui n'y ont pas plus fait que lui.

Hier 19 , le roi a bien voulu donner à sa cour le spectacle d'un globe , et l'honorer de sa présence. Les députés de l'académie des sciences y ont assisté , et le concours des amateurs a été prodigieux. La machine était en effet une pièce imposante. M. de Montgolfier l'avait exécutée en toile peinte à l'huile , et

lui avait donné soixante pieds de hauteur sur quarante pieds de grand diamètre ; car ce globe était un véritable sphéroïde terminé par un col de trente-six pieds de tour , qui lui servait de base et d'ouverture , et lui donnait la figure d'une vessie ovale : c'est là-dessous qu'on alluma la paille humide qui devait fournir la fumée. Des cordes qui descendaient de très-haut relevaient cette immense quantité de toile , et ne présentaient à la fumée que le col ouvert. On vit bientôt cette énorme excroissance se gonfler, s'arrondir, et, comme un superbe dôme, surmonter le faite du château de Versailles ; enfin, au signal donné, on la vit quitter la terre et monter majestueusement dans les airs, accompagnée d'acclamations infinies. Elle se maintint en équilibre environ une minute, à deux cents toises de hauteur ; et cette masse ainsi suspendue produisit une forte sensation sur tous les spectateurs. Mais elle déclina bientôt et descendit avec lenteur, selon la direction du vent, à une demi-lieue de Versailles. Cette machine pesait environ sept cents livres, et pouvait en porter quatre cents (11). On l'avait chargée d'un mouton et de deux volailles dont la cage pendait autour du col que je viens de vous dé-

crire, et on y avait ajouté un gros contre-poids pour la soutenir dans sa situation verticale. M. de Montgolfier avait négligé d'en fermer l'ouverture ; aussi, quoique la fumée tende à sortir par le haut, s'en échappa-t-il toujours beaucoup par des raisons qu'il était aisé de prévoir ; ce qui, joint au refroidissement inévitable dont nous avons déjà parlé, occasionna la prompte descente du globe. Les trois voyageurs se portaient bien, et n'avaient cessé de manger pendant la traversée.

Il résulte bien clairement de cette expérience, que la fumée n'élèvera jamais un globe bien haut ; qu'un homme peut respirer au-delà des limites où ces machines peuvent nous emporter ; qu'il n'y a rien à craindre pour celui qui les accompagnerait, car ce n'est point une chute qu'a faite ce globe, mais une véritable descente, et on aurait pu recevoir sans danger cette masse énorme sur les mains.

En tout ceci, me direz-vous peut-être, je ne vois pas quel sort, quelle portion de gloire on fait à M. de Montgolfier ? On ne l'a point oublié, Monsieur, mais on s'est partagé à son sujet. Ses contempteurs prétendent que c'est un homme sans géométrie, sans mécanique et sans chimie ; ils ont la dureté de dire qu'il

n'a fait à tout hasard qu'une *brutalité de physique* ; et ils le présentent lui et son expérience en preuve. Ses admirateurs répondent que, tel qu'il est, il n'en a pas moins pris acte de possession ; qu'il ne s'agissait pas d'enlever des bulles de savon, mais de *bons globes bien matériels* ; qu'on ne lui fait pas de chicane qu'on n'ait faite jadis à Christophe Colomb ; et ils prétendent que, si M. de Montgolfier savait le trait de l'œuf, il pourrait le citer et s'en prévaloir (12).

A mon avis, la gloire de M. de Montgolfier doit être *en raison de l'utilité qu'on tirera de son expérience* ; et c'est toujours de cette mesure qu'il faut se servir avec tout inventeur qui n'a été qu'heureux (15). Or cette mesure ne convient pas à Christophe Colomb ; car il fallut à ce grand homme une géographie, une connaissance de la mer et du ciel, inouïes de son temps ; un génie capable de la plus hardie conjecture que l'esprit humain eût jamais formée ; capable ensuite de la soutenir contre l'envie de ses contemporains et la froide incrédulité des cours ; capable enfin de la justifier : mais il n'a rien fallu de tout cela à M. de Montgolfier. Le problème, *si la découverte de l'Amérique est un bien ou un mal*, n'est pas

encore résolu ; il serait même aisé de prouver qu'elle a été jusqu'ici fatale aux deux mondes, et la gloire de Colomb n'en serait pas diminuée. Il me semble donc que le mérite de ces deux hommes est en raison inverse de leurs siècles : l'un manifesta son génie à des peuples ignorants et barbares, et l'autre vient de montrer la plus excessive simplicité dans un siècle de lumière.

Je vois la même différence dans leur destinée. L'Europe ne voulut jamais croire à Colomb quand il annonça un nouveau monde ; c'était une idée trop gigantesque : on eût dit que la ligne qui terminait la figure de la terre sur les mappemondes , arrêta invinciblement l'imagination des hommes , et que les têtes avaient besoin de s'élargir pour faire place au monde qui allait s'accroître. Mais M. de Montgolfier , étonné de sa réputation , n'a trouvé par-tout que zèle et enthousiasme ; et déjà le *Caveau* lui frappe une médaille. Christophe Colomb , après la plus longue et la plus dangereuse des navigations , fonde des colonies , leur donne des lois , signe le premier contrat passé entre les deux mondes , et vient, en expiation de tant de gloire , mourir dans les fers. M. de Montgolfier , prêt à s'ouvrir

l'empire de l'air , se contente d'envoyer un mouton à la découverte , laissant aux physiciens le soin de développer son expérience , et d'en tirer quelque fruit pour la société. Enfin , pour terminer tout parallèle entre eux, il n'y a pas d'apparence que M. de Montgolfier soit jamais persécuté. Ne pourrai-je donc pas le comparer à ce hollandais qui , maniant des verres convexes , déjà tout trouvés , et s'étant par hasard avisé de les mettre dans la même direction , s'aperçut qu'ils grossissaient et rapprochaient les objets ? Ce fut d'après cette informe trouvaille que Galilée , toujours persécuté , inventa le télescope , et découvrit les satellites de Jupiter. Mais quel sera le Galilée de M. de Montgolfier ?

Je pourrais peut-être encore justifier l'enthousiasme du public pour l'expérience d'Annonay , par la sensation même qu'elle a faite. M. de Montgolfier , en élevant des masses bien réelles dans les airs , semble avoir affranchi l'homme de cette impérieuse loi de la gravitation qui le rappelle sans cesse à la surface de la terre , qui le force à y ramper , qui lui rend le sentier de la vie si pénible , qui l'entraîne toujours vers les précipices , qui fait sa lassitude et ses chutes , qui le constitue enfin

animal terrestre. Par l'invention des globes , cette créature faible et malheureuse peut se flatter de revoir encore une patrie perdue , et de recouvrer ce je ne sais quoi d'aérien et de céleste qui lui manque , et pour lequel elle se sent faite. Quand M. de Montgolfier n'aurait donné qu'un moment cette aimable illusion au triste genre humain , il aurait mérité de lui plus qu'on ne pense.

Vous voyez , Monsieur , que si les raisonnements sont funestes à M. de Montgolfier , il a pour lui les sensations.

Au moment où je tâche de mettre sous vos yeux cet intéressant procès , tout est en globe dans Paris. On se cottise pour lancer des globes ; les femmes se coiffent de globes , les petites sociétés se forment en globes , les petits théâtres jouent des globes , et les étrangers s'étonnent un peu de notre enthousiasme (14). Il est pourtant clair que la découverte est à nous en dépit d'eux , et que si quelque nation peut prétendre à voler , c'est nous.

Mais j'ai à leur proposer une réponse plus sérieuse , et qui peut nous faire regagner dans leur esprit plus que la folie des globes ne nous a fait perdre.

Il y a dans la rue du Temple , au Marais ,

un ouvrage de mécanique qui attire à lui la foule des connaisseurs, et qu'on va bientôt livrer à la curiosité publique. Ce sont deux têtes d'airain qui parlent et qui prononcent nettement des phrases entières. Elles sont colossales, et leur voix est sur-humaine; aussi va-t-on bientôt les transporter dans une grande salle, afin d'en mieux jouir en les mettant dans la double perspective de l'oreille et des yeux.

Ce n'est point là, comme vous le sentez, l'ouvrage du moment et du hasard; c'est le fruit du travail et du génie. Depuis trente ans, M. l'abbé Mical en préparait le succès; et s'il était possible de suivre de l'œil tous les pas qui l'y ont conduit, si cet habile artiste nous eût conservé tous ses essais, ce serait là sans doute une galerie de mécanique bien intéressante à parcourir.

Il y a aussi loin d'une roue et d'un levier à une tête qui parle, que d'un trait de plume au tableau de la Transfiguration; car il faut convenir que depuis la poésie jusqu'à la mécanique, *le complément de tout art, c'est l'homme*. Vaucanson s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvements et contrefait les digestions (15); mais M. Mical, voulant

tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué ; je veux dire l'organe de la parole.

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand artiste s'est apperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche ; qu'en soufflant du dehors au dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés ; mais que pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au dehors. En effet l'air, en sortant de nos poumons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres, et par un muscle très-mobile, qui est la langue aidée des dents et du palais. Un son continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'âme, et se rendrait par une seule voyelle ; mais coupé à différents intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup ; et se modifiant en une infinité de *tons*, il rend la variété de nos idées (16).

Sur ce principe, M. Mical applique deux claviers à ses *Têtes parlantes* : l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre

déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement. L'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, tous les *sons* et tous les *tons* de la langue française, réduits à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts comme avec la langue; et on pourra donner au langage des têtes, la rapidité, les repos et toute la physionomie enfin, que peut avoir une langue qui n'est point animée par les passions. Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires (17).

Quand les Têtes parlantes ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient certainement la première place en mécanique; mais elles ont, en outre, une utilité d'un genre si extraordinaire et si près de nous en même temps, que vous allez en être frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complète, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est

toujours perdue pour nous : voilà pourquoi nous les appelons *langues mortes*. En effet, le grec et le latin ne nous offrent que des signes morts, auxquels on ne pourrait redonner la vie qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois : ce qui est impossible, puisqu'il faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes (18).

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain, et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de Cicéron et des beaux vers de Virgile, que les peuples d'Europe estropient chacun à leur manière.

Et, pour revenir à nous, vous savez, Monsieur, jusqu'à quel point la prononciation d'une langue influe sur la fortune qu'elle fait dans le monde. La nôtre s'est prodigieusement adoucie depuis François I, et nous n'entendrions plus, sans frémir, les articulations rocailleuses de nos aïeux. Maintenant, par une heureuse analogie avec le climat et le caractère du peuple qui la parle, elle tient le milieu entre les langues du Nord et celles du Midi. Moins de mollesse que les unes, plus de douceur que les autres : voilà son partage.

Aussi les étrangers qui lui trouvent je ne sais quel air plus raisonnable, plus social et mieux accommodé à la constitution humaine, lui font le même honneur qu'à nos vins de Bourgogne, et la mettent à tous les jours.

Il n'y a, j'ose le dire, que les *Têtes parlantes* qui puissent conserver cette honorable universalité à la langue française, et la rassurer contre l'instabilité des choses humaines. Ces têtes, si on les multiplie dans l'Europe, vont devenir l'effroi de cette multitude de maîtres de langue, suisses et gascons, dont tous les pays sont infectés, et qui dénaturent notre langue chez des peuples qui l'aiment (19).

Nous, enfin, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français tel qu'on le parlait à la cour d'Henri IV seulement? Les livres qu'ont laissés nos pères et ceux que nous faisons, nous avertissent par comparaison de la décadence du goût; ainsi les *Têtes parlantes* avertiront nos enfants de la décadence de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer; qu'Archimède n'a fait qu'entrevoir; après lequel tous les grands artistes ont sou-

piré, et que tous les charlatans ont annoncé de siècle en siècle : mais tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux qui portaient une voix, dont la statue n'était que complice ; toujours l'artifice et le mensonge à la place du génie et de l'art ; la parole n'était encore sortie que d'une bouche animée.

Si le caractère de M. Mical le met au-dessus de toute supercherie, sa conduite l'a mis hors de tout soupçon. Une commission nombreuse de l'Académie des Sciences est venue porter le jour dans les derniers replis de son ouvrage. M. Mical y a fait découvrir à ses juges la même simplicité de plan, les mêmes ressorts, les mêmes résultats qu'on admire en disséquant dans l'homme l'organe de la voix. Ces Messieurs ont vu que c'est par des prodiges de travail que M. l'abbé Mical a mérité d'arriver enfin au miracle de la parole.

Ai-je trop présumé de son ouvrage, en le présentant, pour toute réponse, à nos amis et à nos ennemis ? C'est à vous, Monsieur, et à tous les bons esprits, qu'il appartient de prononcer. Quoi qu'il en soit, on peut dire que si les allemands ont inventé l'imprimerie des caractères, un français a trouvé celle des sons ;

et que de même que le coup d'œil de l'homme sur les mots , tout fugitif qu'il est , se trouve à jamais arrêté par l'impression , la prononciation de la parole , non moins fugitive pour l'oreille , se trouve éternellement fixée par les têtes d'airain. Elles animeront nos bibliothèques , et c'est par les livres et par elles que sera confirmée , contre tous les efforts du temps , l'irrévocable alliance de la peinture et de la musique dans le langage.

J'ai l'honneur d'être , etc.

R. V. R. L.

P. S. J'apprends en ce moment , Monsieur , qu'on prépare pour l'hiver prochain un petit ouvrage , dans lequel on concilie très-bien et très-simplement la langue écrite et la langue parlée , au moyen d'un petit *Tableau de prononciation figurée*. Ce tableau s'applique à un dictionnaire , en faveur des provinces et des étrangers : on y développe les avantages du clavecin vocal , et on en propose un oculaire , en faveur des sourds et muets. Par l'union de ces deux clavecins , deux sourds

de naissance pourront, dans une assemblée, se parler et se faire entendre à la fois.

Le Clavecin de couleurs, qui ne fut qu'un rêve inutile du père Castel, s'applique naturellement au beau problème de la langue universelle, qui a si long-temps agité la tête de Leibnitz et de Newton.

Ce 20 septembre 1783.

NOTES.

(1) **O**n trouve encore d'autres différences qui prouvent que les gaz sont d'une toute autre nature que l'air atmosphérique. Le feu, qui ne peut s'allumer, ni subsister sans l'un, s'éteint dans les autres. L'air ordinaire est inaltérable et ne perd jamais son élasticité; les vapeurs, au contraire, sont toujours solubles à l'eau, occupent un moindre espace en peu de temps et s'attachent aux parois des vases qui les contiennent, etc. : enfin elles s'embrasent à l'approche des flammes ou par une simple étincelle électrique; pourvu toutefois que l'air extérieur les touche et se mêle avec elles. Observez que l'air inflammable pur n'est point soluble à l'eau; qu'il lui faut aussi le mélange de l'air atmosphérique pour s'enflammer; qu'il se trouve lui-même mêlé avec tous les gaz possibles, en plus ou moins grande quantité; sans quoi les gaz ne s'allumeraient pas et seraient toujours plus lourds que l'air de l'atmosphère. Les airs fixes qui sortent des marais et des terres marnenses sont tellement privés d'air inflammable, qu'ils ne peuvent s'élever: mais la fumée qui en abonde s'élève très-bien. Au temps de Newton, la théorie des gaz était si imparfaite, que ce grand homme prenait les exhalaisons, et entre autres la fumée de la poudre à canon, pour de l'air qui allait bientôt devenir respirable; il lui semblait que l'atmosphère n'était que l'assemblage des émanations de tous les corps, et comme la transpiration du globe même.

(2) Les rapports de légèreté qu'ont les différents gaz avec l'atmosphère, varient comme les espèces de corps

dont ils sont extraits , et comme l'état de l'atmosphère même. Il sera difficile de former une table de ces rapports ; moins ils seront précis , plus les résultats seront justes.

Les gaz déjà connus formeraient une nomenclature immense. Le corps humain en fournit par la transpiration insensible et par les excréments. On s'aperçoit du premier lorsqu'on est dans le bain ; car , retenu par l'eau , il nous couvre le corps de petites bulles. M. le comte de M... ayant fait cette observation , trouva le moyen de les ramasser et d'en remplir une bouteille , qu'il soumit , comme tous les airs fixes , aux épreuves ordinaires. La seconde espèce donnée par les excréments , abonde dans les latrines , et s'enflammant à l'approche de la lumière et de l'air , brûle ou étouffe les malheureux vidangeurs. Il est conséquemment dangereux de laisser tomber du papier allumé dans les lunettes des fosses d'aisance ; car les vapeurs peuvent prendre feu et monter avec une explosion terrible.

(3) La dernière couche d'air au-dessus de nos têtes , quelque hauteur qu'on donne à l'atmosphère , doit être dans sa plus grande raréfaction possible , et n'avoir pas d'élasticité actuelle : si bien qu'un plein dé de l'air que nous respirons , lâché à ces hauteurs , et abandonné à lui-même , remplirait un espace immense.

Outre son état de compression , l'air n'est point naturel autour de nous ; il est trop mêlé de vapeurs et d'exhalaisons de toute espèce , et nous n'avalons pas un quart d'air pur à chaque fois que nous respirons. Mais il est vrai que l'air pur n'est pas fait pour l'homme , comme on le démontre en chimie.

(4) Il semble, au contraire, qu'on pourrait conclure que les vapeurs montent par un mouvement retardé : car il y a une force accélératrice, qui appelle et fait tomber tous les corps à la surface de la terre ; mais rien de pareil n'attire les vapeurs vers le ciel ; il faut qu'elles y soient poussées par le fluide plus pesant qui les environne et les presse. Or, à mesure qu'elles montent, elles rencontrent toujours un air moins comprimé, et par conséquent moins élastique, qui les pousse toujours plus faiblement vers la région où elles vont se mettre en équilibre. Ceci pourrait être le sujet d'une discussion, s'il pouvait y avoir, en physique comme dans la métaphysique, des arguments d'égale force en conflit. Les sophismes où on tombe conséquemment, prouvent qu'en physique il faut se contenter d'observer et de déposer les faits : car il y aura toujours deux mondes soumis aux spéculations des philosophes ; celui de leur imagination, où tout est vraisemblable et rien n'est vrai ; et celui de la nature, où tout est vrai sans que rien paraisse vraisemblable.

(5) On étouffe dans un four, parce que l'air trop raréfié par la chaleur, est, pour nos poumons, ce que serait une bouillie trop claire pour un estomac affamé. On étouffe dans les grandes assemblées, parce que l'air sorti de tant de poitrines, se trouble et s'encrasse comme une eau passée dans des vases mal-propres. Nous digérons l'air en quelque sorte : on ne saurait donc le trop renouveler. Voudrions-nous prendre deux fois les mêmes aliments et faire un cercle de nos digestions et de leurs résultats ?

(6) Quoique le gaz le plus subtil ne soit que huit à dix

fois plus léger que l'air ; tandis que celui-ci est huit cents fois environ plus léger que l'eau.

(7) Puisque l'air pèse , on ne peut savoir au juste le poids des corps , à moins de les peser dans le vuide , ou d'en défalquer le poids de l'air dont ils tiennent la place.

(8) Il serait pourtant bon de conserver ces globes , car il serait trop dispendieux d'en faire un pour chaque expérience.

(9) C'est ainsi qu'une boule , qu'on retient au fond de l'eau avec la main , remonte quand on la lâche , et sautille au dessus de la surface avant de s'y mettre en équilibre.

(10) La belle expérience de M. Quinquet n'a pas fait la même sensation que les globes , parce qu'il faudrait , pour frapper le peuple , faire tomber la grêle , la pluie ou la neige en pleine place publique et à volonté. Tant que cette expérience ne quittera pas les cabinets de physique , elle sera ignorée comme l'étaient les bulles de savon qui ont précédé les globes.

(11) Il serait aisé de calculer combien cette machine déplaçait d'air atmosphérique , puisqu'on sait qu'elle contenait 40,000 pieds cubes de fumée , et qu'elle s'est élevée avec une énergie d'environ 500 livres. M. Deparcieux , qui s'est occupé de ce petit calcul , s'est trompé.

(12) On dit que des envieux , reprochant à Colomb (ou à Cortez , selon d'autres ,) l'extrême simplicité de son entreprise , et ajoutant qu'il n'y avait rien de si

facile que de découvrir l'Amérique, puisqu'il ne s'agissait que d'aller pour la rencontrer : le grand homme les pria de vouloir bien faire tenir un œuf sur un de ses bouts ; à quoi les envieux ne purent parvenir. Mais lui se contenta de frapper avec l'œuf sur la table où ils étaient assis, et l'œuf, en se brisant, acquit une base et resta debout.

(13) Quelques personnes diront que c'est la réduire à rien, et entreprendront de prouver que les globes ne peuvent jamais rendre plus de services que les cerf-volants, qui sont pour le moins aussi merveilleux qu'eux. Il faut, sans se fâcher, prier ces personnes d'attendre l'événement.

(14) On chausonne les globes, et voici un couplet qu'on a retenu :

Oh ! si l'académie
 Avait pu s'y loger,
 Le globe, je parie,
 Eût été bien léger !

(15) Je n'ai point oublié ses flûteurs ; mais les connaisseurs sentiront bien qu'on ne peut comparer une simple insufflation, et quelques airs notés sur un cylindre, avec l'articulation de la parole. M. l'abbé Mical avait construit un concert entier où les personnages, grands comme nature, faisaient de la musique du matin au soir : et ceux qui l'ont vu attestent la supériorité de cet ouvrage sur tout ce qui avait paru dans ce genre. Il pouvait, par sa masse, par la beauté des figures sculptées, et par la perfection du jeu le plus varié, faire l'ornement de la plus vaste salle. Des circonstances qu'on révélera un jour

au public ; ont causé la destruction de cet ouvrage , ainsi que d'une tête parlante que M. Mical avait déjà faite.

J'en oublierai pas non plus M. Kemplein , voyageur allemand , qui nous a montré l'hiver dernier un automate jouant aux échecs. Cette pièce admirable dans la classe des curiosités , était nulle en mécanique ; et c'est ce que M. Kemplein avoua lui-même à un grand prince , qui lui demandait son secret : *Quand vous le saurez , répondit-il , ce ne sera plus rien.* Telle est en effet la différence entre les ouvrages du génie et de l'art , et les simples prestiges de l'adresse. Si le génie nous étonne par quelques grands effets , il nous surprend bien davantage lorsqu'il nous laisse voir les causes , et qu'il se montre tout entier : et voilà pourquoi l'étude de la nature est si belle ; nous en admirons davantage l'auteur , en apprenant à le mieux connaître ; mais le joueur de gobelets est perdu quand il est découvert. M. Kemplein avait aussi un coffret d'où il s'échappait quelques mots , à ce qu'on dit : mais cet honnête voyageur a rendu un véritable hommage à M. l'abbé Mical ; dès qu'il a eu connaissance des têtes-parlantes , il a retiré son automate , son coffret et sa propre personne.

Enfin , on montre actuellement , sur les boulevards , une poupée qui parle sans remuer les lèvres , sans respirer et sans le secours du plus petit ressort , et qui non seulement parle , mais encore fait des questions très-captieuses , et même de jolis madrigaux. On la suspend en l'air avec des rubans , pour prouver qu'elle ne tient à aucune mécanique ; on la prend même entre les mains ; et ce qui peut encore augmenter le merveilleux , c'est qu'en suspendant une pantoufle à la place de la poupée ,

on n'entend pas moins les questions captieuses et les petits madrigaux. Il suffit seulement de ne pas quitter la chambre où s'opère le miracle, car partout ailleurs la poupée est muette. Cette bagatelle, qui attire la populace, fait honneur au physicien très-distingué qui la protège, et prouve qu'il connaît les effets d'un tuyau et d'une parabole ménagés dans un plafond; il fallait seulement qu'il intitulât cette pièce : *machine d'acoustique*, et non de *mécanique*. MM. les commis du journal de Paris ont bien senti cela dans l'annonce qu'ils en ont faite : ils ont mieux aimé l'appeler *merveille* que *mécanique*, fondés sur cet axiôme, *qui prouve trop ne prouve rien*. Effectivement une poupée qui fait des questions est plus merveilleuse que les machines humaines qui vont l'admirer, puisque celles-ci ne font rien qu'en vertu de leur organisation et que d'après les lois générales du mouvement; tandis que la poupée parle et fait entendre sa pensée, sans différer en rien des poupées qu'on vend à la foire. Quand j'ai dit que celle-ci n'avait pas de ressorts, je me suis pourtant trompé; elle en a un, qui tend à détourner l'attention publique des *Têtes-parlantes* de M. l'abbé Mical.

Au reste, on vient d'observer qu'elle s'est enrhumée; puisqu'elle a toussé plus d'une fois très-distinctement : à quoi j'ajouterais qu'elle parle toujours à voix basse, ce qui est très-favorable à l'artifice de la parabole et du tuyau.

(16) On trouve le même mécanisme dans le langage des signes. Une extension de bras, un coup-d'œil, une attitude ouverte, rendent les affections de l'âme; mais

il faut le jeu varié des doigts, des mains, des yeux et de tout le corps pour exprimer nos idées.

(17) Pour faire le mot *bon*, par exemple, on frapperait sur deux touches coup sur coup, l'une écrite B, et l'autre ON, et la tête ne dirait pas *beon*, mais bon : car elles n'épèlent pas ; leur prononciation est nette, et les voyelles et les consonnes se fondent et se marient dans leur bouche comme dans la nôtre.

(18) Prononçaient-ils l'*A* en *E*, et l'*E* en *I* comme les Anglais ; ou l'*I* en *E* et l'*E* en *A* comme les Français ?

(19) *L'accent*, nom qu'on donne mal à propos à la *prononciation*, est l'espèce de chant dont les passions notent le langage. Les prononciations fixées par les hommes, changent de peuple en peuple, même de siècle en siècle, chez la même nation : mais l'accent donné par la nature ne change pas. Une actrice romaine mettait la même âme et les mêmes inflexions à ce vers :

Usque adeòne mori miseriam est ?

que la Dumesnil à celui-ci :

Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre ?

On parle donc improprement, en disant, *l'accent picard*, *l'accent gascon* ; il faut dire la *prononciation picarde*, la *prononciation gascone* ; car les gens de province accentuent très-bien leur langage, quand ils ont de l'âme ; mais presque toujours ils prononcent mal. On donne encore le nom d'accent à de petits traits que l'orthographe emploie pour différencier les E d'avec les E, les A d'avec les A, etc. Ils constituent notre pro-

sodie, qui est la partie musicale du langage, partie qui ne change pas, et dont la gamme est peu étendue; mais l'accent de l'âme a des variétés et une étendue infinies. L'acteur qui nous a fait frissonner la veille par l'accent qu'il a mis à tel ou tel vers, nous effleure à peine le lendemain en prononçant les mêmes mots. Les provinciaux péchent contre l'accent prosodique, et les Têtes parlantes, qui le rendent scrupuleusement, ne peuvent rendre l'accent de l'âme.

SUR FLORIAN.

IL paraît peu d'ouvrages dans notre littérature, qui ne soient ou loués avec extase, ou impitoyablement écrasés; avec cette observation pourtant, que le nombre des idoles l'emporte beaucoup sur celui des victimes: il n'y a que quelques infortunés sans amis et sans protecteurs, qu'on immole sans pitié; les heureux sont innombrables. Il ne s'annonce presque pas de livres dans le cours d'une année, que ce ne soit *la plus belle alliance de la philosophie et de l'éloquence; c'est toujours le livre qu'on attendait, et une révolution dans l'esprit humain paraît inévitable.* Tel avocat est mis sans façon au rang des Cicéron et des Démosthènes, et l'auteur de quelques pièces fugitives s'assied sans pudeur à côté d'Horace et d'Anacréon. Il serait temps enfin que plus d'un journal changeât de maxime: il faudrait mettre dans la louange, la sobriété que la nature observe dans la production des grands talents, et cesser de tendre des pièges à l'innocence des provinces.

Paris est la ville du monde où on ignore le mieux la valeur, et souvent l'existence d'une

foule de livres : il faut avoir vécu en province ou à la campagne, pour avoir beaucoup lu. A Paris, l'esprit se soutient et s'agrandit dans la rapide sphère des événements et des conversations ; en province, il ne subsiste que de lectures : aussi faut-il choisir les hommes dans la capitale ; et dans la province, ses livres.

Ici, l'ouvrage le plus vanté n'en impose à personne, ou n'en impose pas long-temps : on sait bientôt à quel parti l'auteur s'est attaché, quelles mains le protègent ou l'élèvent ; et les lumières acquises dans les cercles dissipent les illusions où pourraient nous jeter les journalistes : l'amour-propre des auteurs mêmes n'en est pas dupe. En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers ; il y a toujours, dans cette capitale, trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent : ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie.

Mais, quand un livre prôné dans tous les journaux, et soutenu par un grand parti, arrive en province, l'illusion est complète, pour les jeunes gens sur-tout : ceux qui ont du goût s'étonnent de ne pas admirer, et la vogue d'un mauvais ouvrage fait chanceler leur raison ;

les autres se figurent que Paris regorge de grands talents, et que nous avons en littérature l'embaras des richesses.

Il nous semble pourtant que les gens de lettres devraient eux-mêmes préférer l'analyse et une critique éclairée de leurs productions, à des éloges donnés sans discernement et sans mesure ; les honneurs prodigués ne sont plus des honneurs. Quel auteur dramatique est flatté, aujourd'hui, d'être appelé à grands cris sur un théâtre, par un parterre en délire ?

Faire des observations si sévères, c'est nous imposer la loi d'être justes et modérés, en les appliquant au roman de *Numa-Pompilius*, ouvrage important par son objet, et qui n'a pas eu le succès que devait naturellement attendre son auteur.

M. de Florian s'annonça d'abord par des productions fugitives et des pastorales d'un ton fort doux. Il avait dans son style cette pureté et cette élégance continues dont les gens du monde se croient tous doués par excellence, et qui distinguent spécialement à leurs yeux les esprits de la capitale ; aussi se hâtèrent-ils de lui faire une réputation, charmés qu'un d'entr'eux eût pris la parole. Mais quand M. de Florian s'est élevé, de petite pièce en

petite pièce, jusqu'à une sorte d'épopée, les gens du monde l'ont abandonné aux gens de lettres; ils ont été de feuille en feuille ses amis jusqu'au volume.

Cette conduite des gens du monde, qui semble cruelle au premier coup-d'œil, est pourtant conséquente à leurs idées. La réputation, la renommée, cette vie enfin, qui, selon l'expression de Pope, respire sur les lèvres d'autrui, n'est rien que de la vogue et du bruit pour les hommes du monde: il leur semble qu'après Catulle il faut aussi que Tibulle soit à la mode, et qu'au défaut de l'un, ils en auront toujours un autre; mais pour les gens de lettres, la renommée est tout; à qui sacrifie le présent, il faut l'avenir entier pour dédommagement. Si les gens du monde en avaient cette idée, ils affecteraient moins de se scandaliser des querelles des gens de lettres: ils verraient qu'étant plus sensibles que le reste des hommes, ils doivent être plus irritables; et ce qui prouve qu'ils sont plus sensibles, c'est qu'ils donnent beaucoup de sensations: la nature tonne à l'oreille de l'homme de lettres, quand elle murmure à peine à celle des gens du monde. Ils se disputent d'ailleurs une maîtresse dont les charmes

s'accroissent du nombre des amants qui l'entourent, et des faveurs qu'elle accorde ; je veux dire la gloire. Mais, direz-vous peut-être, la gloire n'est que fumée : j'en conviens, mais l'homme n'est que poussière.

C'est donc entre de telles mains, que devait naturellement tomber M. de Florian, puisqu'il s'occupait d'un sujet important ; il faut bien être jugé par ses pairs.

On a d'abord senti que ce n'était ni avec l'esprit, ni sur le ton de ses premiers opuscules, que M. de Florian devait peindre le législateur de Rome. Voltaire, produisant une pièce fugitive, était Hercule maniant de petits fardeaux, et les faisant voltiger sur ses doigts ; son excès de force était sa grâce. Mais, quand avec la même dose de poésie, il est entré dans l'épopée, il n'a fait que la *Henriade*. Il fallait donc que M. de Florian se fit ici un nouveau style et une toute autre manière ; en traitant un sujet vaste, il faut savoir élever ses conceptions et sa voix : les grandes entreprises ne renversent que les petites fortunes.

L'ingénieuse modestie de l'auteur qui se fait remarquer dans la gravure qui est à la tête de son livre, a forcé tout le monde à comparer *Numa*, à *Télémaque* ; plus il a craint d'être

écrasé par la comparaison, plus on s'est obstiné à la faire. Examinons les causes du succès prodigieux du *Télémaque*, et nous découvrirons aussitôt celles du malheur de *Numa*.

Le *Télémaque* parut dans des circonstances admirables; le siècle était purement littéraire, et la discussion ou la philosophie n'avaient pas encore intimidé les imaginations jusqu'à un certain point. Ce beau roman parut être une sublime traduction d'Homère; ce fut une autre *Odyssée*, et comme on a dit ailleurs, le *Télémaque* fut trouvé plus antique que les ouvrages des anciens. Il était composé pour un prince sur qui reposaient de grandes destinées. Mais ce qui, plus que tout cela, fit au *Télémaque* sa prodigieuse fortune, ce sont les allusions au règne, à la personne et à toute la cour de Louis XIV; chacun cherchait des vengeances dans cet ouvrage et les y trouvait.

Numa n'a aucun de ces avantages; il n'y a aucune allusion à faire; il paraît après *Séthos* et *Téléphe*, qui sont tombés; et comme on pourrait fort bien soutenir que le *Télémaque*, s'il paraissait aujourd'hui pour la première fois, n'aurait pas la moitié de son succès, il est naturel de croire que *Numa*, cent ans plus tôt, en aurait eu davantage. Ajoutons à cela que le

merveilleux de *Numa-Pompilius* ne peut se comparer à celui du *Télémaque*. Pour tout homme qui connaît l'antiquité, il y a toujours deux mythologies, et toutes deux d'un intérêt bien différent. Ovide n'est plus le même, quand, vers la fin des *Métamorphoses*, il passe des fables grecques aux fables étrusques, et pour arriver en parallèle, Mentor ou Minerve, Hercule, Philoctète, Ulysse, Idoménée, Calypso, sont toute autre chose que des Tullus ou des Tatius, une Hersilie ou un Léo; toute cette poussière des Latins disparaît devant la *poétique cendre d'Ilion*. Il y a sur les fables des Grecs je ne sais quelle vapeur magique qui se dissipe quand on arrive *aux Mille et une Nuits* des autres peuples. Il y a plus, ils sont nos aînés en poésie et même en philosophie, et nous leur confirmons nous-mêmes chaque jour ce double privilège. L'amour sera toujours le fils de Vénus, Cérès toujours le pain, Bacchus toujours le vin. L'amitié et la fraternité rappèleront toujours Castor et Pollux, Oreste et Pylade. Le doute sera toujours le scepticisme, les atômes seront toujours l'épicuréisme, etc.; avec leur mythologie, ils ont baptisé toutes les passions; avec leur philosophie, tous les systèmes.

Enfin Télémaque , cherchant son père de mer en mer , et de rivage en rivage , vendu en Egypte et perdu dans les déserts d'Oasis , l'emporte sur Numa caché dans les Alpes , et cela parce que Télémaque , en cherchant Ulysse , cherche aussi à devenir un grand roi. Telle est peut-être aussi l'humanité , qu'un fils , cherchant son père , nous touche autrement qu'un prince philosophe préluant à la royauté ; la nature a fait des fils et des pères , et non des sujets et des maîtres :

Mentem mortalia tangunt.

Il faut donc convenir que M. de Florian n'a point eu , comme Fénelon , le bonheur du sujet. Son imagination se promène dans des landes arides , et son style n'y est jamais rafraîchi par ces heureux sites et ces riants paysages qu'on rencontre si souvent dans le *Télémaque*.

On a aussi remarqué dans *Numa* un défaut absolu de mouvement et de variété ; on a dit que la pureté et l'élégance ne suffisaient pas dans un ouvrage de cette nature ; il n'y a que les expressions créées qui portent un écrivain à la postérité. M. de Florian paraît avoir des lois somptuaires dans son style , et son sujet exigeait un peu de luxe.

Enfin, le reproche le plus grave qu'on ait fait à Numa, c'est d'être plutôt un prince dévot et aventurier qu'un législateur. On s'attendait à trouver dans ce roman épique les idées et les résultats qui ont cours en Europe depuis tant d'ouvrages répandus en France, en Angleterre et en Italie, sur la politique et la législation. Mais à quoi sert d'analyser plus long-temps un écrivain, de qui les femmes ont exigé décidément qu'il serait de l'académie, et de qui l'academie a exigé un ouvrage qui ferait nécessairement un volume? Le critique économe, qui veut prendre le plus court chemin, doit compter les taches dans Racine et les beautés dans Crébillon. J'aurais donc mieux fait de noter d'abord une ou deux pages de *Numa-Pompilius*.

LETTRE
SUR L'OUVRAGE
DE M^{me}. DE STAEL,

INTITULÉ : *DE L'INFLUENCE DES PASSIONS*, etc. (1).

PAR UN AUTEUR CÉLÈBRE,

SIGNÉ, *LUCIUS APULEIUS*.

POURQUOI me demandez-vous ce que je pense d'un livre que je ne suis pas en état de lire ? Je me souviens que l'auteur de St..... disait un jour à une femme de goût, dont il ne se méfiait pas assez : *Que pensez-vous de mon livre ?* Cette femme lui répondit : *Je fais*

(1) Cet ouvrage était déjà tellement connu à Paris et même dans une grande partie de l'Europe ; il avait été l'objet de tant de critiques et de tant d'éloges, qu'un extrait ordinaire n'eût pu avoir aucun intérêt pour nos lecteurs. Afin de leur offrir quelque chose de neuf à ce sujet, nous avons adressé l'ouvrage à un écrivain qui jouit d'une grande réputation, en le priant de nous donner son jugement sur cette nouvelle production de madame de Stael. Sa réponse n'est pas propre à faire

comme vous , monsieur , je ne pense pas. Tout le monde aussi pourrait dire à l'auteur de *l'Influence des passions* : Je fais comme vous , madame , je n'y entends rien.

En effet , l'apocalypse serait transparente à côté de ce livre : il est tel , qu'il y aurait plus de vanité que de bienveillance à le louer , et que je défie l'homme le plus mal intentionné d'en rien conclure contre l'auteur : mais , si on ne peut expliquer les mystères , on peut du moins en parler et s'en étonner.

Nous voyons , d'un côté , M. Necker écrire constamment contre sa réputation d'homme d'état , et de l'autre , madame de Stael , sa fille , s'armer d'un bon volume contre sa réputation de femme d'esprit. Il y a là-dessous quelque grand dessein : cette famille nous a accoutumés aux projets , aux miracles , aux mystifications de toute espèce. Dans une note où elle

connaître l'ouvrage ; mais elle est trop intéressante sous d'autres rapports , pour que nous ne la donnions pas à nos lecteurs , en nous réservant de leur offrir dans un autre ouvrage quelques fragments choisis dans les chapitres les plus remarquables qui justifieront ou madame de Stael , ou l'auteur de la lettre. Les opinions de celui-ci sur quelques écrivains ne peuvent être entièrement les nôtres.

se laisse pénétrer, l'auteur dit *que ceux qui se ressemblent se comprennent* ; ce qui donne l'exclusion à bien du monde. Et cependant, malgré l'oracle, la plupart des journalistes n'ont pas craint de commenter ce livre : ils auront peut-être fait comme l'Angleterre, *ils auront pris une déportation pour une descente*. Je dis *peut-être* ; car, en vérité, je ne suis sûr de rien. Au reste, l'épigraphe du livre dit assez que madame de Stael *est ennemie de la lumière* ; sur quoi j'observerai que la franchise des épigraphes est un trait de caractère dans la famille. On peut se rappeler que M. Necker, échappé à sa réputation, à sa gloire, à sa popularité et à la France, en 1791, fit, de sa baronnie de Copet, une sortie *in-8°*. contre le pays où il ne devait plus rentrer. L'épigraphe était tirée du roi Léar : *Soufflez, soufflez, tempêtes ; vous le pouvez sans ingratitude ; je ne vous ai pas donné un royaume*. Cette grande dupe de la révolution avouait donc qu'il avait donné le royaume à l'assemblée constituante ! Mais laissons-là M. Necker entre un passé sans excuse et un avenir sans espoir, et revenons à madame sa fille.

Supposons, pour un moment, que ce singulier phénomène *d'un livre très-obscur écrit*

par une femme d'esprit, ne nous cache pas quelque profond dessein, et voyons comment on pourrait l'expliquer, humainement parlant.

On connaissait jusqu'ici en France deux sortes de femmes classiques. Les premières en date, sans contredit, sont madame du Noyer, l'auteur du Magasin des enfants, madame de Villedieu, madame d'Aunoy et madame de Genlis. Leurs livres ne quittent pas l'enfance et les antichambres : ce sont des livres inévitables. Après celles-là on lit les Sévigné, les Deshoulières, les la Fayette, les du Châtelet, et quelques autres qui se sont plutôt rapprochées des Sapho et des Aspasia que des Genlis : mais enfin point de *bonne* ni d'enfants sans les unes, et point d'éducation ni de monde sans les autres. En un mot, la différence entre elles est de l'enfance au reste de la vie, et de l'antichambre au salon et à la bibliothèque.

Madame de Stael, s'ouvrant une route nouvelle, a droit de commencer un nouvel ordre. Il s'agit donc de se faire ici quelques notions sur cette femme extraordinaire ; car je ne croirai jamais qu'elle soit une énigme sans mot. Pour expliquer pourquoi les gens d'esprit

écrivent quelquefois sans succès, il faut nécessairement recourir à la distinction de l'esprit et du talent.

Tous les hommes, sans exception, présentent deux aspects ; l'un par lequel ils ressemblent, et l'autre par lequel ils diffèrent. Or, c'est ce que les hommes ont de commun entre eux qui est important ; ce qu'ils ont de différent est peu de chose ; car ils ont en commun le miracle de la vie et de la pensée, et ils ne diffèrent que par des nuances très-fines d'organisation et d'éducation. La différence entre un grand homme et un porte-faix n'est presque rien aux yeux de la nature ; mais ce rien est tout aux yeux du monde. Entre une tulipe de deux sous et une de mille écus, le Hollandais paie cher la différence ; et cependant ces deux fleurs sont également l'ouvrage de la nature ; elles ont également des pétales, une tige, des feuilles, des racines, des couleurs et du parfum ; et c'est en effet dans cet attirail de la végétation qu'est le miracle : la nuance qui le distingue n'est rien. C'est cependant ce rien qui fait pâmer d'aise le jardinier fleuriste, et qui lui vaut mille écus.

Or, dans le monde, c'est cette différence d'homme à homme, cette nuance, ce rien

qu'on appelle *génie, imagination, esprit et talent*, qui est compté pour beaucoup ; car je ne parle pas ici des différences extérieures, telles que la force et la beauté ; ni des différences sociales, telles que la richesse, la naissance et les dignités ; différences qui jouent d'ailleurs un si grand rôle.

On peut établir pour règle générale, que toutes les fois que les hommes entassent différents noms sur un même objet, il y a confusion dans leurs idées. En effet, on a toujours trop confondu l'esprit et le talent ; et pourtant la différence est si considérable, que c'est d'elle que je me servirai pour expliquer madame de Staël.

Nous avons tous des idées, comme nous avons tous un visage ; peu d'hommes cependant ont de l'esprit et de la figure. Il faut, pour cela, un certain ordre dans les traits et dans les idées : il faut surtout à la pensée, de la variété, de la nouveauté et du mouvement. Un homme, dont les discours ne roulent que sur des objets communs, et qui ne quitte pas les formes ordinaires de la conversation, ne passe pas pour avoir de l'esprit : il a beau *s'exprimer* de manière à être bien entendu, il n'a rien d'*expressif*. Mais celui dont les idées

sortent des routes communes, qui joint l'extraordinaire à la rapidité ; celui qui, en un mot, déplace les idées de ceux qui l'écoutent, et leur communique ses mouvements, celui-là passe pour avoir de l'esprit ; que ses idées soient justes ou non, exprimées avec goût ou sans goût, n'importe ; il a remué ses auditeurs, il a de l'esprit. Je ne parlerai pas ici de la différence de l'esprit à l'imagination active et au génie ; ce n'est pas mon objet : il faut en venir au talent.

Qu'un homme exprime ses idées ou celles d'autrui avec force, avec grâce, avec déduction ; qu'il dise des choses communes, si l'on veut ; mais qu'en les disant ou en les écrivant, il les pare du charme de l'expression, il aura du talent en vers comme en prose.

Il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde. La société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent ; c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie : or les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe

à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent ; on ne peut le voler sans être reconnu, parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait plutôt à Hercule sa massue, qu'un vers à Homère.

Le mérite des formes et la façon sont si considérables, que M. l'abbé Syeyes ayant dit à quelqu'un de ma connaissance : *Permettez que je vous dise ma façon de penser*, celui-ci lui répondit fort à propos : *Dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la façon.*

J. J. Rousseau, par exemple, emprunte la plupart de ses idées à Plutarque, et surtout à Montaigne ; mais il trouve si bien dans son talent de quoi parer ses vols ou ses emprunts, que l'intérêt n'en est jamais perdu pour ses lecteurs. On dirait en effet que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Maintenant, pour en venir à madame de Stael, il me semble, si toutefois son livre n'est pas un piège, il me semble, dis-je, qu'on peut avancer qu'elle a infiniment plus d'esprit

que de talent ; à la différence de madame de Sévigné , qui exprimait si bien tout ce qu'elle entendait , et qui peignait si bien tout ce qu'elle voyait. Horace dit , en parlant de Sapho , *que les flammes échappées de ses doigts vivent encore dans les cordes de sa lyre*. Cest donc le véritable signe du talent que ce caractère de vie qui anime et colore tout ce qu'il touche ; mais une femme sans talent est la marâtre de son esprit ; elle ne sait que tuer ses idées.

Ce n'est pas que madame de Stael soit ridicule comme M. G*** , qui ayant pris des logarithmes pour des logogryphes , trouve dans cette heureuse méprise de quoi s'étendre , s'amplifier et s'évaporer en style prétendu *poétique* ; de quoi se composer *un calme , une tempête , l'étoile du nord , le vaste océan , la boussole , des sauterelles et des moissons , etc. , etc.* , et qui , étonné de sa propre fécondité , s'écrie comme Sosie : *Voilà bien des gentillesses poétiques !* Quelle chose inconcevable que cet article (1) ! Les Parisiens sont bien heureux , après tant d'infortunes , d'avoir un journaliste si bouffon , qui leur propose *de porter*,

(1) Voyez le n^o. 13 de la *Clef du Cabinet* , etc.
13 janvier 1797.

à défaut de couronne, chacun une lumière sur la tête ; qui veut que les boutiquiers aient, à la place d'un barème, les logarithmes de Gardiner sur leurs comptoirs.

Nous invitons aussi madame de Stael à laisser au frère d'Abel C*** les fausses expressions, telles que les *vertus séculaires* de M. de L****. On entend par *séculaire*, ce qui revient tous les cent ans ; par *annuel*, ce qui revient tous les ans, comme les serments du peuple français. Il s'agit de savoir si les vertus de M. de L**** ne paraissent que tous les cent ans. Mais laissons encore ce nouveau poète, qui ne connaît ni les jeux, ni les poèmes séculaires des anciens ; laissons-le, dis-je, protester de son érudition et de son talent, de sa prose et de ses vers à la main.

Madame de Stael n'a qu'une chose à craindre, c'est que son talent ne fasse échec à son esprit. Elle parle, je ne sais où, du *temps* affreux dont nous avons vécu *contemporains* : comment son oreille n'a-t-elle pas été blessée de cette expression ? Le style est tout, a dit Buffon ; miroir et mesure des idées, c'est sur lui qu'on nous juge.

Quand un écrivain se couronne de pavots , c'est en vain que les lycées lui jettent des lauriers.

Que , dans le siècle où nous sommes , un homme , se trouvant sans esprit , sans imagination et sans talent , prène un fourneau , un alembic , une machine électrique , et se fasse chimiste ou physicien , on entendra parler de lui , on verra éclore ce nom inconnu , dont on sera forcé de se charger la mémoire ; et , grâce à leur ignorance , la plupart des gens du monde ne sauront jamais jusqu'à quel point on doit estimer ou mépriser ce manœuvre. Il n'en est pas ainsi en littérature : quatre lignes de prose ou quelques vers , classent un homme presque sans retour : il n'est pas là de dissimulation.

Cet état des choses durera jusqu'à l'époque heureuse prédite par M. G***, époque d'égalité et de nivellement , où tout le monde aura autant d'esprit que M. G***.

J'ai l'honneur d'être , en attendant ,

LUCIUS APULEIUS.

SONGE D'ATHALIE.

AVIS DU LIBRAIRE.

LES ennemis du père putatif de la PARODIE DU SONGE D'ATHALIE l'ont défendu de l'avoir faite, avant qu'il en parut un DÉSAVEU qu'on lui a également attribué, mais dont il n'est pas plus coupable que du premier de ces opuscules. Il paraît certain aujourd'hui que, sans le nom imposant de monsieur Grimaud de la Reynière, nous n'en serions pas sitôt à une troisième édition; et c'est une obligation que la littérature a contractée envers les génies qui ont eu le mérite de saisir ses formes et sa manière.

L'on verra que ce grand homme est au dessus de ceux qui font semblant de se plaindre d'être loués, par la raison qu'ils ne veulent pas qu'on les croient dignes de compliments. Mais monsieur Grimaud sent fort bien le but moral des louanges directes, et aime mieux

s'en glorifier avec gaieté, que de s'en attrister et de s'en plaindre ridiculement.

Au reste, nous nous empressons de publier LE VÉRITABLE DÉSAVEU, qu'une main sûre nous a confié de la part de monsieur de la Reynière; nous sommes persuadés, qu'ajoutant à la célébrité des deux pamphlets qui le précèdent, il n'interrompra point le cours de leurs succès.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. LE MARQUIS DUCREST,

Chancelier de Mgr. le Duc d'Orléans, etc. etc.

MONSIEUR LE MARQUIS,

Peut-être trouvera-t-on étrange que je vous dédie *le Songe d'Athalie*, tant il est rare qu'une Parodie soit prise en bonne part ! Il est pourtant vrai que sans moi les grands traits

du caractère d'Athalie , et les plus beaux vers de Racine n'auraient jamais été appliqués à madame votre sœur : et comme sa modestie va quelquefois jusqu'à s'interdire la reconnaissance , c'est à vous que je m'adresse. La divinité elle-même aurait peut-être méconnu ses traits , ou mal interprété mon hommage.

Vous percerez dans ma véritable intention , avec cet œil d'aigle que la nature vous a donné , et que vous venez d'offrir à la France. Oui , je le dis en passant , si l'État est encore dans la crise des erreurs et des besoins , c'est sa faute. On n'a point à vous reprocher de vous être enseveli dans un indigne silence. L'état a fait l'aveu de sa faiblesse , et vous lui avez fait celui de vos talents. Puisse le prince , qui , contre toutes les lois de la perspective , vient de s'agrandir en s'éloignant , ne plus hésiter entre la France et sa maison , et vous céder à l'État.

Quelques personnes mal intentionnées n'ont pas bien saisi l'objet de votre *Mémoire au roi* , et de l'offre que vous lui faites de vos lumières. Elles ont cru que vos amis , et surtout madame votre sœur , auraient dû s'opposer à la publicité de ce mémoire ; et que si elle ne l'a pas

fait, c'est par une sorte de vengeance, parce que vous ne l'aviez pas empêchée de publier son livre *sur la Religion*. Voilà les mauvaises têtes que j'ai à craindre en mettant cette parodie en lumière; mais votre excellent esprit me rassure; car c'est à vous qu'il faut renvoyer la France qui s'égare.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR LE MARQUIS,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

GRIMAUD DE LA REYNIERE.

P R É F A C E.

IL est plus aisé de se moquer d'une Préface que d'en faire une : comme je n'aime pas les choses faciles , tu auras , ami Lecteur , une Préface et des notes pour cette Parodie. L'illustre Swift a mis à la tête du Conte du Tonneau , une Épître dédicatoire , un Discours préliminaire , un Avant-propos , une Introduction , un Sommaire , un Argument , un Avertissement et une Préface ; ce qui , sans doute , est plus plaisant à imaginer qu'à exécuter. Aussi , Lecteur , n'auras-tu qu'une Préface assez courte.

Mais, diras-tu , *une Parodie n'étant qu'un hasard en littérature , nous verrons bien s'il est heureux.* J'en conviens , Lecteur : mais si je te fais voir que la Parodie , toute chétive qu'elle est , a pourtant son côté philosophique ? Or , pour t'en convaincre , tu n'as qu'à te transporter en idée dans ces siècles malheureux où il n'était pas sûr de dire et de publier sa pensée , et tu verras les Tibère et les Néron , qui faisaient tout trembler , trembler eux-mêmes à la représentation d'un

Drame , et redouter les applications que le hasard amenait presque toujours , et que le peuple ne manquait jamais de saisir. N'est-ce pas , en effet , un spectacle intéressant et digne du sage , que cette prompte vengeance des peuples , cette innocence des comédiens qui en sont l'instrument , et ces secrètes alarmes d'un tyran qui , ne trouvant plus , dans le répertoire de tous les théâtres , une seule pièce qui lui soit étrangère , finit par s'interdire ce plaisir.

Ce que je dis du maître peut se dire aussi des sujets ; on fait toujours des applications aux personnes qui sont le plus en évidence par leur fortune , leurs mœurs , ou leurs prétentions , etc. Quand ces applications sont très-heureuses , le public ne les oublie pas , la chronique s'en charge , et quelquefois des mains ingénieuses les rassemblent et les arrangent en forme de Parodie ; car tu sais , benin Lecteur , que la simple application d'un vers ou d'un passage est à la Parodie ce que la métaphore est à l'allégorie : celle-ci est le développement de l'autre. Voilà ce que j'avais à te dire , et je finis , non faute de temps et de paroles ; car dans la solitude où je vis , je serais bien tenté de me laisser aller avec toi à tout l'épanche-

ment de l'ennui ; mais je ne pourrais m'en débarrasser qu'en ta faveur , et il est rare que cela se pardonne. Pourtant , la manière dont tu as reçu mes *Réflexions sur le plaisir et la Maison de Molière* , me donnait bien le droit de compter sur toi. Adieu donc , Lecteur bienévoles.

SONGE D'ATHALIE (*de Racine*).

MATHAN, ATHALIE, ABNER.

MATHAN.

GRANDE reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis, que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,

SONGE D'ATHALIE (de Grimaud⁽¹⁾).

L'Abbé GAUCHAT⁽²⁾, Madame DE
GENLIS, M. GAILLARD⁽³⁾.

M. GAILLARD à Madame DE GENLIS, qui
traverse le Lycée.

SAVANTE Gouverneur⁽⁴⁾, est-ce ici votre place ?
Pourquoi ce teint plombé⁽⁵⁾, cet œil creux qui nous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce bruyant Lycée⁽⁶⁾ osez-vous approcher ?
Auriez-vous déponillé cette haine si vive ?...

Madame de GENLIS.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison de ce que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Gaillard, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un monde téméraire.
Quoi que sa médisance ait osé publier,
Un grand Prince a pris soin de me justifier.
Sur de petits tréteaux⁽⁷⁾ ma fortune établie
M'a fait connaître à Londres, et même en Italie ;
Par moi votre Clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rousseau, par d'éternels ouvrages,
Comme au temps du feu Roi, dérober vos hommages.
La Sorbonne me traite et de fille et de sœur⁽⁸⁾.
Enfin de ma raison le pesant oppresseur,

Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie ,
 Jéhu , le fier Jéhu tremble dans Samarie.
 De toutes parts pressé par un puissant voisin ,
 Que j'ai su soulever contre cet assassin ,
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
 Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
 De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe... (me devrais-je inquiéter d'un songe !)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
 Je l'évite partout , partout il me poursuit.
 C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée ,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
 Même elle avait encor cet éclat emprunté ,
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage ,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble ! m'a-t-elle dit , fille digne de moi ,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables ,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables ,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
 Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair , meurtris et traînés dans la fange ;
 Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux ,
 Que des chiens dévorants se disputaient entr'eux.

Qui devait m'entourer de sa secte ennemie ,
 Condorcet (9) , Condorcet , tremble à l'Académie.
 toutes parts pressé par un nombreux essain
 De serpents en rabat réchauffés dans mon sein ,
 Il me laisse à Paris souveraine maîtresse (10)....
 Je jouissais en paix du fruit de ma finesse ;
 Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
 De mes petits projets interrompre le cours.
 Un rêve... (me devrais-je inquiéter d'un rêve !)....
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève (11).
 Je l'évite partout , partout il me poursuit :
 C'était dans le repos du travail de la nuit.
 L'image de Buffon (12) devant moi s'est montrée ,
 Comme au jardin du roi pompeusement parée (13) ;
 Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté :
 Même il usait encor de ce style apprêté ,
 Dont il eut soin de peindre et d'orner son ouvrage ,
 Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble ! ma noble fille (14) , et trop digne de moi ,
Le parti de Voltaire a prévalu sur toi ;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables ,
Ma fille... En achevant ces mots épouvantables ,
 L'histoire naturelle a paru se baisser (15) :
 Et moi , je lui tendais les mains pour la presser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 De quadrupèdes morts et traînés dans la fange ;
 De reptiles , d'oiseaux , et d'insectes affreux ,
 Que Bexon et Gueneau (16) se disputaient entr'eux.

NOTES.

(1) **O**n sait que dans *Adèle et Théodore*, madame la comtesse de Genlis a fait, parmi tous les portraits des gens de sa connaissance, celui de madame de la Reynière, sa bienfaitrice, sous le nom de madame d'Olzy; de sorte que cette parodie est moins une vengeance qu'un acte de piété filiale. D'ailleurs, une parodie n'a jamais l'amertume d'une satire ou d'une épigramme, et nous n'avons pas à nous reprocher ce qu'on s'est permis sur une dame qui a certains rapports avec madame de Genlis, et qui s'est surtout distinguée par l'esprit de synonyme, qui n'est pas toujours le synonyme de l'esprit. Voici le portrait qu'on a fait d'elle :

Armande a pour esprit l'horreur de la satire.
Armande a pour vertu le mépris des appas.
Elle craint le railleur que sans cess celle inspire;
Elle évite l'amant qui ne la cherche pas.
Puisqu'elle n'a pas l'art de cacher son visage,
Et qu'elle a la fureur de montrer son esprit,
Il faut la défier de cesser d'être sage,
Et d'entendre ce qu'elle dit.

(2) *Mathan Gauchat* est ce même abbé avec qui madame la comtesse a composé *sa Religion considérée, etc.* et qu'elle nous conseille de préférer à tous les philosophes, même à tous les pères de l'Eglise.

(3) *M. Gaillard* de l'Académie française, auteur de l'histoire de Charlemagne, que l'on a comparée à l'épée de ce prince, est, avec d'autant plus de raison, l'Abner de la pièce, que c'est un être mi-parti de philosophie

et de religion. Ancien secrétaire d'un ministre citoyen, il est arrivé à l'Académie par les philosophes; et depuis il s'est chargé de les réconcilier avec madame de Genlis, dans l'extrait qu'il a fait de *la Religion considérée, etc.* mais il n'a pu se concilier un lecteur.

(4) *Savante Gouverneur.* Madame la comtesse de Genlis est, en effet, un être hermaphrodite, puisqu'elle a accepté une place d'homme, et qu'on ne peut lui reprocher de n'avoir pas tenu sa place de femme.

(5) *Pourquoi ce teint plombé?* On n'entend ici qu'une pâleur savante, ce qui répond aux faux bruits qu'on a tant répandus sur ses teinturiers. C'est elle qui a pâli, donc c'est elle qui a veillé.

(6) *De ce bruyant Lycée.* Institution très-moderne, formée des débris des musées, où des avocats en belles-lettres servent de prévôts à quelques académiciens. On y trouve tel homme qui, vers l'âge de cinquante ans, n'a été à sa place que là, et auquel on donne mille écus pour le faire parler, tandis que pour parler il les aurait donnés lui-même. Ses revers à l'Académie et ses succès au Lycée viennent de ce qu'à l'Académie il lit ses ouvrages, et au Lycée, ceux des autres. Du reste, cet écrivain est de la bonne école, et ses pièces sont toujours des contre-preuves de celles de nos maîtres. Son style est sans beautés, mais il est sans défauts; et on sent, dans tous les ouvrages de l'auteur, qu'il n'eût point fait de livres, s'il n'y avait point de livres.

A côté de lui un Basque professe l'histoire, et comme autrefois tout roulait sur les Juifs, ici tout roule sur les

Basques. Le professeur prouve très-bien qu'ils sont le premier peuple de la terre ; que l'univers entier serait Basque aujourd'hui si un petit banc de sable n'eût arrêté dans le port les barques bayonnaises , et ne les eût empêchés d'écraser Carthage et Rome. « Heureux , s'écrie-t-il souvent , heureux l'univers , s'il était Basque ! » heureuse la nation française de posséder les Basques ! » Les Basques , s'écrie-t-il encore , sont comme la nature , ils ont leurs soleils et leurs tempêtes. » Il avoue ensuite que , lorsqu'il parle basque , ses pensées sont fortes , pénétrantes , sublimes ; que ce n'est plus cela lorsqu'il parle français (*).

(7) *Sur de petits tréteaux*. Allusion au théâtre des Enfants , premier ouvrage de madame de Genlis.

(8) La Sorbonne a été sur le point de décréter l'ouvrage de madame de Genlis , à cause de quatre hérésies bien prononcées ; mais cet illustre auteur a arrêté la Faculté par une simple citation d'Athalie , où Joad semble prédire que madame de Genlis viendra au secours de la religion.

Dieux ! quels vengeurs s'arment pour ta défense !
Des femmes , des enfants !

(9) *Condorcet , Condorcet , tremble à l'Académie*. Le caractère de cet académicien est peu connu : il ne parle de sa haute naissance qu'avec dédain ; il écrase ses sages confrères de toute sa modestie à ce sujet. Mais , comme je n'ignore pas les plaisanteries qu'il s'est permises

(*) Voyez le *Mercur* du mois de novembre 1783 , où se trouve cet étrange article.

sur le comte d'Orsay, mon cousin, je suis bien aise d'apprendre au public qu'en fait de naissance M. le marquis de Condorcet n'a pas le droit de jouer le modeste. Qui croirait que ce philosophe a fait insérer, dans le livre de la noblesse du Comtat, une généalogie splendide, où, dès avant le dixième siècle, on trouve des comtes de Condorcet, un grand prieur de Capoue ? etc. etc. Mais M. Cherin père, dont l'exacte probité est si connue, ne sachant pas que cet académicien n'étalait tant de titres que pour les fouler aux pieds, a écrit de sa main à la marge de l'article *Caritat de Condorcet*, noblesse du comtat Venaissin, page 275. *Cette noblesse est des plus minces...* Et plus bas, au sujet de Barthelemi Caritat, qui est fortement titré dans la généalogie, on trouve, dis-je (toujours de la main de feu M. Cherin), *bourgeois d'Orange, dans le quinzième siècle*. Il est bon qu'on sache encore que dans toute la langue de Provence. (Histoire de Malte, par l'abbé de Vertot), il ne se trouve pas un seul Caritat de Condorcet, Chevalier de l'Ordre. Avec la profonde indifférence que j'ai pour toutes ces drogues généalogiques, je n'aurais pas fait cette note si M. de Condorcet avait effectivement la philosophie dont il se pare. Et si je venais à son état d'homme de lettres, je prouverais que ses titres sont encore moins fondés. Il se retrancherait peut-être dans les mathématiques ; mais je pourrais citer à ce sujet le mot du plus grand géomètre de l'Europe. *Qu'est-ce en géométrie que M. de Condorcet*, lui demandait-on ? *Est-ce qu'il est géomètre*, répondit-il ? Au reste, M. de Voltaire est mort inconsolable de l'avoir loué.

(10) *Il me laisse à Paris souveraine maîtresse. Ce*

n'est point exagéré ; le sceptre littéraire est tombé en quenouille.

(11) *Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève.* Un chagrin qui me crève paraît trivial, et cet hémistiche est pourtant bien parodié ; il répond à *un chagrin qui me ronge*. C'est la plus faible expression de tout le Songe d'Athalie. Ce sublime morceau est fait pour exciter ce que les savants ont nommé *horripilation*, et les gens du monde, *chair de poule*. Or un *chagrin* et un *chagrin* qui ronge, sont des expressions usées, de faibles nuances, qui se perdent dans les sombres couleurs de ce tableau.

(12) *L'image de Buffon.* M. le comte de Buffon s'est déclaré le père en littérature, et l'admirateur de madame de Genlis. Il s'est fait entre eux un commerce de gloire, de plaisirs et de chagrins, qui motive la fiction.

(13) *Comme au jardin du roi pompeusement parée.* Allusion à la belle et modeste statue que M. de Buffon est exposé à rencontrer tous les jours sur son escalier.

(14) *Tremble, ma noble fille.* Ce sont ici les paroles de la fameuse lettre du comte de Buffon, écrite au jardin du roi le 21 mars 1787. On la trouve à la suite de l'édition de *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. Nous la rapporterons ici toute entière, de peur que de nouvelles dispositions entre le père et la fille ne viennent à supprimer un jour cette pièce authentique.

LETTRE de M. le comte de BUFFON, à madame la marquise de SILLERY (comtesse de GENLIS), relativement à son ouvrage intitulé : *la Religion considérée , etc.*

MA NOBLE FILLE,

Je viens de lire votre nouvel ouvrage avec tout l'empressement de l'amitié, et cette curiosité qui se renouvelle à chaque article d'un livre fait de main de maître. Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la Religion et toutes les vertus, avec le style de Fénelon et la majesté des livres inspirés par Dieu même, vous êtes un ange de lumière; et lorsque vous descendez aux choses de ce monde, vous êtes la première des femmes et le plus aimable des philosophes. J'ai lu avec attendrissement les éloges dont vous me comblez, et j'accepte avec bien de la reconnaissance cette place que vous avez créée pour moi seul; mais j'en rends l'hommage tout entier à cette amitié qui fait ma gloire et le désespoir de mes rivaux.

Lorsque vous avez peint certains prétendus philosophes, vous n'avez pas échappé un seul des traits qui les caractérisent; vous avez joint la finesse des couleurs à la vigueur du pinceau, et vous avez mis dans l'ombre tout ce qui devait y être.

Voilà, mon adorable et noble fille, ce que je pense de votre ouvrage. Je vous en félicite avec cette sincérité, et cette tendre et respectueuse affection que je vous ai vouées pour la vie.

Signé, le comte de BUFFON.

Au jardin du roi, ce 21 mars 1787.

(15) *L'histoire naturelle a paru se baisser.* Ce bel ouvrage est attaqué aujourd'hui d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Les Français, toujours séduits par le style, ne peuvent concevoir la sévérité des juges étrangers; mais qu'ils sachent que les découvertes dont s'enrichit l'esprit humain, sont autant de coups portés à la partie systématique de *l'Histoire naturelle*.

(16) *Que Bexon et Gueneau se disputaient entre eux.* On sait que M. l'abbé Bexon et Gueneau de Montbelliard ont fait les derniers volumes de *l'Histoire naturelle* concernant les oiseaux. M. le comte de Buffon ne voulait pas sans doute tendre un piège à ses lecteurs, puisqu'il y eût été pris avec eux. C'est cependant ce qui est arrivé. MM. Bexon et Gueneau ne s'étant point nommés, l'illusion a été complète, et tous leurs articles ont été crus de M. Buffon, ce qui a révélé un grand secret.

Les gens du monde, et même les gens de lettres, ont vu avec surprise que la médiocrité était heureuse, quand il s'agit de n'écrire ni en vers ni en prose, ou, comme on dit, en prose poétique. Sur quoi nous observons que c'est à tort que M. de Voltaire, irrité de la triste facilité de ce genre bâtard, a voulu en entacher J. J. Rousseau qui n'en est jamais coupable; au reste, ce qui sépare M. le comte de Buffon de ses continuateurs, et laisse entre eux et lui une lacune immense, ce n'est point son style, ce sont ses grandes vues sur la nature. Le génie ne craint point d'imitateurs.

D É S A V E U

DU SIEUR

GRIMOD DE LA REYNIÈRE,

CONCERNANT LA PARODIE D'ATHALIE.

JE prends la plume, sans doute un peu tard, pour désavouer un pamphlet qui ne doit qu'à une apparence de gaieté la tolérance dont il a joui : mais pouvais-je prévoir, dans ma retraite, l'obstination de toute la France, à me supposer le seul genre de hardiesse qui me répugne ? Moi, qui ai poussé la littérature jusqu'au fanatisme, j'aurais pu ridiculiser des académiciens ! quelle calomnie ! Moi, qui ai toujours regardé les femmes comme aussi étrangères à la morale qu'inutiles à la société, j'aurais osé en outrager une, qui ne s'est débarrassée si vite des agréments de son sexe que pour mieux entrer dans l'esprit du nôtre ! quelle conséquence ! Moi, enfin, dont les talents se consomment dans la solitude mortelle d'une abbaye, je me serais permis de persifler un chancelier du Palais-Royal, qui a bien

prouvé, par son *Mémoire au roi*, que si on lui eût confié l'Etat, c'eût été des hommes comme moi qu'il eût déterrés pour gouverner sous lui ! Quelle absurdité ! Voilà cependant ce que la multitude a pu croire sans méfiance ; voilà ce dont n'a pu me mettre à l'abri une foule d'hommages littéraires que j'ai présentés jadis, sans retenue comme sans distinction. Cette injustice est si grossière, que je ne veux me justifier qu'en rappelant aujourd'hui quelques actions de ma vie passée. Par le peu que je fus, on verra tout ce que je ne peux pas être.

Né dans la finance, de parents honnêtes, je n'abusai point d'un si rare avantage, en suivant la même carrière. Je regardai même d'abord les richesses de mon père comme celles de la nation ; et je crus établir la balance entre elle et lui, en dissipant le premier argent que je possédai. La fortune se déclarant pour ma famille, je me rangeai du parti le plus faible ; je pris des manières populaires ; je fis dans la maison même de mon père un trafic qui était au-dessous de lui depuis long-temps ; je cultivai la petite littérature : enfin, je fus reçu avocat ; et peu de temps après, associé libre du musée de Paris.

Je me rendis digne de tant d'honneurs, en donnant ce fameux souper du 5 juillet 1781, où, confondant avocats, comédiens et poètes, je témoignai bien, par-là, le cas que je faisais d'eux en particulier. Hé bien! après cela, Public étourdi, ai-je pu faire l'horrible note contre les deux professeurs du Lycée, contre M. de la Harpe, qui, après trente ans d'étude, déploie encore aujourd'hui, dans son école, toute la ferveur d'un novice? contre M. Garat, qui, le premier, a transporté les amplifications du barreau, dans les éloges académiques; et qui, sans s'étonner de ses succès, travaille sans relâche à nous familiariser avec les formes de style les plus extraordinaires? Dites, ai-je pu insulter deux hommes que je suis destiné à toujours admirer? Non, sans doute. Eh bien, reprenez ma vie passée, vous verrez si je suis coupable du reste.

Ma mère est issue d'une si grande maison, qu'en prenant le nom de son mari, elle n'a songé qu'à pleurer le sien; mais de peur qu'on ne l'oubliât, elle n'a jamais admis dans sa société que des personnages de sa trempe, et qui, l'aidant à écraser mon père, lui rendaient tout l'éclat de son origine. J'admiraï d'abord tant d'élévation dans ses sentiments; mais soit

simplicité naturelle, soit respect pour mes bons aïeux, je renonçai à mon illustration maternelle, et je me déclarai bourgeois de Paris. Je fus secondé dans ma franchise par une foule de parents que les arts et métiers me fournirent. J'accueillis les uns, je secourus les autres; je les reconnus tous; et si je fus baffoué dans le grand monde, je fus estimé dans le commerce. Et c'est avec ce profond mépris pour les degrés de la naissance, que l'on me fait disputer la sienne à M. le marquis de Condorcet, à ce grand géomètre, qui n'est peut-être sensible qu'à ce genre d'outrage, et qui peut multiplier sa haine par sa fierté! Quelle plate calomnie! mais je continue mon plan de justification.

Madame la comtesse de Genlis, après avoir fait, il y a quelques années, les délices des enfants, par son *Théâtre d'éducation*, voulut un peu désoler leurs mères, et donna son fameux roman d'*Adèle et Théodore*. Elle y désigna la mienne sous le nom de madame d'*Olzy*, et y traça avec malignité son penchant naturel à n'estimer que la haute noblesse. Cette satire, quoiqu'indirecte, fut un peu blâmée par les gens qui ne sont que raisonnables; ils dirent que madame la comtesse avait sacrifié

l'honnêteté de son cœur à la moralité de son livre, et que, même auprès d'une femme, les bienfaits doivent l'emporter sur les ridicules. Pour moi, je fus d'abord partagé entre la vengeance filiale et l'estime due aux grands talents; mais cette dernière l'emporta bientôt, et je gardai un silence respectueux. Je ne vis plus dans madame de Genlis, qu'un écrivain plus au-dessus de son siècle que de son sexe, et qu'un mauvais procédé ne devait pas plus arrêter qu'un sophisme. Les ouvrages estimables qu'elle a donnés depuis ont bien justifié ma modération. Les *Veillées du Château* et les *Annales de la Vertu*, sont de petits romans qu'on devrait relire sans cesse pour se mortifier, et se rendre accessible à la pitié. On y voit partout une femme sensible qui oublie ce qu'elle fut jadis, et tout ce qu'elle est encore, pour mieux prêter à des personnages fictifs le langage de la piété et de la sagesse : tels seront toujours mes sentiments sur cet illustre auteur. Je suis donc incapable d'avoir ridiculisé son dernier chef-d'œuvre sur la religion. Pour M. le marquis Ducrest, son frère, je ne connais de lui que ses prétentions au bonheur de la France : comment lui aurais-je adressé une ironie personnelle? D'ailleurs, je répéterai

ici que , dans ma retraite , je n'ai pu que faire des vœux pour un grand seigneur qui , dans un pays où on se moque de tout , sacrifie son ambition à sa gloire.

Quant à l'insulte faite avec une douceur si perfide au génie de M. le comte de Buffon , je m'en laverai en peu de mots. Mon ignorance doit lui répondre de mon innocence et de mon estime. N'ayant jamais parcouru que les spectacles , l'almanach des muses et les rues de Paris , comment ne m'en serais-je pas rapporté au ton qu'il prend en expliquant la Lanterne magique de la nature ? Est-ce pour moi que quelques physiciens ont eu des aperçus plus profonds que les siens ? Est-ce pour moi que ses erreurs ont été relevées ? Non , sans doute ; il sera toujours le même à mes yeux , et rien ne peut le sauver de ma vénération.

Enfin , il y a jusqu'à MM. Gaillard et Gauchat qu'il n'est pas dans mes principes d'avoir insultés. Le *Fauteuil* de l'un et le *Petit-Collet* de l'autre sont des objets qui doivent toujours être sacrés pour un jeune écrivain. S'ils ont oublié les devoirs de leur état , ils ne l'ont pas moins conservé ; et puisque madame la comtesse de Genlis a daigné les employer , on doit

oublier leurs faiblesses, et ne considérer que leur utilité.

Ce qui doit achever ma justification, c'est qu'on a mêlé dans ce pamphlet des hommes et des événements qui doivent m'être inconnus. Qu'est-ce qu'un Bexon, un Gueneau de Montbelliard, un Maison de Molière ? Rien de tout cela n'a pu pénétrer dans les ténèbres que j'habite. Et puis, comment aurais-je adressé à M. le duc d'Orléans un compliment entortillé sur son exil, puisque j'en ignore encore les motifs ; je le prouverais, si tout ce qu'on vient de lire avait besoin d'appui. Je termine donc là ma défense.

Maintenant, juges crédules, récapitulez, et soyez sincères. Me croyez-vous coupable de tant de crimes de lèse-littérature ? Comparez cet écrit effronté avec les opuscules légers que je vous présentais jadis avec tant de courbettes, et que vous achetiez avec tant de courage. Rappelez-vous, s'il est possible, la gaité cynique et l'érudition grotesque dont je les assaisonnais pour vous plaire, et vous sentirez combien je suis loin de cette satire brusque, qui ne réussit que par la vérité de ses tableaux, et le peu de morale qu'elle entraîne. Essayez de relire mes *Réflexions sur le plaisir*, par un

célibataire ; vous y verrez une critique si fine de nos mœurs, des peintures si déguisées de ce qu'on voit dans le monde, que vous n'achèverez peut-être pas l'ouvrage ; mais le style vous étonnera, et vous finirez par en louer l'honnête obscurité.

Je plains bien la nation frivole qui préfère à tant de délicatesse une licence naturelle, une gâité soutenue, talents si dangereux dans un état policé, qu'ils peuvent amener insensiblement la liberté de la presse. Je n'ose pronostiquer sans frémir que nous touchons bientôt à cette horrible révolution ; alors plus de vices, plus de sociétés, plus de ridicules, plus de comédies. L'esprit, après vingt siècles de persécutions, devenant tout à coup l'arbitre des Français, en sera bientôt le bourreau ; il vengera le malheur de quelques grands hommes, en livrant des millions de sots à la risée publique ; et pendant que de vieilles catins et des religieux coquins prépareront aux protestants quelque nouvelle St.-Barthélemi, on verra s'établir dans tous les arts l'inquisition du bon goût, plus dangereuse à elle toute seule que tous les tribunaux du monde. Alors on regrettera les écrivains sans force, les journalistes sans courage, les critiques obscurs ; il ne sera

plus temps. L'esprit triomphera; la satire anéantira tout, et la probité en littérature ne sera plus distinguée de la sottise.

Le lecteur, sans blâmer ma noble colère, l'accusera peut-être d'un peu de partialité, puisqu'elle porte sur des hardiesses dont je suis aujourd'hui la victime; mais qu'il lui trouve le langage de la vérité, et je suis content. Que ne puis-je démasquer en ce moment l'être cruel qui m'a chargé de tout le poids de son iniquité! Je lui dirais que si mon personnel invite à la plaisanterie, sa perfidie invite bien plus à la vengeance; que je puis aisément mettre sous son nom des pamphlets qui ennueront toute la France; que s'il me prête des écrits méchants, je veux lui prêter de méchants écrits, et que j'alarmerai plus sa vanité qu'il ne troublera mon repos. Mais comment découvrir un homme que le succès le plus étonnant n'a pu engager à se faire connaître? Il faut donc y renoncer, et se retrancher dans un désaveu continuel et une conduite irréprochable.

Je finis donc en protestant à toute la nation que, quoique je sois encore un de ses écrivains les plus féconds, je m'intéresse toujours à son bonheur et à sa gloire. J'ai fait de mon

exil une longue méditation sur le bien public, et j'y travaille avec tout l'acharnement d'un bon patriote. Si un jour ma famille, fatiguée de tant de caresses étrangères, veut essayer des miennes, et me rendre l'entrée de son palais, je sortirai de ma solitude à la tête de vingt volumes *in-folio*. Vous tremblerez à votre tour, lecteurs timides et injustes, et vous direz, en me rendant une justice tardive : « Voilà » donc l'homme que nous avons cru l'auteur » d'une misérable brochure de quinze pages ». Vous n'aurez pas le courage de lire mes immenses productions, mais je continuerai de vous instruire.

LE VRAI DÉSAVEU
DE LA PARODIE
DU SONGE D'ATHALIE,
ET DE SON DÉSAVEU,

PAR LE VÉRITABLE GRIMOD DE LA REYNIÈRE (1).

IL est bien surprenant que, sans aucune considération pour mon état actuel, trois hommes d'esprit, ligués et de *compagnie*, aient résolu d'entretenir le public de moi, de mes peccadilles, de mes malheurs, et qu'ils aient donné sous mon nom, à ce même public, qui ne s'occupait pas davantage de mon existence que

(1) Ce petit ouvrage qu'on va lire a quelque rapport avec les bagatelles précédentes, mais il n'est point des mêmes auteurs ; comme un lecteur malintentionné pourrait le croire. La même matière est traitée avec bien plus de profondeur ; et ceux qui y sont maltraités par le fait, ont sûrement trop de goût pour ne pas s'en consoler par la forme. — *Avertissement de l'Éditeur.*

je ne pensais à lui, deux petits pamphlets comiques, que je désavoue en les improuvant, parce que je ne suis pas disposé à railler, et que je me sens incapable de les avoir faits. — Etait-ce la peine de se réunir pour enfanter quelques sottises?... Un seul d'entre ces confédérés eût suffi pour m'en prêter cent fois plus encore, sans crainte que je les lui rendisse, puisque ma fortune, à le bien prendre, est tout aussi modique que celle du *pauvre diable*.

Qu'ai-je donc de commun avec les beaux-espits et ceux qui se sont acharnés contre moi, sous prétexte de me faire une réputation aux dépens de la leur?... — Quelle raison ont-ils de me traiter *rostris et unguibus*?... Moi, qui me défendrais à merveille, si ce n'est à *coups de bec*, du moins avec *mes ongles*; car tout le monde sait que mes mains de luxe sont d'argent, et que j'en ai toujours une paire de fer au bout de mes bras ou dans ma poche. Mais je ne suis pas méchant, comme on s'amuse à le publier; et mes Opuscules attestent assez mon innocence. — Ma *Lorgnette philosophique*, celui de mes ouvrages que j'estime davantage, n'a jamais offusqué personne, et je défie que quelqu'un ait à s'en plaindre, pas même mon libraire. Ainsi, chacun est libre

de les acheter, et l'on n'a pas de reproche à me faire, surtout d'après l'honnête et sage précaution que prennent les journalistes de ne pas parler avantageusement de mes faibles productions, et n'ayant pu jusqu'ici me résoudre à les louer moi-même, malgré l'usage reçu depuis plusieurs années.

Encore un mot de ma *Lorgnette*, après quoi il n'en sera plus question. — L'on ne m'objectera pas qu'elle m'ait fait apercevoir les pygmées comme des géants, et les colosses comme des nains!..... Alors qu'en peut-on dire?... Que je l'ai mise à l'œil d'un capucin? Cela est vrai; mais je n'ai pas prétendu charger du ridicule d'être auteur de cette mauvaise brochure, un *célibataire* de ce corps révérend; et quand je la lui aurais attribuée, mon application eût été vague, et n'eût pas plus compromis le général de ces respectables mendians que le dernier *frère Chapeau* de leur plus obscure retraite. — Les personnalités sont, selon moi, trop odieuses, et fout, sans qu'on le soupçonne, trop de malveillants, pour que je ne les déteste pas de tout mon cœur. — Le seul crime que je trouve irrémis-sible dans Voltaire, c'est d'avoir fait écrire à *Jérôme Carré* et à *Guillaume Vadé*, des

lettres dont ils ne s'étaient pas doutés, ainsi que moi, de la *Parodie du Songe d'Athalie*; et, ce qui pis est, du *Désaveu* qu'on vient d'en faire, et qu'une dame charitable a bien voulu m'envoyer, afin de me récréer un peu dans mon exil. — Ce n'est pas que ces deux critiques ne soient fort jolies, et qu'elles ne soient faites pour me flatter; mais je ne me soucie point d'être paré des plumes du paon, moi, qui n'hésiterais pas d'être un oison, plutôt que de m'exposer à être déplumé.

Un de mes trois ardents antagonistes, dans le *Désaveu* qu'ils m'attribuent, me fait menacer le public de lui livrer bientôt *plusieurs in-folio que*, dit-on, *je prépare depuis longtemps.....* Eh! mon Dieu! comme ce propos est de mauvaise foi!... Qui croira que, pour le plaisir d'égayer le triumvirat qui s'élève contre moi, je vais prendre la peine de composer une vingtaine de gros volumes, dont le moindre ne se lirait pas en six mois?... Je n'ai assurément pas une ambition si étendue!... je m'amuserais plutôt à faire des *in-douze* et des *in-dix-huit*, qui sont très-portatifs et très-commodes, si j'avais du talent; et je n'en abuserais pas, à quelque prix que ce fût, ne m'autorisant point d'un dangereux exemple.

Je viens d'apprendre que l'on allait voir paraître un Almanach, non pas comme celui *des Honnêtes Gens*, qui a été brûlé par le bourreau, mais une sorte de nomenclature *de tous les minces auteurs et hommes subalternes* qui ont joui des honneurs de l'impression; et qu'afin de les consoler d'avoir été adulés, flagornés, encensés, on a semé parmi eux quelques personnes de bonne maison, dont les vers se répandent hors de leur société. On prétend que je dois figurer d'une manière distinguée, et être *loué à toute outrance*, dans ce *petit Almanach des Grands Hommes!* Si je connaissais positivement celui qui prend ce soin, je lui ferais ici, d'avance, mes sincères remerciements, et le prierais de ménager mon amour-propre; car il pourrait arriver que, devenant orgueilleux et vain, Grimod, *le protecteur de la veuve et de l'orphelin*, ne différât plus de Grimod *le traitant ou l'oppresseur*; et ce serait trop de moitié.

Quelle maladresse dans celui qui a fait mon prétendu *Désaveu*, de dire que c'est le *cinq juillet 1781* que j'ai donné *le fameux Souper*, où confondant procureurs, avocats, comédiens, poètes, marchands, épiciers, etc., je *témoignais bien, par là, le cas que je fai-*

sais d'eux en particulier. Hé bien ! cet illustre assemblage , dont on s'est tant moqué , quoique chacun soit maître de recevoir chez soi qui bon lui semble , ne date que du *trois juillet* de la même année ; ce qui prouve incontestablement que ce *Désaveu* n'est ni de moi , ni d'aucun de mes parents ou amis , qui se rappèlent sans doute la vérité de ce que j'avance.

La malice du triumvirat est telle , qu'il ne sera plus permis de se la dissimuler , lorsque j'aurai affirmé que j'ignorais jusqu'à ce moment qu'il y eût d'autre Garat que le chanteur (qui , j'imagine , n'est pas professeur de musique au Lycée , l'étant dans les cafés) ; que je ne croyais point que M. de la Harpe (qu'on me fait gaîment appeler *le Prévôt* du premier de tous les Musées) expliquât des auteurs français sur le même banc ; et qu'enfin M. Gaillard fût de l'Académie , et que je dusse me disculper d'avoir insulté M. Gauchat , dont je n'avais jamais lu ni entendu prononcer le nom. Tout cela me paraît fort étrange , ainsi que M. Bexon , M. Ginguenaud-de-Montbéliard , M. Maison-de-Molière , etc.

Je ne dois pas davantage des excuses à M. le comte de Buffon , si ce n'est de n'avoir point assez d'esprit pour concevoir ses *Époques de*

la Nature, qu'on assure être merveilles; et il le faut bien, puisque leur immortel auteur a une réputation plus brillante et plus solide que s'il eût fait, à lui seul, toutes les pièces qui composent depuis huit à dix ans *l'Almanach des Muses*, *les Étrennes d'Apollon*, *les Étrennes du Parnasse*, *l'Almanach des Grâces*, *le Trésor des Almanachs*, et *les Étrennes lyriques*, etc., qui ont agrandi mon génie, épuré mes sentiments et occupé mes précieux et admirables loisirs. En conséquence, je ne peux offrir à M. le comte de Buffon que de très-humbles et très-imparfaits hommages.

Mais pourquoi aurais-je attaqué madame la marquise de Sillery?... moi, dont la politesse n'est pas d'attaquer les femmes!... Supposé que, dans *Adèle et Théodore*, elle ait voulu réellement désigner ma chère mère sous le nom de madame d'*Olzy*, la piété filiale m'ordonne-t-elle de la comparer à *Jésabel*, à *Athalie*?... Dieu m'en préserve. — Quoi qu'on ose imprimer, je ne regarde point *les femmes comme aussi étrangères à la morale qu'inutiles à la société*; et je m'avise quelquefois de les aimer de la même façon que je les respecte; et l'on comprendra que c'est prodigieusement. — D'ailleurs, il est possible que ma bonne mère

ne mérite pas que je devienne son champion ; et c'est une affaire de famille.

Quant à M. le marquis Ducrest et M. le marquis de Condorcet, je n'ai garde de déprécier la naissance de l'un, et de toucher aux beaux projets et spéculations de l'autre!... Je sens trop cruellement ce qu'il m'en a coûté pour avoir fait une sortie contre M. le comte de la Salle, fils du gouverneur de Strasbourg, qui est l'unique cause de ce que je suis privé du plaisir de me promener tous les soirs au *Camp des Tartares*, ou sous les arcades du Palais-Royal. — Et après cela, que l'on répande que je n'ai aucun égard pour les personnes qui ont des rangs et des distinctions que n'assignent pas les bureaux académiques!... Ah! je suis assez corrigé de ces abus! Je ne pense plus que l'esprit égale tout dans le monde ; et je supplie le bienveillant public d'en être convaincu. Je ne serai pas moins sensible à son attention, s'il daignait envisager que je ne suis nullement coupable des écrits pervers et dangereux dont on m'incolpe sans pitié ; que je m'attends à m'en voir attribuer encore auxquels je n'aurai pas davantage participé ; mais qu'il est de son intérêt, de sa justice et de sa perspicacité, de distinguer l'or fin d'avec les ori-

peaux qu'on lui donne. — Puisse-t-il n'être plus la dupe de l'esprit d'autrui ! puisse-t-il m'être favorable, et répondre que ceci est *le véritable Désaveu*, dicté par le repentir, la sincérité et la bonhomie du vrai GRIMOD, son respectueux et zélé serviteur.

N. B. Je crois qu'on ne peut plus douter, sans compromettre son jugement, que je ne suis pas l'auteur du *Désaveu* qui précède le mien, et moins encore de la *Parodie du Songe d'Athalie*, signée *Grimaud*. Il est singulier qu'on ait voulu ajouter au ridicule de ma personne celui de prétendre que j'ai dû m'injurier, en ne me disant cependant pas autrement que mon nom, et comme s'il n'y avait aucune différence de *Grimod* à *Grimaud* !..... J'en fais juge ceux qui m'écoutent ou ceux qui me lisent.

POST-SCRIPTUM.

Au reste, ce n'est pas à moi qu'il appartient de savoir si la littérature et même la France recevraient un plus grand éclat de la liberté de la presse ; mais je ne hasarderai peut-être pas trop en avançant que l'Académie française

est inutile aux progrès des sciences et des arts. Ses membres, dans tout état de cause, sont toujours quarante, ce qui les ferait aller plus vite au but de leur devise (*Pimmortalité*), si elle existait jusqu'à la fin des siècles! Mais, supposé que dans quelques années d'ici il n'y ait pas un seul homme de génie, qui chargerait-on d'en remplir les fauteuils? Je suis fort en peine de cela; car ils ne peuvent être tous occupés par des protecteurs, elle cesserait d'être une Académie!..... Et si nous venons à perdre M. le comte de Buffon, M. Bailly, M. de Champfort et M. l'abbé Delille, qui y siège bien après les trois autres, qui aurons-nous? Qui avons-nous? M. d'Aguesseau a été reçu pour son grand-père; M. Beauzée pour sa *Grammaire*; M. de Rhuillière pour des ouvrages qui ne sont pas sortis de son portefeuille; M. Suard pour avoir continué d'écrire la Gazette, en traduisant Robertson, qu'il n'entendait guères; M. le Mierre, pour avoir fait, après ses tragédies, les vers suivants :

« Opera suroulette equon porta dodâne (ou dodom); »

et sous le buste de sa femme, ce qui est très-galant :

« Yeu, coussin, porteintaille, anelle touravit. »

On les a traduits ainsi l'un et l'autre :

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme.

Yeux , cou , sein , port , teint , taille , en elle tout ravit.

Après cela , les autres gens de lettres , excepté M. Ducis , M. de la Harpe , M. Marmontel , sont fort inconnus , et l'on conviendra que ce n'est pas la peine d'être de l'Académie , de désirer d'en être , et même qu'il en existe une , surtout composée d'un nombre déterminé.

Quelques personnes prétendent qu'on va être forcé de recevoir M. Vicq-d'Azir , ce qui a donné lieu au madrigal suivant.

Agnelet-Vicq-d'Azir , dans une épidémie

Fit tuer tous les bœufs (1) ;

Si le ciel l'accorde à nos vœux ,

Il traitera l'académie.

(1) C'est lors de la fameuse épizootie qui ruina tous les pauvres agricoles de la Gascogne , il y a environ dix à douze ans. Peut-être qu'aujourd'hui monsieur *Agnelet-Vicq* serait plus modéré.

ESSAI SUR L'AMITIÉ (1).

ON ne s'est pas encore avisé de faire l'éloge de la jeunesse et de l'amour ; mais on a beaucoup écrit en faveur de la vieillesse et surtout de l'amitié. Les poètes anciens et modernes, et en général tous les grands écrivains, en ont dit des choses admirables. C'est un sentiment que l'homme peint avec complaisance, parce qu'en le peignant et en se montrant capable d'amitié, un homme se rend infiniment estimable à ses propres yeux, et respectable à ceux des autres. C'est peut-être là un des plus heureux détours de l'amour-propre, que de s'aimer dans autrui, sans pouvoir être accusé

(1) Feu Mirabeau, dont le porte-feuille était, comme celui des courtiers, rempli des effets d'autrui, ayant eu quelque temps à sa disposition le morceau suivant, le donna comme sien à ses amis d'Allemagne. Voyez le recueil de ses lettres à monsieur Mauvillon, professeur à Brunswik, qui lui faisait sa monarchie prussienne. Mirabeau, n'ayant qu'une copie manuscrite de cet Essai sur l'amitié, ignorait qu'on l'avait inséré dans le Mercure près d'un an auparavant. Nous le donnons ici retouché par l'auteur.

du plus léger intérêt. Mais il ne faut pas croire que l'amitié eût obtenu tant de vénération, ni que l'amour-propre eût tiré un si grand parti de ce sentiment, si c'était la nature qui en eût fait les frais, comme de l'amour ou de la tendresse maternelle. Et en effet, quel amant voudrait qu'on lui sût gré d'adorer sa maîtresse? Quelle mère a jamais tiré vanité de sa tendresse pour ses enfants? C'est donc parce que l'amitié est un fruit de la société, un sentiment de choix, que l'homme s'en est fait honneur; il a caressé son ouvrage, et opposant l'amitié à l'amour, il a voulu lutter avec la nature, dans l'espoir que l'amitié serait pour l'hiver de l'âge ce qu'est l'amour pour la jeunesse. Mais comme on ne fait rien sans la nature, il est arrivé que les hommes ne se sont jamais bien entendus sur ce qu'ils appellent *amitié*; que très-peu d'entre eux en ont donné des modèles, et qu'enfin il n'est pas de sentiment qui ait fait plus d'hypocrites que celui-là, et j'ose dire des hypocrites plus distingués.

Je vois d'un premier coup-d'œil trois sortes d'amitié parmi les hommes. Ce n'est souvent qu'une estime accompagnée de quelque bienveillance; sentiment qu'éprouvent l'une pour l'autre deux personnes de mérite, et qui fait

qu'elles aiment à se rencontrer, à se rendre justice, ou même à se favoriser en toute occasion (J'ai dit : ESTIME ACCOMPAGNÉE DE BIEN-VEILLANCE, car l'estime toute nue ne peut exister entre ennemis). Ces liaisons, fondées sur un sentiment calme et froid ; ces intimités qui s'accommodent de l'absence ; ces cœurs qui s'estiment et s'aiment de loin, sont fort communs ; ce sont eux qui parlent sans cesse de *services*, de *bienfaits*, d'*obligations* et de *reconnaissance* ; sorte de mots qui ne se trouvent pas dans le répertoire de l'amitié.

Il y a une seconde espèce d'amitié qui subsiste sans estime d'un côté, et c'est le sentiment qui nous saisit quelquefois pour une personne aimable et méprisable à la fois. Nous connaissons ses vices, nous déplorons ses égarements ; mais, comme nous ne pouvons renoncer à sa société, nous nous flattons de sa conversion, et nous en faisons notre affaire. Dans un tel commerce, le vertueux joue le beau rôle, et ne cherche que le bien de son ami ; mai il le cherche à ses périls, et ils finissent souvent tous deux par perdre l'estime publique. Ce sentiment, bien qu'il ait son héroïsme, ne mérite pas le nom d'amitié, ou ne le conserve pas long-temps ; car il ne faut pas

que le faible emporte le fort ; ce qui arriverait si le vicieux entraînait celui qui est bon ; alors, ce n'est plus qu'une faiblesse, un attachement aveugle : les deux contractants se perdent ensemble. Cette amitié n'est pas commune, mais elle existe.

Enfin, s'il se trouvait deux hommes assez égaux en âge, en fortune, en mérite, pour être indépendants l'un de l'autre ; si ces deux hommes, en se voyant, en se tâtant l'un l'autre, sentaient tomber ce mur de séparation que la défiance entretient souvent, pendant le cours de la vie, entre deux gens de mérite, entre deux cœurs faits pour s'aimer ; si, dis-je, toutes les communications se trouvant libres et sûres, il se faisait entre eux un échange de sentiment, une mixtion, une fusion de goûts et d'idées, enfin un *mariage d'âmes*, alors vous auriez deux véritables amis, deux amis inséparables ; voilà les Oreste et les Pylade, les Pyrithoüs et les Thésée ; voilà les deux amis de Sicile ; ils vont porter ensemble le fardeau de la vie ; ils braveront la mort l'un pour l'autre, et qui plus est, l'opinion et le mépris ; car ils ne séparent ni leurs existences, ni leurs réputations. Non seulement vous estimerez votre ami comme la chose la plus pré-

cieuse que vous ayez au monde, mais vous l'aimez comme le plus aimable; vous aimez sa personne, son esprit, ses manières; vous pourrez dire: *Avec lui, plus de solitude*; et votre union résistera aux longues intimités si funestes aux amis ordinaires et aux amants; car l'amour, qui vit dans les orages et croît souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

« Quand je me demande, dit Montaigne, » d'où vient cette joie, cet aise, ce repos que » je sens lorsque je vois mon ami, c'est que » c'est lui, c'est que c'est moi; c'est tout ce » que je puis dire. » Et Pythagore n'a-t-il pas dit très-excellemment encore? « Quand je » suis avec mon ami, je ne suis pas seul et » nous ne sommes pas deux. » Enfin, Cicéron, en parlant de l'amitié, l'appelle *une nécessité*, et Aristote, *une âme en deux corps*.

Voilà en effet la véritable, la parfaite, la sainte amitié; c'est là ce sentiment pur et sacré, ce fruit si rare et si désiré, l'amitié des temps héroïques, puisqu'il faut le dire: on l'a dotée de tout ce qu'on a pu arracher à l'amour; j'entends à l'amour moral, qui est aussi l'ouvrage de l'homme, enté sur celui de la nature. Il faut donc qu'il entre de la passion

dans l'amitié ; sans quoi , elle n'est qu'un commerce froid et languissant. Aussi , une telle amitié , quand elle a de l'éclat , est toujours un peu calomniée dans un siècle pervers , à moins que l'âge et le mérite bien reconnus n'imposent silence à ceux qui ne méritent plus de croire à la vertu.

Au reste , l'amitié ainsi définie ne peut convenir qu'à des âmes d'une certaine trempe , et pour tout dire , à deux hommes. Elle ne peut exister que très-difficilement , pour ne pas dire jamais , entre un homme et une femme , entre deux femmes , entre un père et un fils , entre Mentor et Télémaque , entre Alexandre et Éphestion , entre le riche et le pauvre , l'homme d'esprit et le sot ; elle est inconnue aux misérables courbés vers la terre , absorbés dans les serviles occupations de la vie , et qui n'ont pu cultiver leur âme ; je crains de délayer les raisons de tout cela. — Mais , direz-vous , où est-elle donc cette amitié ? où la trouver ? Je répondrai qu'elle existe comme l'équilibre , dans un point unique ; en-deçà et au-delà c'est autre chose ; et si vous trouvez que je l'aie trop compliquée , et qu'elle soit d'une combinaison trop difficile , je vous dirai que l'homme social est aussi lui-même un être fort composé ;

que pour former deux amis, il faut des *relations* presque idéales, des éléments dont l'union est en effet très-difficile. Observez que je dis *relations*, et non pas *ressemblances*; car deux envieux, deux glorieux, deux *impatiens* ne pourraient pas vivre ensemble. On peut dire d'une foule de gens, *ils se ressemblent trop pour ne pas se haïr*. Il faut des différences de caractères, quand la situation est la même entre deux personnes; des différences de situations, quand il y a ressemblance de caractères.

Si vous me pressiez, je croirais pourtant que deux frères, deux hommes de lettres, deux militaires (et observez que je les prends volontiers dans la même carrière), seraient bien capables de nous offrir le phénomène de l'amitié; car ils pourraient s'immoler mutuellement de grandes victimes, telles que l'intérêt, l'ambition, l'envie, et sceller leur union par de tels sacrifices. Si, contre l'opinion de Montaigne, j'admets deux frères à l'amitié, ce n'est pas que je me fortifie contre lui du mot de Plutarque, qu'*un frère est un ami que la nature nous a donné*; car la nature n'a fait qu'ébaucher l'ouvrage; et la différence des complexions, des goûts et des

idées peut être telle que , malgré la nature , un frère ne puisse jamais trouver un ami dans son frère. Mais , si l'accord des complexions existait déjà , pourquoi deux frères refuseraient-ils de s'abandonner au charme d'une tendre et vive affection , dont la voix du sang leur a fait les premières ouvertures et ménagé les intelligences ?

Quoique l'amitié mette sa gloire à braver les arrêts de l'opinion , il n'en est pas moins vrai qu'il existe entre frères une communauté d'honneur et de réputation , une responsabilité que le monde ne soupçonne pas entre deux amis ; et cette opinion est à la fois un hommage à la nature , et comme un premier nœud auquel l'amitié peut attacher tous les siens. Mais cet événement est trop rare , et les tracas de la société , l'attrail des petites passions , et surtout l'amour de l'argent , assiégent si bien les avenues du cœur humain , que l'amitié trouve toujours la place prise , sans compter que les hommes en général vivent dans un état de nullité habituelle , et n'ont de cœur et d'esprit que ce qu'il en faut pour être médiocrement heureux ou malheureux. Mais l'amitié en veut aux grandes âmes , qui ne savent ni jouir ni souffrir comme les autres.

Heureusement que cette passion n'est pas si nécessaire au bonheur du commerce des hommes qu'on affecte de le dire ; l'amour dans la jeunesse , des liaisons agréables dans un autre âge , l'aisance , les beaux arts , la réputation , les honneurs , composent les destins ordinaires , et donnent assez de charme à la vie pour qu'en la quittant les hommes la regrettent. Si l'amitié était d'une facile acquisition , ou qu'elle fût un besoin universel de l'espèce humaine , l'odieuse maxime de vivre avec son ami , *comme s'il devait un jour être notre ennemi* , ne passerait pas pour la plus sage des maximes ; et c'est ici que paraît tout le dessein de la nature , qui ne s'en est pas plus fiée à nous pour notre bonheur que pour notre existence.

Je sens bien que ces réflexions vont affliger tous les hypocrites de ce monde : ils veulent bien se tromper entre eux , mais ils ne veulent pas qu'on les démasque ; ils diront que c'est dégrader l'humanité , que c'est rendre la terre inhabitable. En effet , les hommes n'aiment pas à s'approfondir jusqu'à un certain point ; ils vivent au jour la journée avec leur conscience. C'est surtout dans les siècles corrompus qu'on se scandalise aisément , et qu'on

exige des livres qui nous donnent bonne opinion de nous-mêmes ; on voudrait être flatté par des philosophes ; mais des hommes simples et droits supporteraient sans horreur la dissection du cœur humain. Je déplairai donc d'un côté à ces cœurs faciles et frivoles , qui passent leur vie à nouer et à dénouer des amitiés ; à ces enthousiastes à tête chaude , qui s'enflamment plutôt qu'ils ne s'attachent , et auxquels il est plus facile d'idolâtrer vingt amis que d'en aimer un seul : je déplairai de l'autre à ces petits poltrons de morale , si difficiles en liaisons , et qui affectent de s'alarmer de tout ; si scrupuleux , qu'ils ne permettent pas à leur probité de croire à celle des autres.

J'avouerai aux premiers qu'il existe effectivement des liaisons fondées sur l'intérêt ou le plaisir , qui sont souvent par leur intimité et par leur durée le scandale de la véritable amitié ; mais qu'ils sachent que deux hommes, liés par l'intérêt , ne sont que deux complices, et non pas deux amis.

Quant aux liaisons de plaisirs , on me dispensera , j'imagine , d'accorder le saint nom d'amitié à cette familiarité , à ces épanchements de l'indiscrétion auxquels les jeunes

gens sont trop sujets, et qui n'empêchent pas ces tendres camarades de s'égorger tous les jours pour une bagatelle..... Je dirai ensuite aux petits rigoristes, qui font tant les difficiles, que le premier venu a plus de vertus encore qu'il n'en faut pour être leur ami.

Quelquefois deux hommes se lient pour haïr à frais communs tel parti ou telle personne ; ce qui leur donne l'air de l'intimité : ils sont unis par des haines communes ; et ces horribles nœuds, qui ont la forme et l'énergie d'une conspiration, en ont aussi la durée.

Quand j'ai parlé des hypocrites en amitié, je ne devais pas oublier les dupes, et ceci s'adresse aux âmes sensibles et vaines, qui recherchent trop l'amitié des hommes à réputation et des grands. Si un prince vous dit : « Soyons amis, car nous sommes égaux : vous » avez mis sur la société l'impôt de l'esprit » et des talents, comme moi celui de la fortune et de la naissance ; et nous sommes » deux puissances en ce monde. » Homme de lettres, ne vous y fiez pas : ce grand, fût-il de bonne foi, et lui eussiez-vous inspiré la noble passion de l'amitié, ne peut que vous induire dans l'erreur où il est tombé lui-même. En vain sa philosophie le fera des-

cendre jusqu'à vous, et la vôtre vous élèvera-t-elle jusqu'à lui ; une livrée nombreuse, un palais, des protégés, des respects qui ne seront que pour votre ami, tout cela parlera plus haut que le vain sophisme de l'égalité des hommes. Ce qui prouve bien cette vérité, c'est que le prince sera plein de ménagements et de mesure avec vous, de peur que sa familiarité ne vous paraisse hauteur ou négligence ; et que vous serez familier avec lui, de peur que votre circonspection ne lui semble bassesse. Et si ce prince est roi, comment osez-vous contracter avec lui ? Il est sur le trône, et vous dans la poussière ! Ne savez-vous pas, imprudent, que les rois sont toujours avec vous dans l'état de pure nature, quand vous êtes devant eux chargé de toutes les entraves de la société, et qu'ils ne vous doivent rien quand vous leur devez tout ? Mais, dira-t-on, Alexandre et Henri IV auraient regardé comme un malheur d'être rois, si Ephestion et Sully ne le leur avaient pardonné. Un roi est un grand acteur forcé de figurer sur la scène du monde ; mais il revient en cachette déposer la majesté et se faire homme avec son ami..... Ah ! j'ignore ce que c'est que ces amis à la dérobée ; et

l'amitié entre le monarque et le sujet doit toujours trembler, comme cette nymphe de la fable, que Jupiter ne s'oublie un jour, et ne lui apparaisse environné de foudres et d'éclairs. Enfin votre Mécène et votre ami, ne fût-il qu'un financier, vous vous appercevrez bientôt de l'influence et de l'ascendant que prend tous les jours sur nous celui qui tient la fortune en main. De quelque sincérité qu'il se pique, la balance penchera malgré lui, et il rompra à son insçu un contrat dont l'égalité n'est pas la première clause. Il n'y a que l'amour au monde qui s'accommode de l'inégalité des conditions et des fortunes. Il faut donc convenir que les gens de lettres étant le plus grand luxe des princes, ce n'est que sur ce pied qu'ils doivent stipuler ensemble (1).

(1) Tout ce qu'on pourrait dire de plus favorable à ces liaisons de protecteur à protégé, et du grand au petit, serait de les comparer à celle de l'homme et du chien, la plus parfaite union qui existe en ce monde, et dans laquelle on voit l'un des contractants ennoblir sa bassesse, en la portant jusqu'à l'héroïsme. En effet, de quelque inégalité d'humeur qu'un homme use envers son chien, ou à quelque degré de faveur qu'il l'éleve, le chien ne se dément ou ne se méconnaît jamais; ce qu'entre hommes le protecteur ne peut se promettre de sa créature.

Les esprits transcendants, et en général les hommes extraordinaires, offrent en amitié les mêmes inconvénients que les grands de la terre. Un homme commun doit approcher un grand homme comme on approche des rois; et pour réduire la chose en maxime, les sots devraient avoir pour les gens d'esprit une méfiance égale au mépris que ceux-ci ont pour eux. Cela est aussi, dira-t-on: mais quelquefois la vanité l'emporte sur l'instinct; on regarde les gens d'esprit comme des rois détrônés, puisque la sottise règne en ce monde, et on se familiarise avec eux; on cherche à s'exhausser en s'appuyant sur un grand homme; quelquefois même on se flatte de mener les grands esprits, et on leur donne des avis, comme si ceux qui voient le bon et l'excellent en tout, n'étaient pas incorrigibles. Je ne connais point, en un mot, d'association plus inégale que celle des gens d'esprit et des sots: il faut que les chênes croissent avec les chênes, et les roseaux avec les roseaux.

Il semble donc que c'est entre les grands hommes que l'amitié devrait fleurir et se montrer dans tout son éclat, puisqu'ils ont seuls cet excédant de cœur et d'âme qu'exige un tel sentiment; mais on sait par quelle fa-

talité les grands talents sont, pour l'ordinaire, plus rivaux qu'amis ; ils croissent et brillent séparés , de peur de se faire ombrage : les moutons s'attroupent , et les lions s'isolent. Eh quoi ! direz - vous , les Voltaire et les Rousseau , ces âmes brûlantes qui nous ont laissé de l'amitié des peintures si ravissantes , en auraient ignoré le charme ! ils auraient vécu sans amis !... Hélas ! il est certain qu'ils ne se sont pas plus aimés que les Bossuet et les Fénelon , et qu'ils n'ont eu parmi les hommes que des enthousiastes ou des détracteurs. Les orages de l'amour , les illusions de la gloire et les travaux de l'esprit ont absorbé leur vie. Ce n'est pas qu'ils n'aient senti l'amitié ; ils en ont eu une idée admirable , mais ils ne l'ont appliquée à personne. Semblables en cela aux chevaliers errants , qui se donnaient une maîtresse imaginaire , et se la figuraient si parfaite , qu'ils la cherchaient toujours sans la trouver jamais : ils n'ont eu qu'une théorie d'amitié.

Je n'ai rien dit des liaisons produites par les malheurs communs. Il est pourtant certain que l'adversité est aussi favorable à l'amitié , que la solitude l'est à l'amour ; elle unit et rechauffe des cœurs que l'opulence et le

bonheur eussent isolés ou refroidis. Aussi combien de nœuds formés dans le malheur et la pauvreté se sont relâchés dans les distractions du monde et de la fortune ! Combien d'amis et d'amants ont pu regretter de n'avoir plus à pleurer ensemble !

DISCOURS

Sur le Droit romain, par M. LAMBERT.

(7 juillet 1787.)

Ce discours n'est autre chose que le projet d'une traduction du corps du Droit romain. L'auteur démontre la nécessité d'une telle traduction ; il faut convenir qu'après la lecture de son discours on est un peu surpris que cette entreprise soit encore à exécuter. Mais quand on sait que le chancelier d'Aguesseau et d'autres grands magistrats s'y sont opposés et l'ont crue dangereuse, on est moins étonné de n'avoir pas encore une traduction du Droit écrit.

Les raisons qu'alléguent les ennemis de ce projet sont si faibles, que nous osons à peine les présenter à nos lecteurs. Ils font semblant

de craindre que si le corps entier du droit était traduit, les écoles ne fussent bientôt désertées, et que le goût de la latinité se perdît en peu de temps : comme si c'était dans les livres et dans les écoles de droit qu'il fallût chercher le goût de la belle latinité ! ils disent encore qu'une telle traduction ne peut jamais être fidèle, et qu'il vaut mieux juger sur le texte pur que sur des versions et des gloses ; comme si toutes les fois qu'un juge applique un texte de la loi à une affaire quelconque, il n'en faisait pas secrètement et malgré lui une traduction mentale dans sa tête ! Ne suffit-il pas pour cela que le juge parle une autre langue que celle de la loi ; qu'il soit Anglais ou Français, et la loi latine ou grecque ? L'évangile lui-même est-il autre chose qu'une traduction des paroles de J. C. ? et si le genre humain a pu être sauvé sur des traductions, pourquoi les affaires des hommes, purement temporelles, ne seraient-elles jugées que sur des textes ? Supposons que, dans une assemblée de députés de toutes les provinces, on exécutât la traduction du corps entier du Droit, cette traduction-là ne deviendrait-elle pas un texte invariable et sacré où la valeur de chaque terme serait à jamais fixée ? Ne

serait-ce pas là même le seul moyen de couper les têtes à l'hydre de la chicane et des disputes? Enfin, n'est-ce pas une chose extraordinaire que chez un peuple éclairé et dont la langue jouit d'une sorte d'universalité en Europe, quinze ou vingt millions d'hommes soient jugés d'un bout de l'année à l'autre sur des lois dont ils n'entendent pas le texte? Quand François I^{er} ordonna qu'on ne plaiderait plus en latin, les ennemis de la traduction du droit auraient pu se servir de tous leurs arguments et combattre la sage résolution de ce prince. Les Grecs ont eu le bon esprit de se donner des traductions du corps entier des lois romaines, et cela dans les plus beaux siècles de l'Empire. Accoutumés à une langue célèbre par tant d'écrits, et répandue dans presque tout l'univers, ils dédaignèrent la connaissance de toute autre langue. En vain dès le temps de Sévère et d'Antonin Caracalla, il était ordonné aux Préteurs ou magistrats de rendre en latin leurs décrets; l'empire de la loi céda à celui du goût et de l'usage; les juges grecs continuèrent de rendre leurs sentences en langue grecque; et les empereurs furent enfin obligés d'en venir à les y autoriser par une loi. En vain Constantin donna à sa

nouvelle capitale , à ses quartiers , à ses édifices publics , des noms grecs et ensemble des noms latins ; la langue latine fut presque renfermée dans sa cour , et bannie comme barbare du reste de la société. Si ce prince harangue en latin le concile de Nicée , il ne peut se faire entendre des pères grecs que par la voix d'un interprète. Si , descendu de son trône , il admet ces pères à sa conversation familière , il faut qu'il oublie pour un moment qu'il est empereur romain , qu'il laisse à l'écart la langue de Rome , et qu'il se prête à leur parler celle de la Grèce. Depuis cet empereur et surtout depuis le grand Théodose , l'empire , les sciences , les langues penchèrent continuellement vers la décadence. La liturgie rappelait d'ailleurs les Grecs à leur langue ; la différence des caractères les éloignait encore de l'étude de la langue latine. Aussi Justinien même fut obligé de donner en grec les lois qu'il publiait pour l'empire d'Orient , et d'en faire deux exemplaires , l'un grec et l'autre latin. Lorsqu'après ses conquêtes son autorité s'étendit sur les deux empires , ennemi des commentaires , il permit de traduire le digeste en grec , afin de mettre les juges et un plus grand nombre d'érudits de cette nation à portée de le lire.

De nos jours, l'impératrice de Russie vient de publier son nouveau code en quatre ou cinq langues, et on ne sait, en parcourant ce livre admirable, quelle est celle qui pourrait se vanter d'être le texte; quand on se rappelle, sur-tout, que la souveraine est russe, qu'elle est née allemande, et qu'elle parle toujours français.

M. Lambert, en traitant de la manière et de la nécessité de traduire le droit romain, se permet une infinité d'excursions sur la nature des langues et la prééminence de la nôtre. Il accole ses idées là-dessus à celles de l'auteur du discours sur l'Universalité de la langue française; ce qui forme la plus considérable des notes qui terminent son ouvrage. Mais nous ne saurions être de son avis, quand il avance que c'est à la gaieté des Français qu'est due la fortune de leur langue; et nous craignons bien que plus d'un lecteur ne prenne ceci pour une simple gaieté de M. Lambert, qui ne cesse de dire combien il est triste d'apprendre le latin, et surtout le latin de collèges. Nous n'entreprendrons point l'analyse de tout ce que dit l'auteur touchant le fond, la nature et la beauté du droit romain. Jamais un corps de lois ne sera l'ouvrage d'un seul homme; cet

édifice ne peut être bâti que des mains du temps ; il ne peut s'achever que chez de vieilles nations , parce que chaque loi particulière n'étant que l'application du bon sens , à des événements imprévus , il faut que les siècles , dans leurs immenses révolutions , épuisent toutes les chances où les passions , les intérêts et les affaires peuvent jeter un grand peuple. Une société naissante , fût-elle fondée par un grand génie , ne peut recevoir de lui que des statuts et des réglemens ; et c'est ainsi que Lycurgue et tous les fondateurs de religions et d'ordres réguliers en ont usé , sans compter les emprunts qu'ils ont faits aux législations des autres peuples. D'où il faut conclure que la collection des arrêts et des jugemens est à la longue la plus complète des jurisprudences.

M. Lambert fait une réflexion un peu affligeante sur la carrière du jurisconsulte. « Carrière longue et pénible , et où rien ne soutient » l'émulation , ni gloire , ni argent. Il n'en est » pas ainsi , dit-il , du général d'armée et du » poète. Mais que revient-il à celui qui tourne » ses talents et ses travaux du côté du droit » romain ? En vain quelques gens de loi applaudiront avec éclat , avec enthousiasme » même , à ses efforts , à ses succès ; le public ,

» léger et incapable d'apprécier son grand
» mérite, ne répétera jamais des éloges dont il
» ne sent pas la justice. S'il louait ce grand
» jurisconsulte, ce ne pourrait être que sur
» parole, et ce qu'on fait sur parole est tou-
» jours faible. Ce n'est guère que le vai-
» d'un écho qui ne répond que quand on l'in-
» terroge, et distribue assez indifféremment
» la louange et les sottises. Plusieurs sciences
» abstraites, par exemple les mathématiques,
» participent jusqu'à un certain point de ce
» désagrément. Car tel qui fut le plus grand
» mathématicien de l'Europe, est presque oublié
» en un jour, *si même il est possible qu'il ait*
» *jamais fait impression par cet endroit.* Pour-
» tant les mathématiques tiennent aux sciences,
» et même ont accès dans les académies; au
» lieu que si on y recevait le jurisconsulte, ce
» ne serait qu'à titre d'orateur.

» En sorte que la gloire, attachée même aux
» plus grands succès dans la partie du droit
» romain, ne peut jamais être qu'une gloire
» obscure, concentrée, incertaine, contredite
» par ceux-ci dans le même temps qu'elle est
» célébrée par ceux-là, et ne trouvant guère
» au total que des incrédules ou des indiffé-
» rents. Aussi je suis persuadé que, si Du-

» moulin et Cujas revenaient aujourd'hui parmi
» nous , ils se garderaient bien de songer à
» nous donner tous ces *in-folio* qui , vu l'ins-
» tant de ferveur où l'on était alors pour le
» droit romain , leur ont procuré une existence
» si flatteuse.

» Et quant à l'argent , de toutes les parties
» auxquelles peut se livrer un homme de mé-
» rite , il n'en est pas de plus ingrate que le
» dévouement à l'étude des lois romaines. Il
» n'y a là ni pensions , ni bénéfices , comme
» pour ceux qui se sont consacrés au service
» des autels ; et M. Pothier serait mort victime
» du sacrifice de toute sa vie au droit romain ,
» s'il n'eût publié beaucoup d'ouvrages , comme
» pour se dédommager un peu par ses mains.

Nous ne pouvons nous dispenser de citer encore la douzième et dernière note qui est à la fois bien pensée et bien exprimée.

« Les révolutions qui détruisent un peuple ,
» dit M. Lambert , tuent toujours la langue
» du même trait. Cette langue se traîne bien
» encore plus ou moins de temps parmi les
» restes *fangeux* qui survivent à la patrie ;
» mais elle a reçu le coup mortel , et *comme*
» *qu'elle* lutte et se débatte , il faut qu'elle suc-
» combe à la fin. Cependant la langue romaine

» pensa échapper, du moins en Europe, à cette
» destinée commune. En Asie, où elle trouva
» des nations toutes civilisées, que l'ardeur du
» climat rend comme immuables dans leurs
» habitudes, les empereurs d'Orient et quel-
» ques Romains, qui n'étaient guère là que
» d'heureux étrangers, ne furent pas assez
» puissants pour la soutenir, et elle tomba
» subitement. Mais en Europe elle eut une
» toute autre fortune, comme ces peuples qui
» envahissaient cette partie du monde étaient
» tous encore barbares où à peu près, et qu'il
» se trouvait parmi eux plus de Romains, on
» adopta avec joie, avec enthousiasme, une
» langue toute faite, charmante, et qui trans-
» mettait d'ailleurs des sciences et des arts
» dont on n'avait nulle idée. En sorte que,
» par une singularité bien frappante, tandis
» qu'en Asie elle avait été contrainte de céder
» aux vaincus, en Europe elle commanda aux
» vainqueurs mêmes. »

Observons, en terminant cet article, que le style de M. Lambert manque quelquefois de correction et de goût; il est en général semé d'images et fort animé. On ne peut d'ailleurs s'attendre qu'un avocat écrive comme un homme de lettres, et les académiciens même ne l'ont pas exigé.

L E T T R É A U X A U T E U R S D U J O U R N A L D E P A R I S .

29 juillet 1785.

ON vient d'imprimer, dans le Mercure de France, que la traduction de l'Enfer du Dante n'était pas fidèle. On a imprimé ailleurs que le discours sur l'Universalité de la langue française n'était pas français. Je dois, sans doute, beaucoup d'égarde et de reconnaissance aux deux écrivains qui m'ont successivement fait l'honneur de me critiquer; mais je suis pourtant fâché que l'un de mes critiques (M. de Sausenil) ait cru devoir faire beaucoup de solécismes pour mieux prouver que je ne savais pas le français, et que l'autre (M. Framery) ait si bien prouvé qu'il ne savait pas l'italien, pour mieux démontrer que je n'avais pu traduire le Dante.

A propos du vers

Risposi lui con vergognosa fronte.

M. Framery pleure amèrement sur une beauté de tous les lieux et de tous les temps que j'ai, dit-il, sacrifiée, et qui peignait si

bien cette pudeur de Virgile consacrée par le témoignage de tous ses contemporains ; mais quand M. Framery saura que *risposi lui* signifie lui répondis-je , et non *me répondit-il* , et que cette rougeur modeste se trouve sur le front du Dante et non sur celui de Virgile , alors il faudra bien qu'il retienne ses soupirs et qu'il sèche ses larmes. Une personne qui ne saurait pas conjuguer le verbe *rispondere* , s'apercevrait encore que c'est le Dante qui parle avec tant de modestie à Virgile ; et cela par l'ordre seul du dialogue. Les autres critiques de M. Framery sont dans le même genre.

Au lieu de relever les mots , peut-être eût-il été plus agréable et plus utile d'examiner si celui qui avait fait l'histoire didactique de la langue française avait connu les richesses poétiques de cette même langue ; s'il l'avait rajeunie par des expressions créées ; s'il avait eu à la fois du goût et de *l'étrangeté* dans le style comme il en faut pour traduire l'Enfer ; s'il avait plus songé à rendre l'intention que l'expression d'un poète qui est toujours vague , impropre ou bizarre , et avec qui l'extrême fidélité serait une infidélité extrême , etc. etc. alors M. Framery aurait pu voir que de toutes les traductions la plus fidèle est celle d'un tel

poète, parce qu'on ne risque jamais de lui ôter une beauté pour peu qu'on sache écrire et qu'on ait saisi son véritable sens ; mais que s'il existe une traduction infidèle, ce sera nécessairement celle de Virgile, de Racine ou du Tasse. La perfection ne se traduit pas.

J'aurais pu opposer au jugement de M. Framery celui de Diderot, qui n'était pas un contempteur du Dante, et celui de M. le comte de Buffon. Ils ont pensé différemment de la traduction de l'Enfer, et leur opinion eût balancé l'autorité de M. Framery ; mais, en vérité, c'est trop parler d'une traduction. Les gens de lettres pour qui surtout elle a été entreprise la liront et la jugeront indépendamment de l'arrêt du Mercure ; et, sans doute qu'un journal qui n'a point encore parlé du Discours sur la langue, ne devait pas être favorable à la traduction du Dante.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TRADUCTION EN PROSE ET EN VERS DE QUELQUES
FRAGMENTS DE L'ÉNÉIDE.

LES six premiers livres de l'Énéide étant
une des plus sublimes productions du talent,

j'ai essayé , par intervalles , d'en traduire quelques lambeaux et de les accompagner de notes , pour aider l'intelligence des jeunes amateurs. On trouvera dans ces essais , non l'harmonie de Virgile , qui ne peut se trouver que dans les beaux vers de Racine , mais la valeur de ses expressions et la marche de son style ; de sorte que si deux personnes , lisant également bien les vers et la prose , prenaient à la fois , l'une le texte , et l'autre la traduction , les accents et les intonations se trouveraient les mêmes , et toutes les phrases finiraient ensemble. Cette extrême fidélité était un hommage dû à l'extrême perfection de Virgile : car ce poète et Racine son rival ayant donné , je ne dis pas aux langues française et latine , mais au langage humain , les plus belles formes connues , il faut se jeter dans tous les moules qu'ils présentent et les serrer de très-près en les traduisant : *Vestigia semper adorans.*

ÉNÉIDE L. I.

C'EST moi qui m'essayais jadis sur un frère chalumeau , et qui bientôt , quittant les bois , forçai les champs d'alentour à contenter l'avidé laboureur , charmé de mes leçons ; et mainte-

nant je chante les combats sanglants et le héros qui, le premier, poussé par le destin (1), passa des rivages de Troye aux bords de l'Italie et dans les champs Laviniens, agité (2) longtemps et dans les terres et sur les mers, par le décret du ciel et le courroux de l'implacable Junon ; long-temps éprouvé dans les combats, lorsqu'il fondait sa ville et qu'il portait ses dieux au Latium, berceau des vieux Latins (3), des Albains nos aïeux, et de la grandeur de Rome.

Muse, rappelle-moi les causes ; dis pour quel sacrilège (4) ou pour quelle injure la reine des Dieux poursuivit, à travers tant de travaux et tant d'infortunes, un héros illustre par sa piété. Est-il donc de telles haines au cœur des immortels !

Il fut une antique cité que Tyr avait peuplée (5) ; c'est Carthage, qui (6) regarde l'Italie et les bouchés lointains du Tibre, ville opulente (7) et toujours hérissée de soldats. C'est là, dit-on (8), qu'oubliant Samos et l'univers, Junon se plaisait à descendre : là fut son char ; c'est là qu'étaient ses armes ; et si le destin l'eût permis, c'est là que la déesse eût dès lors fondé le trône du monde. Mais elle avait appris qu'une race du sang troyen

viendrait un jour renverser les citadelles des enfans de Tyr ; que d'elle sortirait un peuple-roi , croissant dans les combats , et s'étendant au loin sur les ruines de l'Afrique. Ainsi devaient rouler les destinées (9).

Dans ces craintes (10), et se rappelant encore la guerre qu'elle fit jadis aux Troyens pour l'amour de ses Grecs, la fille de Saturne n'avait point oublié tant de sujets de haines et de douleurs cruelles : elle retrouve encore au fond de son cœur (11) et le jugement de Paris, et le mépris de sa beauté, et cette race odieuse, et le rapt et les honneurs de Ganimède (12). Aussi, toujours plus irritée, elle écartait de l'Italie la flotte des Troyens échappés aux fureurs des Grecs et de l'impitoyable Achille ; tristes débris, jouets du sort, qui, depuis tant d'années, erraient de mer en mer et de rivage en rivage. Tant il fallait d'efforts pour fonder la nation romaine (13) !

A peine les Troyens, sortis des ports de la Sicile, déployaient la voile et fendaient avec joie les flots écumants, lorsque Junon, dont le temps ne peut guérir la haine (14), se dit au fond du cœur : « Faut-il donc s'arrêter, et » s'avouer vaincue ! et ne puis-je fermer l'Italie au prince des Troyens ? C'est le sort qui

» me brave ! Eh quoi ! Pallas aura pu brûler la
» flotte des Grecs , et l'engloutir dans les ondes
» pour le crime d'un seul , pour les violences
» d'Ajax ; elle aura pu leur lancer les rapides
» feux de Jupiter , disperser leurs vaisseaux ,
» bouleverser les mers , et l'environnant lui-
» même d'un tourbillon de flammes , le per-
» cer , le laisser expirant sur une roche aiguë !
» et moi (15) , qui précède les dieux , moi ,
» reine du ciel , sœur , épouse de Jupiter , je
» suis depuis tant d'années en guerre avec un
» peuple ! Eh ! qui voudra désormais implo-
» rer ma faveur , et ployer le genou au pied
» de mes autels ? »

Pleine de ces pensées qui roulent dans son cœur enflammé , Junon descend en Eolie , berceau des orages (16) , lieux toujours gros des fureurs du midi. C'est là que , dans un antre immense , Eole retient , captive , enchaîne la fougue (17) des vents et le fracas des tempêtes. Furieuses , elles frémissent à grand bruit dans les flancs caverneux du mont ; mais Éole , sur son roc et le sceptre à la main , comprime leurs efforts et tempère leur furie. Sans lui (18) , la mer , la terre et la voûte des cieux seraient rapidement emportées et balayées (19) dans l'espace. Mais le puissant Jupiter les plonge

dans ces noires prisons , et sa prudence leur imposa le fardeau (20) des montagnes et l'empire d'un roi , qui , par des lois certaines , sût tour à tour ralentir et précipiter leur course.

C'est à lui que s'adresse Junon , et d'une voix suppliante : « Vous que le père et le roi » des dieux et des hommes a fait arbitre du » calme et de l'orage , Éole (21) , lui dit-elle , une race que je hais navigue en ce » moment sur la mer de Tyrrhène , portant » en Italie ses dieux vaincus et les restes de » Troye. Donnez l'essor aux vents , dispersez , submergez leurs vaisseaux , couvrez » la mer de leurs débris. J'ai quatorze nymphes » d'une beauté parfaite , dont la plus belle , » la nymphe Déïopée , sera votre partage , » afin qu'en récompense , et sous les lois du » plus durable hymen , elle vous consacre sa » vie et les aimables fruits (22) de sa fécondité. »

Éole lui répond : C'est à vous , ô reine ! » d'expliquer vos desirs , à moi d'exécuter vos » ordres. Je tiens de vous ce sceptre et cet » empire ; c'est vous qui me conciliez Jupiter ; » c'est par vous que je suis le convive des » dieux , le maître des orages , et le roi des » tempêtes. »

Il dit , et de sa lance frappe le (23) roc ,
et l'ouvre aux vents pressés qui s'échappent
de front , et précipitent leurs tourbillons dans
les plaines : ils s'étendent sur la mer , et tous
ensemble , et l'Eurus (24) , et le Notus , et
l'Africain si fécond en naufrages , la soulèvent
dans ses profondeurs , et roulent d'immenses
flots qui vont couvrir le rivage. Déjà se font
entendre les voix des matelots et le cri des
cordages : d'épaisses nues dérobent tout à coup
et le ciel et le jour aux regards des Troyens ;
la nuit (25) qui tombe obscurcit les ondes ;
les pôles ont tonné , et (26) l'éclair brille à
traits multipliés ; le nocher voit (27) partout
la mort qui l'entourne. Glacé (28) de ter-
reur , Énée gémit , et les deux mains tendues
vers le ciel : « Heureux , s'écrie-t-il , et mille
» fois heureux , ceux qui ont pu mourir sous
» les yeux de leurs pères , aux pieds des
» remparts d'Ilion ! O Diomède , le plus
» vaillant des Grecs , pourquoi n'ai-je pu
» succomber sous l'effort de ton bras , dans
» les champs phrygiens , dans ces lieux où
» le redoutable Hector tomba sous le javelot
» d'Achille , où tomba le grand Sarpedon , où
» le Simois a roulé les casques , les boucliers
» et les corps de tant de héros engloutis dans
» ses ondes ! »

Voici encore deux essais de traduction en vers de deux admirables morceaux de Virgile: l'un est la peinture du jeune Pallas au moment où il quitte son père, et se met à la tête des troupes qui marchent au secours d'Énée. *Liv. 8.*

Pallas, étincelant et de pourpre et d'acier,
 Dresse son étendart et marche le premier.
 Son visage, qu'Évandre a baigné de ses larmes,
 Des fleurs de la jeunesse étalait tous les charmes;
 Le vent de son panache agitait les couleurs.
 Tel Pastre que Vénus comble de ses faveurs,
 Sort humide et brillant du vaste sein de l'onde,
 Et de ses feux sacrés perce la nuit profonde.

L'autre est le beau contraste du calme et du repos de la nature avec les agitations de Didon. *Énéid. Liv. 4.*

C'était l'heure où la nuit, planant au haut des airs,
 Donne avec le sommeil la paix à l'univers;
 L'onde était sans courroux, les forêts sans murmure:
 Et les hôtes nombreux qui peuplent la verdure,
 Et l'habitant des lacs, et l'agneau sous ses toits,
 Tout se tait dans les champs, tout est sourd dans les bois.
 Le silence et la nuit sur la terre assoupie
 Versaient le doux oubli des peines de la vie.
 L'oubli, présent du ciel, trésor du malheureux!
 Didon seule gémit, toute entière à ses feux,

Elle soupire et pleure et veille dans les larmes :
L'inexorable amour redouble ses alarmes ,
Il l'excite et l'abat , l'irrite et l'attendrit.

Voici le même tableau traduit par Voltaire.

Les astres de la nuit roulaient (*) *dans* le silence ;
Éole a suspendu les haleines des vents ;
Tout se tait sur les eaux , dans les bois , dans les champs ;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître ,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître ;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ;
Tout dort , tout s'abandonne aux charmes du repos :
Phénisse (**) veille et pleure.

La traduction précédente est plus fidèle au texte ; on n'a pas eu d'autre prétention. Virgile ne dit point que les astres de la nuit roulaient en silence , mais qu'ils étaient au milieu de leur course , pour dire qu'il était environ minuit.

Quant au morceau sur Pallas , il faut convenir que les premiers vers sont plutôt un résumé de ce que Virgile a dit plus haut ,

(*) Il fallait *en silence*.

(**) Il faut observer , pour les jeunes gens , que Didon ne peut plus s'appeler *Phénisse* chez les modernes. On remarquera aisément combien Voltaire a été infidèle ; combien il a eu tort de parler d'*Éole* ; de répéter , à trois vers de distance , la même coupe de vers : *tout se tait*, et *tout dort et s'abandonne aux charmes du repos*, etc. Enfin Voltaire a écourté le tableau de Virgile , qui est de onze vers,

qu'une version exacte ; mais il fallait arriver à la belle comparaison de ce jeune guerrier avec l'étoile de Vénus : les trois vers latins sont d'une beauté magique. Montaigne les appliquait à Alexandre le Grand.

Voici maintenant la traduction du morceau de Didon par le professeur Beauzée.

» Il était nuit ; les corps accablés de lassitude goûtaient partout un sommeil paisible : les astres étaient au milieu de leur révolution ; toutes les campagnes dans un profond silence ; les troupeaux, les oiseaux dont les plumages paraissent peints, les poissons qui habitent les vastes bassins des eaux, les animaux qui se retirent dans les halliers, tous, plongés dans le sommeil pendant le calme de la nuit, se remettaient de leurs soucis et oubliaient leurs fatigues. Il n'en est pas ainsi de la malheureuse princesse phénicienne ; une insomnie perpétuelle prive ses yeux et son cœur du bénéfice de la nuit : ses peines redoublent, son amour réveillé la tourmente ; elle est agitée par les convulsions de la fureur. »

Il faut observer que le bonhomme Beauzée n'était pas né plaisant, et qu'il n'a pas prétendu se moquer de Virgile en le traduisant ainsi.

NOTES A LIRE LE TEXTE EN MAIN.

(1) *Fato profugus* a deux sens : *chassé par les destins* qui ont renversé Troye, et *poussé par les avertissements du destin* qui lui arrivaient coup sur coup, tantôt par la voix d'un oracle, tantôt par Mercure, tantôt par l'ombre de son père, etc. On a préféré ce dernier sens, *fato profugus*, c'est-à-dire, *fugiens pro fato*.

(2) *Agité long-temps..... long-temps éprouvé.....* il s'agissait de rendre ces deux participes, *jactatus* et *passus*, qui ouvrent, pour ainsi dire, l'Énéide, et dont le premier est l'abrégé des voyages d'Énée, et l'autre de son établissement en Italie. *Long-temps* et *long-temps* rendent *multum* et *multa*.

(3) *Berceau des vieux Latins*, rend le *genus unde*, c'est-à-dire, deux degrés d'antiquité.

(4) *Pour quel sacrilège*, rend le *numine læso*, *divinité blessée*.

(5) *Une cité que Tyr avait peuplée*, pour dire qu'elle est, selon le texte, une colonie de Tyr : *colonie* eût été trop technique.

(6) *Qui regarde l'Italie* rend vivement le *vis-à-vis* du texte.

(7) *Ville opulente, et toujours, etc.* Il est un peu étonnant que Carthage, qu'on bâtissait encore, fût déjà si puissante.

(8) *C'est là, dit-on, etc.* Virgile, voulant fonder la fable de l'Énéide sur l'opinion vulgaire, est obligé d'employer ici un style un peu martelé, pour faire entrer beaucoup de traditions populaires dans sa très-courte exposition.

(9) *Ainsi devaient rouler les destinées.* Le vers latin présente un côté religieux et un côté poétique : le temps a détruit l'intérêt attaché au mot *Parque*, qui était un mot plein de vie pour les anciens ; mais il a conservé l'image *volvere* : tel est le privilège de la poésie. Le traducteur s'y est conformé. Les destinées roulent aujourd'hui sans le secours des Parques.

(10) *Dans ces craintes*, est aussi vif que *id metuens*, parce qu'il est aussi court.

(11) *Elle retrouve encore au fond de son cœur*, rend très-fidèlement le sens de *manet altâ mente repostum*.

(12) *Le rapt et les honneurs de Ganimède.* Ici le mot *rapt* fait mieux sentir le crime et l'injure, que le texte qui dit : *les honneurs de Ganimède enlevé*.

(13) *Tant il fallait d'efforts pour fonder la nation romaine !* Cette traduction ne plaît qu'à l'oreille par une certaine fatigue de mots et par la rondeur de la phrase ; mais le texte plaît à la fois à l'imagination et à l'oreille : *tantæ molis* contient une métaphore intraduisible, parce que, quoique nous ayions le mot de *môle* en français, il n'est qu'au propre, et que dans Virgile ce mot est au figuré et signifie *renverser beaucoup d'obstacles et entasser beaucoup de matériaux* pour fonder l'empire

romain. Le temps et le goût amèneront peut-être des expressions qui avoisineront assez le mot des latins pour que nous puissions exprimer comme eux , d'un seul trait , ces énormes travaux qui consistent à extirper des rochers , et à se servir de leurs débris pour quelque grande construction , telles que ces jetées qu'on faisait dans le port de Cherbourg , qui étaient de véritables môles qu'on a appelés *cônes* à cause de leur forme extérieure.

(14) *Lorsque Junon , dont le temps ne peut guérir la haine , rend l'æternum servans vulnus. Temps* répond à *æternum* , et *guérir* à *vulnus*.

(15) *Moi qui précède les Dieux. Incedo Regina* , est un latinisme. On dit *marcher le premier , marcher l'égal de quelqu'un* , mais pour dire , *je marche le Roi des Dieux* , il faut des précautions..... Racine a dit :

Je ceignis la thiare et marchai son égal.

(16) *Lieux toujours gros des fureurs du midi* , quoique traduit mot à mot , est dans le génie de la langue française , et ne peut étonner que la routine.

(17) *La fougue des vents et le fracas des tempêtes*.
1°. On a préféré *fougue* à *lutte* , parce que les vents ne luttent point entre eux , mais contre leurs prisons.
2°. On a préféré les deux noms substantifs *fougue* et *fracas* aux deux adjectifs *luctantes* et *sonoras* , parce que ces épithètes , si belles en latin , seraient languissantes en français , et leur changement en substantifs leur donne un peu de la force et de l'éclat du texte.

(18) *Sans lui* , est aussi vif et aussi court que , *nifaciat*.

(19) *Balayées dans l'espace*. Ce dernier mot étant plus général et plus vague qu'*auras*, a aussi plus de noblesse chez nous.

(20) *Le fardeau des montagnes*. Ici l'épithète est encore changée en substantif, et elle y gagne beaucoup.

(21) *Éole, lui dit-elle*, est rejeté un peu loin, pour exprimer l'embarras de Junon qui présente une requête; ce qui répond assez bien à la coupe de Virgile.

(22) *Les aimables fruits de sa fécondité*. On a ennobli par ces expressions un peu générales, mais au reste très-fidèles, la proposition de Junon.

(23) *Frappe le roc et l'ouvre aux vents pressés qui s'échappent de front*. On a tâché d'approcher, autant qu'il a été possible, de l'admirable mouvement de la phrase latine qui a un idiotisme particulier : *quâ data porta ruunt ; illâ parte quâ data est porta*.

(24) Nous n'avons rien changé aux noms des vents. L'Eurus est le vent d'Est, le Notus le Sud, l'Africain est le Sud-ouest : nos termes de marine n'avaient rien de poétique.

(25) *La nuit qui tombe obscurcit les ondes* : Virgile dit qu'*une nuit noire fait incubation sur la mer* : Image tirée de la poule qui couve ses œufs. *Une nuit soudaine s'affaisse sur les ondes, une nuit affreuse enveloppe la mer*, etc.

(22) *Et l'éclair brille à traits multipliés*. Le texte est ici chargé d'*i*, pour exprimer le scintillement des

éclair; on a rendu l'intention et le mouvement par l'entassement des mêmes voyelles ; mais l'image de Virgile est plus belle. *Crebris micat ignibus* vaut mieux qu'à *traits multipliés*.

(27) *Voit partout la mort qui l'environne*. Boileau nous a donné cette expression : il l'avait traduite d'Homère, à qui Virgile l'a d'abord empruntée.

(28) *Glacé de terreur*, rend toute l'idée du vers latin qui est un peu redondant.

Il paraît que les premiers inventeurs de la mythologie ne savaient seulement pas que le vent n'est que de l'air agité, puisque Junon, reine de l'air, va implorer Éole, roi des vents : ils supposaient que les vents étaient des génies ailés qui soufflaient les tempêtes dans les airs, sur la terre et les eaux.

Il y a dans l'Enéïde deux difficultés qui ont exercé les commentateurs. Virgile dit que la flotte grecque voguait de l'île de Ténédos au rivage de Troie, à la faveur du silence de la lune.

» *Et jam argiva phalanx instructis navibus ibat*
« *A Tenedo, tacitæ per amica silentia lunæ.*

Comme les astres ne font de bruit en aucun sens, et qu'ils ne frappent que les yeux, il est évident que leur silence ne peut être que leur

disparition ou leur absence. On trouve chez les auteurs classiques, *luna silens*, pour exprimer le temps de la conjonction, l'époque où la lune n'est pas visible. Le Dante dit du premier cercle de son enfer : *dans ce lieu muet de toute clarté*, pour dire, *privé de toute lumière*.

D'ailleurs, Troye étant sur le bord de la mer, les sentinelles auraient pu voir la flotte, si la lune eût été levée. Il paraît donc certain que les Grecs s'approchèrent du rivage de Troye à l'entrée de la nuit, avant le lever de la lune, qui ne parut que deux ou trois heures après. Virgile dit en effet qu'Énée, courant dans les rues de Troye, reconnut quelques-uns de ses amis au clair de la lune : mais les Grecs avaient déjà pris la ville, égorgé la garde, incendié des rues entières, etc.

Je proposerais donc de traduire à peu près ainsi :

. ils voguaient en silence,
Et l'astre de la nuit leur prêtait son absence.

La seconde difficulté est bien plus considérable, et a donné lieu à des explications très-bizarres. C'est de *polus dum sidera pascet*, qu'il s'agit. Le gros bon sens eût tiré d'affaire les commentateurs.

Énée, en faisant des protestations de reconnaissance à Didon, emprunte de la nature trois emblèmes de fixité qui doivent être également éclatants et parler à tous les yeux.

Il proteste donc à la reine de Carthage qu'il gardera le souvenir de ses bienfaits, *tant que les fleuves iront à la mer; tant que le jour et la nuit, ou l'ombre et la lumière, se succéderont; tant que l'étoile polaire viendra sur les astres qui roulent autour d'elle*, comme un berger veille sur le troupeau qu'il fait paître. Or, l'immobilité du pôle qui voit flotter les astres autour de lui, est aussi évidente que le cours des fleuves vers la mer, ou la marche du jour et des ombres. Si Énée eût dit à Didon un seul mot de tout ce que lui prêtent les commentateurs, Didon l'aurait cru fou.

*Fragment d'une critique de l'Épître sur
l'AMITIÉ, de M. Ducis.*

CE morceau, qui fut originairement inséré dans le *Mercure* en 1786, y servait d'introduction à un article de littérature sur une épître à l'amitié que M. Ducis venait de lire à

l'Académie le jour que le citoyen de Guibert y vint prendre séance à la place de M. Thomas. Voici les observations critiques auxquelles ce poème a donné lieu de la part de notre auteur, que sa juste célébrité, aussi bien que le mérite de l'ouvrage, nous font une loi de reproduire.

. De toutes ces réflexions je n'appliquerai à M. Ducis et à M. Thomas que ce qui peut honorer l'un et l'autre. Ils étaient heureusement situés tous deux pour être amis; courant la même carrière, mais dans des sentiers différents, ils n'étaient pas exposés à se heurter et M. Ducis n'a pas eu à se priver des lauriers dont il couronne son ami.

Cet auteur débute par une apostrophe en forme épique à l'amitié; ce qui le prive d'une grande ressource, je veux dire de l'aimable familiarité permise dans une épître. Les vers qui suivent l'invocation ont pourtant du charme, et promettent de l'abandon et du sentiment :

Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure,
Commence à s'é mouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Ce besoin enchanteur, ce besoin d'être deux ?

Mais tout à coup M. Ducis s'embarque dans une allégorie qui le force à des images incohérentes, et qui manque de clarté et de rapidité. On y trouve ces deux vers :

Je veux, le front couvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.

De la feinte ennemi est une phrase incidente mal jetée : je fais cette observation parce que ce défaut est dans la manière de M. Ducis et de nos versificateurs modernes. Quant à la rime d'*ami* et *ennemi* qu'on retrouve plusieurs fois dans cette épître, j'observerai que Malherbe, le premier qui ait fait une étude sérieuse de la versification française, non seulement ne voulait pas qu'on fit rimer ensemble les simples et les composés, comme *ami et ennemi, écrire et décrire*, mais encore les mots trop analogues, comme *montagne et campagne*; il faut, pour que la rime soit un plaisir et non une fatigue, qu'elle soit un peu inespérée :

Dans nos champs le matin, deux lys venant d'éclore,
Brillent-ils à nos yeux des charmes de l'aurore ;
Nous disons : c'est ainsi que nos cœurs rapprochés,
» L'un vers l'autre en naissant, se sont d'abord penchés. »

Ces vers ont je ne sais quelle mignardise

qui amollit trop l'amitié : ils rappellent ceux-ci du même auteur :

. J'aurais porté panetière et houlète ,
On aurait dit Ducis comme on dit Timarète.

De tels vers faits avec la meilleure intention, peuvent exposer au ridicule surtout en France. En voici de plus dignes d'une amitié mâle et de la bonne poésie :

Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages ;
Nous disons : « C'est ainsi que du destin jaloux ,
» L'un par l'autre appuyés , nous repoussons les coups.
» Même sort nous unit , même lien nous rassemble.
» Avec les mêmes goûts nous vicillons ensemble.
» Le ciel qui de si près approcha nos berceaux ,
» Ne voudra pas , sans doute , éloigner nos tombeaux. »

M. Ducis s'abandonne bientôt à une description de l'amour, qu'il oppose à l'amitié. Il n'y a rien de neuf dans ce morceau qui se trouve répété soixante vers plus bas. La description de l'enlèvement de Déjanire est chargée d'ornemens ambitieux. A quoi bon décrire l'attitude du Centaure, et son cou et ses muscles ? etc.

Mais déjà, comme un songe, a passé la jeunesse ;
Je vois fuir loin de moi cette île enchanteresse ,

Cette île où mon regard , trop long-temps arrêté ,
 Avec un long soupir cherche encor la beauté.
 A travers mille écueils , à travers les tempêtes ,
 Je touche enfin ce port où , brillant sur nos têtes ,
 Ces deux astres amis , les gémeaux radieux ,
 M'éclairent sans fatigue et consolent mes yeux.
 Que de fois j'ai béni leur clarté douce et sûre !

Les Gémeaux, constellation de l'amitié, sont une idée ingénieuse et touchante empruntée de Castor et Pollux :

Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole.

Les images usées ôtent toute la fraîcheur du style ; il faut quitter le vieil homme en poésie.

M. Ducis fait ensuite le conte d'un riche qui voulut marchander le chien d'un pauvre, et qui fut refusé. Cette tirade manque d'aisance, et paraît fatiguée. Au reste, l'auteur pense comme nous sur la sorte d'amitié qui existe entre l'homme et son chien.

O qu'Achille , jadis emporté par sa rage !
 Achille en apparence oubliant la pitié ,
 Par un excès plus noble honora l'amitié !
 De ce lion saignant que la fureur est tendre !

Ce dernier vers est d'un beau jet.

. Quoi ! faut-il sur ce globe où nous sommes ,
 Quand on veut les aimer fuyant toujours les hommes ,
 Se dire en gémissant , mais éclairé trop tard :
 Les voilà tous ensemble , et les cœurs sont à part !

Le sentiment et la grande idée que contient ce quatrième vers , peuvent faire pardonner cent vers mal écrits.

Dans le récit que fait ici M. Ducis du malheur qui lui arriva sur je ne sais quelle montagne de la Suisse , on trouve de l'embarras et du vague.

Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître

Est une transition mal-adroite , pour dire qu'on le transporte du précipice où il était tombé , dans une maison de campagne de Lyon , où il trouve M. Thomas. Ils y passent quelques jours ensemble.

Là , dans tes entretiens , sur d'humbles tapis verts

J'écoute avidement et ton âme et tes vers.

Là , ta simple vertu , remplissant ma mémoire ,

Me fait presque oublier tes talents et ta gloire.

Ils vont se quitter , et M. Thomas va partir pour le comté de Nice. Il y a ici des vers sur

la mer de Provence, qui sont un peu maniérés. On trouve plus bas :

De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire ,

Ce vers, répété deux fois dans la pièce, n'a pas réussi, quoiqu'il ait de l'intention, et qu'il soit d'un bon mécanisme ; cela vient sans doute de ce que l'auteur l'adresse à des zéphyr, et que l'expression *charger l'air de bonheur* est peu agréable.

Pour prix de vos bienfaits, vous entendrez sa lyre

Ne raccommode pas la période, quand on songe que c'est aux zéphyr que l'auteur promet cette récompense.

Ah ! du bord de l'abîme où je t'ai vu descendre ,
Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre ,
Et j'invoquais pour lui les faveurs du printemps !

On ne sait trop ce que signifie cette exclamation ; et le dernier vers ne s'y lie pas.

Hélas, en la chantant (l'amitié), j'ai perdu son modèle !

Ce vers qui termine la tirade jète du froid dans ces obscurités ; mais ce n'est pas *frigus opacum*. On est plus satisfait des vers sur l'archevêque de Lyon, rendant les derniers

devoirs à M. Thomas, qui meurt entre ses bras d'une mort prématurée. M. Ducis appelle autour du cercueil de son ami tous les grands hommes dont il a fait les éloges. Les vers sur feu M. le Dauphin sont très-embarrassés, et ont un air de disgrâce qui règne à peu près sur toute l'épître. Les éloges académiques que M. Ducis appelle des *bronzes invisibles* où sont fondus les grands hommes, la galerie du Louvre que M. d'Angivilliers prépare à ces grands hommes, le portrait de ce ministre, l'allusion au poème épique auquel M. Thomas travaillait, tous ces morceaux sont d'un malheur achevé. M. Ducis s'y est abandonné à son goût pour les idées accessoires, qui nuisent tant à l'idée principale; il va, vient et revient, sans pouvoir s'arrêter. C'est là qu'il demande des lauriers et des fleurs, pour *en accabler son ami, et en couvrir sa cendre*; mais il avoue que ces lauriers *pourront orner sa tombe et non pas la r'ouvrir*. Il ressuscite lui-même pour un instant son ami, mais cela n'a pas d'autre suite.

Nous avouons qu'en général cette épître ou ce poème sur l'Amitié, qui a près de 500 vers, n'a pas beaucoup réussi. Les gens du monde ont prétendu qu'une épître de 500 vers à un ami était une épître d'ennemi. On peut leur

répondre que M. Ducis n'a prononcé cette épître qu'en pleine académie, et sur la tombe de M. Thomas. Il n'a point imité cet auteur égoïste, qui exigea avec tant de dureté que son ami mourant écoutât sa pièce. D'ailleurs l'amitié a ses épanchements; on ne demande point dans un tel sujet la précision et la clarté qu'exigent les choses d'esprit ou de raisonnement. Enfin M. Ducis peut obtenir une place sur le théâtre français, sans être compté parmi nos écrivains classiques; témoins, Crébillon et Dubelloy. C'est le peuple des lecteurs qui est redoutable pour les écrivains dramatiques; ils ont meilleur marché des spectateurs. Deux scènes d'Œdipe chez Admète ont prouvé ce que peut M. Ducis, lorsqu'il abandonne les monstres de Shakespear, pour s'attacher aux belles formes grecques.

RÉFLEXIONS sur une question dramatique qui n'a point encore été bien éclaircie.

LA politique a tellement étouffé le goût des lettres, depuis quelques années, qu'il semble que la littérature est devenue une langue morte, une vieillerie dont on n'ose plus s'occuper,

sans ridicule ou sans pédantisme. Nous allons risquer un article de ce genre , quelque épithète qu'on lui donne sur un sujet qui a été la cause d'une foule de discussions dans le monde, et qui n'a jamais été bien éclairci.

« A-t-il fallu plus de génie pour faire Phèdre » et Athalie , que le Tartuffe et le Misanthrope ? »

Pour enfanter de pareils chef-d'œuvres , il a fallu sans doute une prodigieuse étendue d'esprit , de profondes conceptions , une grande connaissance du cœur humain , et une parfaite science de l'art. Racine et Molière , à cet égard , n'ont rien à se disputer , et marchent d'un pas égal. C'est donc dans la qualité du style que se trouve leur différence , et c'est par là qu'il faut les juger.

D'abord , dans la hiérarchie des arts , les anciens avaient placé Melpomène au premier rang : et ce n'est point le hasard qui avait donné lieu à cette préférence ; c'était un choix , un résultat fondé sur la haute opinion qu'ils avaient de la tragédie. Mille traits , épars dans les livres des anciens , viennent à l'appui de cette assertion.

Euripide et Sophocle jetèrent un plus grand

éclat, chez les Grecs, qu'Aristophane et Ménandre ; Virgile, chez les Latins, ne souffrait pas la comparaison avec Térence ; et tous les peuples modernes ont confirmé cette décision. Cependant ces trois auteurs comiques ont écrit leur langue avec une grande pureté, une grande délicatesse ; ils ont peint la nature avec ses couleurs propres, et fait mouvoir tous les ressorts des passions avec autant d'artifice que de simplicité. Ménandre fut appelé *le Prince de la comédie* ; Aristophane charmait le peuple le plus spirituel de la terre, je veux dire les Athéniens ; et Térence, de son temps, faisait les délices de Rome. D'où vient cependant que ces grands hommes n'impriment pas à l'imagination un respect aussi profond, et en quelque sorte aussi religieux, que le font Sophocle et Euripide, Homère et Virgile ? On ne m'objectera pas, je pense, que ces derniers n'ont pas fait des tragédies, et qu'on ne doit pas les rapprocher des premiers ; car personne n'ignore que les poètes épiques et tragiques se servent des mêmes couleurs, des mêmes figures, du même style, et qu'il n'y a entre eux, en général, de différence que de la narration au dialogue. Aristote, le plus grand penseur de l'antiquité, donnait la pré-

férence à la tragédie sur le poème épique : mais c'est une autre question.

C'est donc l'importance du sujet d'un côté, et l'élévation du style de l'autre, qui agrandissent ainsi le poète tragique. En effet, faire parler les dieux et les héros avec le ton qui leur convient; chercher une nature toujours vraie et toujours idéale; ennoblir le langage des passions, sans qu'aucune nuance permette de le rendre moins noble, car la simplicité n'exclut pas la noblesse; enfin créer un style toujours étranger au peuple qui vous lit ou qui vous écoute; cacher la pompe et la hardiesse des expressions, sont le tissu d'une diction toujours claire et sage; et donner au langage humain les plus belles formes connues, c'est ce qu'ont fait les grands poètes grecs, Virgile chez les Latins, et Racine seul parmi nous.

Les poètes comiques ne sont pas obligés à tant d'efforts; ils n'ont pas besoin de recourir à une nature idéale; ils puisent dans la société les couleurs et le ton de leur style. Le monde est pour eux un tableau vivant: tel homme, né plaisant et ridicule, fait un geste, dit un mot, ou se place dans une situation que le poète comique sait mettre à profit: enfin pour lui dans bien des cas, l'exacte imitation fait

son mérite. Ses tablettes sont toujours ouvertes, et le temps et l'occasion lui donnent sans cesse de quoi les remplir. Un Molière est un argus : il a cent yeux et cent oreilles.

C'est donc le ton pur, élégant et naturel de la société qui règne exclusivement dans le style comique : s'écarter de là, c'est monter ou descendre, et par conséquent manquer au principe de l'art. Mais ce principe est facile à suivre pour un homme de génie : la langue offre plus de mots, plus d'acceptions, plus de tournures et plus de ressources dans toutes les occasions.

Le style tragique est plus pauvre et plus sobre ; il exige plus de créations ; il repousse une prodigieuse quantité de mots, de tournures et d'expressions, et par là sa difficulté est extrême. Racine resta deux ans entiers à rimer Phèdre, qu'il avait d'abord écrite en prose. Molière allait plus vite, et il le pouvait.

« Par exemple, qu'un poète comique ait à exprimer cette idée : *qu'un homme n'a ni mangé ni dormi depuis trois jours* : il pourra bien dire sans risque d'être repris :

Depuis trois jours entiers tu ne dors ni ne manges.

Racine a sans doute fait des efforts pour

rendre la même idé noble et élégante; OEnone dit à Phèdre :

Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.

On pourrait citer plusieurs exemples aussi frappants de la difficulté du style tragique, opposés à la facilité, si j'ose m'exprimer ainsi, du style de la comédie.

En dernier résultat, il n'est pas douteux que Molière n'ait un grand génie, et ne soit un grand écrivain, quoiqu'il ait souvent corrompu sa langue. Il a même dans son talent une originalité que Racine n'a pas dans le sien: mais celui-ci est le plus grand poète moderne: on ne peut lui comparer que Virgile avec qui il a tant de ressemblance. Il a un admirable génie pour tout peindre et pour tout sentir; il fait le désespoir des poètes français, et jète sans cesse le cœur et l'imagination dans un enthousiasme que la solitude du cabinet fait éprouver plus profondément encore que le théâtre, à l'homme qui pense: éloge qui ne convient qu'à lui.

Corneille et Racine ont fait *le Menteur* et

les Plaideurs, comédies excellentes dans deux genres différens. Je ne sache pas qu'aucun poète comique ait fait une tragédie remarquable; c'est qu'il est plus aisé de descendre que de monter. Molière a fait des vers héroïques, peu dignes de ce nom; il n'était pas en lui d'avoir le double avantage de ces deux grands hommes.

S'il était permis, après les grandes choses, de parler des petites, il serait aisé de démontrer que le théâtre français a eu dans tous les temps plus de bons comédiens que de bons tragédiens; et que dans la province et dans l'étranger la comédie y a été plus supportable et mieux jouée que la tragédie.

C'est que les uns et les autres trouvent la même difficulté et la même facilité dans la diction, que les poètes ont trouvées dans le style.

EXTRAIT d'une lettre de M. DE TILLY,
à M. DE RIVAROL.

Hambourg, 6 juillet 1797.

Je voudrais consulter ce t ouvrage enchanteur,
Où l'amant n'est pourtant qu'un triste suborneur,

Et la maîtresse une douce infidelle ;
 Le père un brave radoteur ,
 La cousine une péronelle ,
 L'époux un ennuyeux et vieux prédicateur ,
 Et l'ami le mauvais modèle
 De nos philosophes du jour
 Où tout le monde parle amour
 Sans le définir ni l'entendre ;
 Où la vertu qu'on outrage à son tour
 Prêche d'un ton, si précieux, si tendre,
 Que jeune et vieille ont bien pu s'y méprendre ,
 Ce livre qu'à vingt ans nous savions tous par cœur ,
 Et qu'à quarante l'on oublie ;
 Où tout est faux, vain et sophistiqueur. . . .
 Où tout est vrai, grâce à la magie,
 D'un style unique et séducteur.

Cela veut dire, mon cher ami, que je voudrais avoir pour vingt-quatre heures une édition de la nouvelle Héloïse. J'ai une incertitude à fixer sur un passage qu'on me dit être dans une lettre du troisième volume, et que je crois, au contraire, dans l'Émile : veuillez la remettre au porteur.

J'ai passé chez vous hier, et j'ai été bien aise de trouver la porte hermétiquement fermée. J'ai suivi le précepte de celui dont la morale était pure et qui dit *pulsate* : et je me suis réjoui de ce que *l'aperietur vobis* ne se

vérifiait point. Je me suis flatté que vous étiez en regard avec la postérité qui vous appelle, et que vous travailliez pour elle et pour vous.

Il est évident que c'est à vous qu'il appartient de donner les dernières leçons de cette langue immortelle, de fixer ce qui est en question, de relever les erreurs, d'éclaircir les doutes, d'expliquer ce qui est obscur, de déterminer les véritables significations, de prouver les étymologies, et de jeter enfin la clarté d'une analyse savante sur la généalogie de cette grande et antique famille de mots, dont jusqu'à présent les preuves n'ont été que confusément faites.

Je vous renvoie votre admirable discours, où le style le plus brillant et la raison la plus exacte se sont donné rendez-vous pour charmer avec excès et instruire sans fatigue. Heureuse alliance dont personne ne connaît aussi bien que vous les conditions.

Je suis seulement fâché que vous ayiez loué l'abbé Raynal. Votre note même n'est pas un *minoratif* de poids : c'était un pauvre diable qui n'a pas écrit une ligne de cette histoire où il y a quelques superbes morceaux, et une déclamation si imposante pour les jeunes gens

et pour tous les hommes dont le goût n'est pas sûr.

J'ai vu dans ma jeunesse à Saint-Germain un Monsieur Pemeja, auteur de *Téléphe*, (dont mademoiselle Arnoult disait : Il y a telle f. . . que j'aimais mieux quand j'étais jeune), qui lui avait fourni beaucoup de morceaux, ainsi qu'un médecin de ses amis mort à la fleur de son âge. — On connaît les autres collaborateurs.

Ce prêtre déhonté n'a été, comme vous le dites très-bien, que le rédacteur de cet ouvrage ; les points de suture, seule part qu'il y ait eue, s'y montrent à l'œil le moins exercé. — Son plus grand talent fut son attrait irrésistible pour le beau sexe qu'il *adora indistinctement* jusqu'aux derniers temps de sa vie. Beau et superbe talent qu'il aurait dû cultiver sans partage !

Il est aussi plat de s'attribuer les ouvrages des autres que d'en écrire de mauvais.

Mais j'écris un volume pour ne rien vous apprendre, si ce n'est peut-être que l'abbé Raynal était un âne à la ceinture.

Une légère indisposition me fait garder la chambre : j'espère sortir demain, je passerai chez vous.

Adieu, mon cher Tacite (1), *macte animo!* point de distraction ; travaillez et vous aurez droit de dire : *Exegi monumentum ære perennius*. Vous avez vaincu toutes les difficultés et tous vos rivaux , puisque vous avez vaincu la *paresse*.

Tuus ex animo.

R É P O N S E.

Quand on écrit pour les femmes , on risque d'aller *dépareillé* à la postérité.

Voilà tout ce qui me reste de ce roman, mon cher comte.

Vous m'avez écrit comme à une académie toute entière ; quant au sobriquet de Tacite, vous avez grand'raison, il y a long-temps que je me tais.

Si je m'étais douté hier de ma bonne fortune, ma porte aurait été ouverte : elle le sera toujours pour vous. Je la ferme aux ennuyeux et à ceux avec qui il n'y a que du temps à perdre. Frappez, quand vous reviendrez , deux coups seulement un peu fort à la porte du fonds.

(1) Allusion aux annales de la révolution.

Prenez, si cela vous arrange, le moment qui suit le dîner.

Il vous sied bien de déclamer contre la paresse, vous êtes le vrai coupable. Vous prodiguez ici, comme à Paris, votre esprit et votre facilité à un monde dont on doit être dégoûté à votre âge, quand on le connaît autant que vous : vous avez toujours la faim des vains plaisirs dont vous devriez être fatigué.

Vous avez tout ce qu'il faut pour aimer le travail et même pour n'y trouver que de l'attrait. Croyez-m'en, reposez-vous dans l'étude ; elle vous réclame, et la dissipation n'est plus digne de vous.

J'oubliais l'abbé Raynal ; vous avez absolument raison ; mais il y a tant de gens de qui on peut dire âne jusqu'à la ceinture, que l'abbé Raynal, qui l'était de pied en cap, aurait été ravi de notre lettre. Il faut parler des gens à charge et à décharge. Votre médecin s'appelait Dubreuil ; c'est la fille aînée du B. de T. qui l'a tué.

Adieu, nous pourrions faire commerce d'anecdotes et de littérature, et les Hambourgeois nous laisseraient faire.

LETTRE DE RIVAROL A L'ABBÉ ROMANS.

APRÈS bien des ricochets, votre lettre m'est parvenue, mon cher abbé. Les choses agréables que vous me dites sont un second prix donné au petit ouvrage sur la langue, et un encouragement à de nouveaux essais. Souffrez que je vous fasse encore un autre hommage. Vous recevrez peu après ma lettre un exemplaire de la traduction du Dante, ouvrage fort attendu et qui va être jugé à la rigueur. Il y a cinq ans environ que je le tiens en captivité, et ce n'est pas sans répugnance que je l'ai enfin mis en lumière. Avec le goût que vous me connaissez pour le *far niente*, vous serez surpris que je me sois livré à un travail aussi pénible que celui de la traduction, et que j'aie précisément choisi le plus bizarre et le plus intraitable des poètes. Un défi de M. de Voltaire m'engagea, et une plaisanterie assez piquante acheva de me déterminer. Ce grand homme dit tout haut que je ne traduirais jamais le Dante en style soutenu, ou que je changerais trois fois de peau avant de me tirer des pattes de ce diable-là.

Vous sentez que c'est un assez bon moyen de faire ma cour aux Rivarol d'Italie, que de leur traduire un poète qu'ils idolâtrèrent, et qui va prendre une nouvelle vie en France.

Je vous enverrai dans peu un exemplaire du discours sur la langue. Je l'ai entouré cette fois-ci de toutes les séductions typographiques, la première étant trop négligée. J'avoue que je ne m'attendais pas au succès qu'a eu cet opuscule. Il m'a valu des lettres de tous les souverains et de presque tous les savants de l'Europe. Les envieux lui ont pardonné son succès en faveur de ses défauts, et surtout en faveur du bien que je disais d'eux. *Comme il est bien Français, comme il nous fait valoir*, disait-on à Versailles. Enfin, le roi de Prusse m'a écrit. Voilà mon apothéose. Quant à la vie que je mène, c'est un drame si ennuyeux que je prétends toujours que c'est Mercier qui l'a fait. Autrefois je réparais dans une heure huit jours de folie, et aujourd'hui il me faut huit grands jours de sagesse pour réparer une folie d'une heure. Ah ! que vous avez été bien inspiré de vous faire homme des champs.

Il est bien doux pour moi de songer que je ne suis pas encore éteint dans le souvenir de

madame Roussel. Je n'oublierai jamais les bontés qu'elle a eues pour moi, et je vous prie de m'envoyer l'adresse de M. d'Honorati, afin que je puisse causer avec lui de cette aimable maman. M. de Buffon le fils (un des plus pauvres chapitres de l'histoire naturelle de son père), m'avait promis de me donner cette adresse, puisqu'ils servent ensemble dans le régiment des Gardes, mais je ne l'ai pas encore.

Adieu, mon cher abbé ; si je n'abhorrais pas l'écriture, je vous servirais ici de correspondant et vous parlerais un peu de notre pauvre république de lettres qui n'est plus qu'une confrérie d'académiciens. Figaro va paraître. Il n'a pas eu autant de représentations que les *cocus* et les *battus* de Jeannot, et il en méritait autant. Les comédiens français, voyant que tout l'argent de Paris allait aux boulevards, ont demandé à Beaumarchais une pièce de boulevards. Chargés du dépôt du goût, et mourant de faim avec des chefs-d'œuvres, ils ont fait comme le chien qui portait à son cou le diné de son maître. Beaumarchais ne cherche qu'à faire parler de lui ; et, s'il venait à être pendu, il demanderait, j'en suis sûr, la po-

tence d'Aman. Adieu, encore une fois. Tous mes respects à madame votre nièce.

RIVAROL.

Hôtel Marigny, place du Louvre, 8 janvier 1785.

Champfort me parle beaucoup de vous.

Avez-vous reçu la première lettre au président, le Chou et le Navet; la deuxième lettre au président, un dialogue entre Voltaire et Fontenelle, etc., que je vous ai fait passer dans le temps ?

Ajoutez à tout cela les lettres sur le poème des Jardins.

FIN DU SECOND VOLUME.

T A B L E
D E S M A T I È R E S

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

<i>D</i> E l'Universalité de la langue française. Sujet proposé par l'académie de Berlin en 1783 ,	pag. 1
Notes sur ce sujet ,	69
Jugement porté à l'académie de Berlin sur ce discours ,	95
Première lettre écrite à M. Necker , sur son livre de l'importance des opinions reli- gieuses ,	99
Seconde lettre de M. Necker sur la Mo- rale ,	127
Sur les synonymes français de M. l'abbé Roubaud ,	173
Lettre de M. le président de*** à M. le comte de*** ,	193
Réponse du comte de*** ,	195

<i>Lettre à M. le président de***, sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris,</i>	207
<i>Notes sur cette lettre,</i>	238
<i>Sur Florian,</i>	247
<i>Lettre sur l'ouvrage de Madame de Stael, intitulé : De l'influence des passions, etc., par un auteur célèbre, signée, Lucius Apuleius,</i>	256
<i>Songe d'Athalie, avis au Libraire,</i>	267
<i>Épître dédicatoire à M. le marquis Ducrest, chancelier de Mgr. le duc d'Orléans,</i>	268
<i>Préface,</i>	271
<i>Songe d'Athalie (de Racine),</i>	274
<i>Songe d'Athalie (de Grimaud),</i>	275
<i>Note à ce sujet,</i>	278
<i>Désaveu du sieur Grimaud de la Reynière, concernant la parodie d'Athalie,</i>	285
<i>Le vrai Désaveu de la parodie du Songe d'Athalie, et son Désaveu par le véritable Grimod de la Reynière,</i>	295
<i>Post-scriptum,</i>	303

<i>Essai sur l'Amitié ,</i>	306
<i>Discours sur le Droit Romain, par M. Lambert ,</i>	321
<i>Lettre aux auteurs du Journal de Paris ,</i>	330
<i>Traduction en prose et en vers de quelques fragments de l'Énéide ,</i>	332
<i>Énéide ,</i>	333
<i>Notes à lire le texte à la main ,</i>	342
<i>Fragment d'une critique de l'Épître sur l'Amitié , de M. Ducis ,</i>	348
<i>Réflexion sur une question dramatique qui n'a point été bien éclaircie ,</i>	356
<i>Extrait d'une lettre de M. de Tilly à M. de Rivarol ,</i>	362
<i>Réponse ,</i>	266
<i>Lettre de Rivarol à l'abbé Romans ,</i>	368

Fin de la Table du second Volume.

